This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
IVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Mai 1751. I. Vol.

MEMOIRES POUR L'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

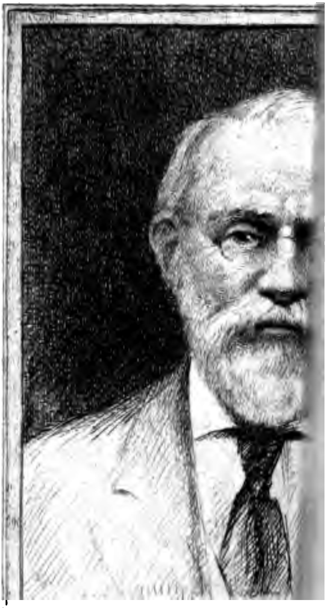
Mai 1751. I. Vol.

A PARIS,

Chez { BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.
CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.

M. DCC. LI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



SILAS WRIGHT
BEQUES
UNIVERSITY OF
GENERAL I

OIRES

L'HISTOIRE

& des beaux Arts.

751. I. Vol.

TICLE L.

ISCO CÆSARIS
e Campi Martii ru-
per eruto Commen-
ctore Angelo-Mariâ
&c. *Traité sur l'Obé-*
Auguste, tiré depuis
hamp de Mars, par M.
. A Rome M. DCC. L.
les Pagliarini.

tion des Romains fut
être plus grande que
Barbares, qui, sur le dé

CES MEMOIRES SON
commencés au mois de Janvier 17
& se vendent 15 f. le mois en bla
& brochés 16 f.

Dunning
Nijhoff

Années 1-31-32

31472

1701.	9.	vol.	1727.	12.
1702.	12.	V.	1728.	12.
1703.	12.	V.	1729.	12.
1704.	12.	V.	1730.	12.
1705.	12.	V.	1731.	12.
1706.	12.	V.	1732.	12.
1707.	12.	V.	1733.	12.
1708.	12.	V.	1734.	12.
1709.	12.	V.	1735.	14.
1710.	12.	V.	1736.	15.
1711.	12.	V.	1737.	13.
1712.	12.	V.	1738.	13.
1713.	12.	V.	1739.	14.
1714.	12.	V.	1740.	13.
1715.	12.	V.	1741.	12.
1716.	12.	V.	1742.	12.
1717.	12.	V.	1743.	12.
1718.	12.	V.	1744.	12.
1719.	12.	V.	1745.	12.
1720.	5.	V.	1746.	15.
1721.	12.	V.	1747.	14.
1722.	12.	V.	1748.	15.
1723.	12.	V.	1749.	14.
1724.	12.	V.	1750.	15.
1725.	12.	V.	1751.	6.
1726.	13.	V.		

Printed in France.

S
141
.T8
1751
v.3

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Mai 1751. I. Vol.

E

UE
US

ES

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Mai 1751. I. Vol.

EMOIRES
POUR
'HISTOIRE
es Sciences & des beaux Arts,

ommencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Mai 1751. I. Vol.

A PARIS,

Chez { BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.
CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.

M. DCC. LI.

...ec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SON[T]
commencés au mois de Janvier 17[01]
& se vendent 15 s. le mois en bla[nc]
& brochés 16 s.

Dunning Nijhoff

Années 1-31-36

31472

1701.	9.	vol.	1727.	12.
1702.	12.	v.	1728.	12.
1703.	12.	v.	1729.	12.
1704.	12.	v.	1730.	12.
1705.	12.	v.	1731.	12.
1706.	12.	v.	1732.	12.
1707.	12.	v.	1733.	12.
1708.	12.	v.	1734.	12.
1709.	12.	v.	1735.	14.
1710.	12.	v.	1736.	15.
1711.	12.	v.	1737.	13.
1712.	12.	v.	1738.	13.
1713.	12.	v.	1739.	14.
1714.	12.	v.	1740.	13.
1715.	12.	v.	1741.	12.
1716.	12.	v.	1742.	12.
1717.	12.	v.	1743.	12.
1718.	12.	v.	1744.	12.
1719.	12.	v.	1745.	12.
1720.	5.	v.	1746.	15.
1721.	12.	v.	1747.	14.
1722.	12.	v.	1748.	15.
1723.	12.	v.	1749.	14.
1724.	12.	v.	1750.	15.
1725.	12.	v.	1751.	6.
1726.	13.	v.		

Printed in France.

EMOIRES
'OUR L'HISTOIRE
Sciences & des beaux Arts.

Mai 1751. I. Vol.

ARTICLE I.

OBELISCO CÆSARIS
.ugusti è Campi Martii ru-
eribus nuper eruto Commen-
ırius, Auctore Angelo-Mariâ
andinio &c. *Traité sur l'Obé-*
sque d'Auguste, tiré depuis
eu du Champ de Mars, par M.
Bandini. A Rome M. DCC. L.
ol. chez les Pagliarini.

'Ambition des Romains fut
peut-être plus grande que
: des Barbares, qui, sur le dé-

clin des ſiècles, envahirent Rome & ſes Provinces ; mais les Romains, nous parlons de leurs beaux jours, des jours de Céſar & d'Auguſte, reſpectèrent les Arts partout où ils ſe trouvèrent. Il ne faut pas concevoir un reſpect ſemblable à celui qu'on porte aux choſes ſaintes, quand on les contemple avec vénération, ſans les toucher d'une main téméraire. Le déſir d'acquérir ſuivoit de près l'admiration de ces Conquérants du monde ; ils s'étoient perſuadés que Rome, la *Ville éternelle* & la maîtreſſe des Rois, devoit raſſembler dans l'enceinte de ſes murs, les dépouilles de l'Univers, & que les Nations domptées ſeroient encore trop heureuſes, de contribuer à la magnificence de cette Capitale. Sur de tels principes, les Proconſuls, les Généraux d'Armée, les Céſars enlevèrent les richeſſes

de l'Asie, les chef-d'œuvres de la Grèce, les Antiquités de l'Egypte, & quand Jerusalem tomba, les ornements précieux de son Temple furent portés en triomphe devant le char de Vespasien & de Tite.

Telle sera toujours la pratique des Conquérants, qui joindront les belles connoissances à l'orgueil, & le goût des Arts à la cupidité. Ce seront trop souvent des hommes injustes, des maîtres avares; mais les productions du génie trouveront en eux des partisans & des défenseurs. Au lieu que les Héros féroces, ennemis de la puissance & du sçavoir, détruiront les peuples & les sçavants, les Arts & les Artistes, les Rois & les Palais, les Villes & les monuments: tout périra jusqu'au souvenir des belles choses; & sur les traces de ces guerriers implacables, il ne restera que

des cadavres & des ruines.

Auguste fut le premier qui transporta dans Rome les Obélisques de l'Egyptien vaincu. Il seroit beau de sçavoir comment & avec quelles machines des masses aussi énormes furent mises en mouvement ; quelle fut la grandeur & la forme des vaisseaux sur lesquels on les embarqua au port d'Alexandrie ; comment on les débarqua au port d'Ostie, pour les faire passer sur d'autres bâtimens, afin de remonter le Tibre jusques dans Rome ; quelles forces enfin & quel méchanisme on employa pour les placer aux lieux de leur destination, c'est-à-dire dans le grand Cirque & dans le Champ de Mars. Car ce furent les deux places distinguées qu'on choisit pour les deux Obélisques d'Auguste ; il fit placer le second qui est celui dont on nous donne la *description*, durant son XI. Con-

sulat, lorsqu'il possédoit la puissance Tribunicienne pour la XIV. fois, & le titre d'*Imperator* pour la XII. Ce qui tombe, selon M. l'Abbé Bandini, à l'an de Rome DCCXLIV. neuf ans avant l'Ere Chrétienne & cinq ans avant la Naissance de J. C. Il y a sur tout ceci des observations dans l'Ouvrage de l'Auteur, entr'autres une très-nécessaire pour avertir que le XI. Consulat de cet Empereur ne doit pas être pris pour l'année même de cette magistrature; car elle lui fut conférée en DCCXXXI. de Rome, & il se passa 17. ans entre ce XI. Consulat & le XII Ainsi dans les années qui suivirent l'an DCCXXXI. on appelloit Auguste *Consul pour la XI fois*, afin de faire ressouvenir qu'il avoit porté ce titre, quoiqu'il n'exerçât point alors les *fonctions de cette dignité*.

Ce qu'il y a d'extrêmement

précieux dans notre Obélisque du Champ de Mars, c'est qu'on y voit l'Inscription représentant toutes les qualités de l'Empereur Auguste, & faisant foi de la conquête de l'Egypte, & de l'érection de ce monument en l'honneur du Soleil. Voici ce qu'on lit dans cette Inscription.

IMP ▲ CAESAR ▲ DIVI ▲ F
AVGVSTVS
PONTIFEX ▲ MAXIMVS

IMP ▲ XII ▲ COS ▲ XI ▲ TRIB ▲ POT ▲ XIV ▲

AEGVPTÓ ▲ IN ▲ POTESTÁTEM

POPULI ▲ RÓMÁNI ▲ REDÁCTÁ

SÓLI ▲ DÓNUM ▲ DEDIT *

* M. l'Abbé Bandini rend raison de tous les caractères qui distinguent cette Inscription. Les points triangulaires placés après les mots sont de la plus haute Antiquité.. Les lignes placées sur les Chiffres avoient été imaginées par les *Anciens pour distinguer* ces Chiffres des

Avant que cet Obélisque re-parût au jour sous le Pontificat & les auspices du Pape Benoît XIV. on avoit découvert la base & l'Inscription en creusant la terre dans le jardin d'un Particulier. C'étoit au commencement du XVI. siècle sous le Pape Jules II. qui, comme tous les grands Princes, aimoit les beaux Arts, & qui auroit mis en honneur ce Monument, sans les guerres d'Italie où il prit tant de part. Les Sçavans d'alors se contentèrent de faire attention à la découverte, de transcrire l'Inscription, de souhaiter que tout l'Obélisque sortît de terre, & 150 ans encore après, le P.

lettres. Les I Majuscules étoient, dit-on, pour marquer la syllabe longue, & l'on dit la même chose de ces Accens aigus qu'on voit sur certains mots, mais cette dernière explication est peu sûre, & paroît bien arbitraire. *Il faudroit voir sur tout cela notre Auteur* Chap. X.

Kircher témoignoit ses desirs à ce sujet. Il espéroit qu'un jour *Rome verroit un Pape grand dans ses vuës & dans ses entreprises, qui connoissant tout le prix de ce Monument, enseveli durant tant de siècles, lui rendroit tout l'éclat qu'il mérite, & s'attireroit par-là les applaudissements de tout le Monde Littéraire.*

Ce moment est venu : le Pontife régnant a signalé, dans les opérations faites au Champ de Mars, le goût qu'il a pour les belles choses, & le zèle dont il est pénétré pour l'embellissement de sa Capitale. Que diroit Kircher s'il voyoit ainsi ses prédictions accomplies ? Ne joindroit-il pas l'éloge de Benoît XIV. à celui du Pape Innocent X. restaurateur & protecteur de l'Obélisque de la place Navone ? N'inviteroit-il pas les Artistes de nos jours à imaginer, pour le *monument* de Sésostris, quelque

chose de supérieur encore aux desseins du Bernin ?

Mais supposons que M. l'Abbé Bandini nous tient lieu de Kircher, & profitons de ses explications, de ses discussions ; elles sont un peu diffuses, un peu chargées de notes dans le goût de celles qui ornoient les Commentaires du XVI. siècle. Mais après tout son Ouvrage est instructif, & nous le lisons avec empressement. Un point de conséquence qu'il traite, en habile homme, est la hauteur de l'Obélisque.

Diodore de Sicile parlant des Obélisques de Sésostris dit qu'ils étoient hauts de 120 coudées ; ce qui donneroit 180 pieds à ces Antiques. Or ceci ne se concilie ni avec le témoignage de Pline ni avec les faits. L'Obélisque du Champ de Mars, qui est bien certainement l'ouvrage de *Sésostris*, ne doit avoir, selon

Pline, que 116 pieds; & il n'en a qu'environ 75, ſuivant les meſures qu'on en a priſes. Il faut donc que Diodore ſe ſoit trompé, à moins qu'on ne voulût croire qu'il avoit travaillé ſur des Mémoires où l'on conſidéroit ces Obéliſques tels qu'ils étoient avant les ravages de Cambyſe; car il pourroit être arrivé que ces piéces d'une hauteur ſi prodigieuſe ayant été très-endommagées durant l'invaſion des Perſes, il auroit fallu les diminuer dans la ſuite, en les réparant.

Quoiqu'il en ſoit, il ne faut aſſurément pas s'en tenir aujourd'hui à la meſure de cet Auteur; mais Pline lui-même paroît auſſi en faute; il donne 116 pieds $\frac{3}{4}$ à l'Obéliſque du Champ de Mars, & il n'en a qu'environ 75 *.

---

* M. Bandini s'eſt ſervi de la meſure du pied *Statilianus*, qui contient 131

e peut être la raison d'une
ide erreur ? Outre la preu-
vincible des mesures qu'on
jourd'hui en état de pren-
ir l'Obélisque même, Pu-
Victor qui écrivoit sous
is & Valentinien, ne don-
u même Obélisque que 72
, & une description de
faite vers le même tems
en donnoit que 82. Com-
Pline dit-il donc 116 ?
narquons, pour préparer la
on, que cet Auteur n'in-
pas d'une manière directe
uteur de l'Obélisque du
p de Mars ; sa façon est
isonner d'abord sur l'Obé-
du grand Cirque, qu'il dit
été de 125 pieds & trois
s sans la base, après quoi

, telles que le pied de Paris en
nd 1440. Nous en parlerons ail-
& nous verrons aussi qu'un autre
homme n'a trouvé qu'environ 73.
lans notre Obélisque.

il ajoute : *celui qui est dans le Champ de Mars a neuf pieds de moins*, ce qui donne par conclusion 116 pieds ou environ. S'il arrivoit donc qu'il y eût faute de copiste dans les 125 pieds de l'Obélisque du grand Cirque ; la conclusion qui regarde l'Obélisque du Champ de Mars ne devroit plus être la même. Or voici le bel endroit de l'Ouvrage de M. l'Abbé Bandini : endroit qui n'est qu'à lui, parce qu'il a pris soin de consulter deux manuscrits que les Editeurs de Pline, sans en excepter le P. Hardouin, n'ont point connus.

Ces Mss. l'un du IX. & l'autre du XII. siècle * ne présentent

* L'un est appellé *Riccardianus*, parce qu'il appartient à M. l'Abbé *Riccardi*, Sous-Doyen de l'Eglise de Florence. Le second *Laurentianus*, apparemment parce qu'il est de la Bibliothèque de *Médicis*.

point pour l'Obéliſque du grand Cirque les *CXXV pieds* qu'on lit dans les Editions de Pline, mais *XXCV.* ou *85* pieds ſeulement, deſquels ſi l'on déduit neuf pieds, pour avoir la hauteur de l'Obéliſque du Champ de Mars, reſteront 76 pieds : meſure qui quadre aſſez avec celle qu'on trouve aujourd'hui ; & qui ne s'éloigne pas trop de celles qu'on indiquoit au IV. ſiècle. * Tel eſt donc le dénouement de la difficulté ; rien de plus heureux, de plus naturel, de plus ſatisfaiſant.

Nous devons ajouter par ſurabondance de preuve que M. le

* C'étoient 72 pieds d'une part & 82 de l'autre. Comme il n'eſt pas dit ſi la baſe étoit déduite ou compriſe ; comme il n'eſt point ſpécifié de quelle eſpèce de pied on s'eſt ſervi dans ce 4. ſiècle, on ne peut aſſurer que ces meſures 72 & 82 s'éloignaſſent beaucoup de celle qu'on trouve actuellement dans l'Obéliſque.

Marquis Poleni a trouvé dan
un Mſ. de Veniſe la même ex
preſſion *XXCV.* pour repréſen
ter le nombre des pieds que Pl
ne donne à l'Obéliſque du gran
Cirque ; mais ce qui nous tou
che particuliérement, dans l
queſtion préſente, c'eſt qu
nous avons auſſi découvert ce
te expreſſion XXCV. dans u
très-beau Mſ. de la Bibliothèqu
du Roi coté VI.M.DCC.XCVI

En conſidérant la nature ſi
gulière de cette controverſe, c
il s'agit de concilier Pline av
un Monument exiſtant au mili
de Rome, nous ſouhaitions q
la Bibliothèque du Roi Trè
Chrétien préparât auſſi un t
moignage digne de ſa magni
cence & de ſa réputation.
P. Hardouin avoit vu les M
de ce Tréſor Littéraire ; ma
comme il augmente tous
jours par les ſoins de ceux q
y préſident, nous eſpérions q

des acquisitions nouvelles répandroient des lumières plus abondantes. Enfin le Ms. cité plus haut & qu'on apprécie comme étant du XIII. siècle, quoiqu'il paroisse plus ancien, nous a fait voir les *XXCV. pieds* de l'Obélisque du grand Cirque ; & ce nombre *XXCV.* est si bien marqué qu'il n'est pas possible d'en éluder le témoignage. Nous observons ceci en passant à cause d'une substitution qu'on a voulu faire de *XXCII.* à *XXCV.* C'est à Rome que le projet de cette substitution a été formé. Nous en parlerons dans un autre Extrait.

Il y a chez le Roi cinq autres MSS. des 37 Livres de Pline, mais tous plus récents que celui dont nous produisons l'autorité, tous avec la faute *CXXV.* Le P. Hardouin n'avoit vû que ceux-ci, dont quelques-uns sont de la Bibliothèque de M. Colbert. On

ne peut douter qu'il ne faille s'en rapporter à l'Exemplaire qui est le plus ancien & le plus favorable à Pline ; que par conséquent la leçon *XXCV.* ne doive être adoptée, si jamais on fait une nouvelle Edition de cet Auteur. *

Le texte de Pline réformé en quelques autres points sur les meilleurs manuscrits, nous explique aussi les usages de l'Obélisque du Champ de Mars. A en juger par la narration de cet Auteur, (L. XXXVI. cap. X.) il semble qu'Auguste eut d'abord simplement en vuë d'illustrer son régne & d'orner Rome, en plaçant, dans le lieu le plus fréquenté, ce superbe Ouvrage de Sésostris ; qu'ensuite il conçut le

---

* Nous devons ici le témoignage de notre reconnoissance à M. l'Abbé Sallier, pour l'intérêt qu'il a bien voulu prendre à nos recherches & à la découverte de cette importante leçon.

dessein de faire servir ce même Obélisque à marquer par son ombre la ligne méridienne ; que pour cet effet il fit paver de grandes pierres quarrées toute la partie correspondante du sol voisin de l'Obélisque, en y ajoutant des lames de cuivre de distance en distance, afin de faire voir les différences de l'ombre suivant les diverses saisons ; qu'enfin par son ordre, on mit encore d'autres bandes de cuivre d'inégale longueur, lesquelles tomboient à angles droits sur la Méridienne, & dénotoient la diverse durée des jours & des nuits selon les divers tems de l'année.

On lit de plus dans Pline que la pointe de l'obélisque fut chargée d'une boule, apparemment de cuivre doré, qui devoit servir à rassembler & bien terminer l'ombre sur le pavé, étant connu que, sans cette précau-

tion, la pointe de l'Obélisque auroit jetté son ombre d'une façon très-irrégulière, & que cette ombre mal terminée n'auroit pas marqué suffisamment la longueur de la ligne méridienne. *Ceci*, ajoute Pline, *étoit de l'invention d'un habile Mathematicien.* Mais ici les Exemplaires varient encore ; les uns nomment ce Mathématicien *Manlius* ou *Manilius ;* les autres n'articulent point de nom, & telle est l'Édition du P. Hardouin. Les bons Manuscrits de notre Auteur lui ont donné un nom, mais tout différent de *Manlius* ou *Manilius*, puisque ce Mathématicien, suivant ces Exemplaires, étoit un Affranchi nommé *Facundinus* ou *Facundus.* * Il faut voir absolument la discus-

* *Facundin' L. Mathematici* Dans le beau Mſ de la Bibliothèque du Roi que nous avons consulté, on lit *Facundi Mathematici.*

n de tous ces points faits
ur occuper un Auteur qui
eut donner preuve de son at-
ntion, & pour avertir simple-
ent un Journaliste, qui doit te-
r compte des choses sans en-
iyer.

Pline conclut sa narration, sur
Obélisque du Champ de Mars,
ar une remarque qui va termi-
er aussi notre Extrait. Cet Au-
ur écrivoit 86 ans après l'é-
ection de l'Obélisque, & il dit
ue, depuis trenteans environ, on
appercevoit que la ligne méri-
ienne avoit varié, c'est à-dire,
u'elle ne tomboit plus au point
iste où on l'avoit vuë durant
espace d'environ 56 ans. La
aison de ce Phénomène piquoit
a curiosité de Pline; & pour la
eviner surement, il avoit re-
ours à toutes sortes de révolu-
ions vrayes ou fausses. Car il
oupçonnoit ou que le cours des
Astres avoit été altéré, ou que

le centre de notre globe avoi changé de ſituation, ou que l'Obéliſque avoit été dérangé pa quelque tremblement de terre, ou que les inondations du Tibre l'avoient ébranlé : quatre raiſons qu'examine M. l'Abbé Bandini, & ſur leſquelles il prenc ſon parti en Ecrivain judicieux. Les deux premières ne lui paroiſſent pas ſupportables ; les deux dernières lui plaiſent aſſez, parce qu'elles ſont relatives à bien des expériences anciennes & modernes. Nous verrons dans un troiſième Extrait la fortune bonne & mauvaiſe de l'Obéliſque : la matière eſt ſi intéreſſante qu'on nous permettra bien de la ſuivre dans tous ſes détails.

ARTICL

ARTICLE LI.

...COURS SUR LA DE'...dence de l'Idolatrie, où l'on ...it voir que cette décadence ...it être uniquement attribuée ...J. C. & à la publication de ...n Evangile.

...Armi les révolutions qui ont changé la face du Monde, ...ine ne mérite plus d'attention que la décadence de l'Idolâ...e, dont le régne presque ...versel a duré si longtems. Sa ...té n'a pu être, comme celle ...grands Empires, que l'effet ...e impulsion extraordinaire. ...t un édifice immense dont le ... touchoit aux nuës, & dont ... reste plus aujourd'hui que ... débris consacrés par les ...mages de quelques Peuples ...bares, dont le nombre borné ...inuera *encore* à mesure que

les siècles se multiplieront.

Un changement si considé
ble, & qui a eu des suites si i
téressantes pour l'humanité,
quelquefois partagé les Sçavai
Tous en ont reconnu l'époqu
qui est la même que celle de l
tablissement du Christianism
mais tous n'ont pas été d'accc
sur la cause à laquelle cet év
nement devoit être uniquem
attribué. Tous ont avoué q
l'Auteur de la Religion Ch
tienne y avoit contribué ;
comment n'en pas conveni
Mais qu'il y ait contribué se
de manière que toute la glo
lui en revienne, c'est ce q
plusieurs se sont crus autori
à nier, & ce qu'il est cepend
facile de prouver.

Cette discussion ne sera
longue ni fatiguante pour
Lecteurs. Elle sera peut-être
le pour ceux qui respectent
core, dans le siècle où nous

a foi de leurs peres. Mon-
e Jesus-Christ est le seul
de la décadence du Poly-
:, c'est prouver qu'il est le
teur de la persuasion où
ourd'hui l'Univers, qu'il
u'un Dieu. C'est lui attri-
ns partage l'établissement
lus précieuse des vérités
: genre humain. C'est as-
t sa mission un caractère
e, à sa Religion une ori-
ublime. C'est peut-être
:r par un seul argument,
u'on ne prouveroit par
oup de volumes.

r enlever à la Religion
enne la gloire d'avoir
étruit le Polythéïsme, que
concourir avec elle? Le
ne, les Sectes Philosophi-
le Mahométisme, la na-
iême de l'Idolâtrie dont
:tend que les hommes de-
enfin reconnoître l'absur-
On suppose contre la plu-

ralité des Dieux une ligue générale, où différens motifs ont attiré les peuples ſous divers drapeaux. On fait arriver par degrés la révolution des Idoles que l'Univers a miſes en poudre, pour ſe vanger de la honte de les avoir adorées. On repréſente cette révolution comme l'ouvrage de pluſieurs mains, comme le produit des efforts de pluſieurs Libérateurs, entre leſquels les hommes arrachés du ſein de l'erreur & des ténèbres, doivent partager leur reconnoiſſance. Or je crois pouvoir montrer que ni les Juifs ni les Philoſophes n'ont eu part à la décadence de l'Idolâtrie ; que ſi Mahomet y a contribué, ce n'a été qu'avec les ſecours du Chriſtianiſme ; que la nature même du Polythéïſme devoit en perpétuer le régne, loin d'en préparer la chute. Cela prouvé, Jeſus-Chriſt reſtera ſeul poſſeſſeur du plus

peut triomphe qui ait été remporté sur l'erreur & le préjugé. Lui seul aura détrompé l'Univers, & fait régner du Couchant à l'Aurore le nom du Dieu qui réunit aujourd'hui les hommages de la Terre plus ou moins purs. Qu'on ne croye pas, quand je parle ainsi, que je prétende que Jesus-Christ ait proprement créé l'idée de Dieu dans le monde. Elle y existoit avant l'Evangile ; mais les hommes l'appliquoient mal ; Jesus-Christ l'a développée, fixée, épurée. Voilà la gloire du Christianisme, & où se réduit ce que j'ai à prouver.

1°. Le Judaïsme ne peut être soupçonné d'avoir fait après la venue de Jesus-Christ, ce qu'on ne voit point qu'il ait fait auparavant. Qu'on ouvre les fastes de la postérité de Jacob : qu'on y montre, avant la naissance du Christianisme, un seul

peuple considérable entiérement rappellé du sein de l'Idolâtrie, par le ministère des Prophètes mêmes. Loin d'y trouver de pareilles conquêtes, on verra le culte des Idoles s'introduire dans l'Empire d'Israël; y causer des schismes affreux, après avoir flétri les derniers jours du plus sage des Rois. Salomon adora Astarthe Déesse des Sidoniens, & Moloch Idole des Ammonites. L'excès d'une passion féconde en désordres, corrompit son esprit avec son cœur. Sept cent femmes sous le nom de Reines, & trois cent Concubines plièrent la foiblesse du Monarque à leurs préjugés. Après Salomon, Jéroboam, qui enleva au légitime Maître d'Israël la plus grande partie de ses Sujets, fit construire deux veaux d'or, qu'il proposa à l'adoration des rebelles, en leur disant: *voilà les Dieux qui vous ont tirés d'Egypte.*

Je sçai que le corps entier de la Nation ne suivit jamais le torrent ; que Dieu y conserva dans tous les temps un peuple nombreux d'adorateurs. Mais c'est tout ce qu'on peut dire à l'avantage de cette Nation, avant que Jesus-Christ parût sur la Terre. Depuis qu'il y a paru, je demande quelle entreprise les Juifs ont formée contre l'Idolâtrie ; quels coups ils ont portés aux idoles d'Athène & de Rome. Vaincus par les Romains, fugitifs à l'aspect de leur Patrie dévastée, livrés à l'esclavage, l'Histoire nous les montre errans de Contrées en Contrées, en horreur à tous les peuples de la Terre, uniquement occupés de leurs malheurs & d'une attente chimérique, incapables enfin de la moindre tentative contre le culte des autres Nations, qu'ils se contentent de

mépriſer dans le ſilence de leurs Synagogues.

Dira-t-on que le Judaïſme a du moins préparé les voies à la deſtruction de l'Idolatrie, par les lumières qu'il a communiquées au Légiſlateur des Chrétiens ? Mais ces lumières n'avoient-elles pas été communiquées à la foule des Prophètes & des Docteurs, qui précédérent Jeſus-Chriſt ? Lequel d'entr'eux conçut jamais le projet de changer le culte de l'Univers, & l'exécuta ? Si Jeſus-Chriſt n'eût été redevable qu'à la doctrine des Juifs des idées qu'il eut de la Divinité, il auroit paru comme un Prophéte ordinaire, comme un Docteur paiſible renfermé dans l'enceinte du Temple, ou retiré dans quelque coin de la Judée. Il n'eût point été le deſtructeur de l'Idolatrie, le vengeur de la Divinité & de ſes droits, s'il n'eût pui-

sé dans une autre source que dans la Synagogue, les moyens & les qualités nécessaires pour changer les opinions des hommes, pour arracher à leur culte une multitude de Dieux, que leur nombre même fortifioit. Et dans quelle source, plus abondante & plus pure que le Judaïsme, Jesus-Christ a-t-il donc puisé ces moyens victorieux, & ces vuës supérieures qu'on est forcé de reconnoître ? J'abandonne la réponse à qui voudra raisonner sans intérêt & sans préoccupation.

2°. Les Philosophes ont encore moins contribué que le Judaïsme à la ruine de l'Idolatrie. Un coup d'œil sur l'histoire de la Philosophie nous en convaincra. Thalès qui fonda la Secte Ionique, & qu'on accuse peut-être avec assez de fondement d'avoir été Athée ; ne nuisit ni à *l'Unité du vrai Dieu* qu'on igno-

roit, ni à la multitude des fausses Divinités qui demeurérent en possession de leurs Autels, Pythagore qui, après avoir recueilli dans ses voyages tant d'erreurs, se fixa dans cette partie de l'Italie appellée la grande Gréce, ne parloit que des Dieux, ne conseilloit que le respect & la décence dans leurs Temples; ce qu'on sçait qu'il faisoit entendre par ces mots : *Ne sacrifiez point aux Dieux les pieds nuds.* Socrate immolé au Polythéïsme laissa après lui des disciples, qui ne conservèrent de ses opinions, du moins publiquement, que celles qu'on pouvoit suivre, sans craindre la ciguë. Platon qui orna plus ses idées, qu'il ne chercha à les éclaircir, apprit aux hommes à sacrifier aux Graces & aux Dieux. Il s'exprima bien & raisonna fort mal. Aristote, que je crois plus estimable, fut, comme Socrate, accusé de penser

mal des Dieux : l'accusation étoit grave, un Prêtre de Cérès étoit l'accusateur ; & Aristote se tut, de peur, disoit-il, *qu'on ne fit une nouvelle injure à la Philosophie.* Epicure reconnut autant de Dieux qu'on voulut, après leur avoir ôté l'embarras de veiller sur sa conduite. Pyrrhon qui douta de tout, ne fit douter qu'un petit nombre de disciples. Sa Philosophie étoit trop opposée à la crédulité du peuple, pour produire quelque révolution dans les idées publiques. Zenon, Chef de la plus fière de toutes les Sectes, laissa à ses Sectateurs de fort belles maximes sur les mœurs, sans toucher aux Dieux dont il concilioit l'existence avec cette ame universelle qui, selon lui, pénètre & anime le monde. *Je n'obéis point aux Dieux*, disoit un des plus hardis Stoïciens : *je me range de leur avis.* C'étoit les reconnoître.

Ces Sectes & d'autres dont o peut porter le même Jugement partageoient l'Univers, quan Jesus-Christ parut dans la Judée Jamais les Dieux n'avoient ét plus nombreux, les Temples plu ornés, les Prêtres plus respectés le Monde plus éloigné du term de ses erreurs.

Après Jesus-Christ, les Philo sophes continuérent de raison ner & de se tromper. Les pre miers Chrétiens ne trouvèren point d'ennemis plus opposés a Dieu qu'ils annonçoient com me le seul maître de l'Univers La Philosophie étoit si peu favo rable à cette doctrine, qu'ell rappella l'Empereur Julien con nu sous le nom d'*Apostat*, a Polythéïsme que ses prédéce seurs moins Philosophes & plu raisonnables avoient abjuré. L Philosophie ne causa pas ce seu outrage aux Chrétiens : elle ar ma contre eux & contre leu

Dieu les Empereurs qui précédèrent Constantin. Elle dirigea les coups des tyrans, & leur nomma les victimes. Si la Philosophie eût du moins gardé une sorte de neutralité entre les faux Dieux & le véritable, la décadence de l'Idolâtrie auroit été incomparablement plus prompte; & les vérités du Christianisme, parmi lesquelles l'unité de Dieu tenoit le premier rang, eussent coûté moins de sang, & moins de souffrances aux Héros qui osoient les publier.

3°. On accordera, sans craindre les conséquences de cet aveu, que Mahomet a étendu, avec l'*Islamisme*, la créance du vrai Dieu dans sa patrie, & dans quelques autres contrées où l'Idolatrie conservoit encore des partisans. On distingue avec plaisir cette vérité & quelques autres, de l'amas de mensonges *& d'absurdités* qui composent

l'Alcoran, l'Ouvrage le moins sensé qui soit parti de la main de l'homme. L'opinion de l'Unité de Dieu intéresse trop le genre humain, pour qu'on ne soit pas sensible aux progrès qu'elle a faits, même entre les mains de l'imposture.

Mais *on peut*, comme l'observe un des plus célébres Auteurs, qui ayent traité de la Religion Chrétienne, *on peut considérer deux choses dans la Religion de Mahomet, quelque chose de vrai & même de Divin ; c'est ce qui est demeuré de la Religion Chrétienne... dont la Religion Mahométane est une corruption ; & quelque chose de faux & d'humain, c'est ce que Mahomet a ajouté. La connoissance d'un Dieu Créateur du Ciel & de la Terre, & celle d'un Jesus-Christ le Prophéte & le Fils de Dieu, appartiennent essentiellement & originairement à la Religion Chrétienne, dont la Maho-*

ane a conservé quelques restes [d]éfectueux.

Mahomet, que le hazard & l'amour tirérent du sein de l'indigence & de l'oubli, voyagea. Il trouva dans la Palestine des Chrétiens avec lesquels il eut des entretiens. Il lia en particulier un commerce fort étroit avec un Moine appellé Sergius, qui lui fit connoître assez mal l'Évangile & les Traditions Chrétiennes. Mahomet de retour dans son Pays, bâtit, sur les connoissances qu'il avoit acquises, un systême de doctrine qu'il crut le premier, suivant la réfléxion d'un des plus illustres Ecrivains d'Angleterre. Ce qu'il retint le mieux du Christianisme, fut l'article de l'Unité de Dieu, quoiqu'il y ait encore mêlé des contradictions. Tout le zèle des Chrétiens contre l'Idolatrie passa, sans être aussi pur, dans l'ame du prétendu Prophéte. Il ou-

tra même ce zèle en ſe permettant l'uſage barbare des armes pour l'appuyer. On peut voir, dans ſon hiſtoire, le détail de ſes Campagnes contre les Arabes ſuperſtitieux qui proſtituoient, dans la *Caaba*, leurs hommages à des Idoles.

Le Mahométiſme pourroit donc être regardé comme une branche de la Doctrine Chrétienne par rapport à certaines vérités; comme une de ces Sectes qui tirent leur origine du Chriſtianiſme, & qui à meſure qu'elles s'en éloignent, ſe corrompent & s'altérent davantage. Sur ce pied-là, la Secte Mahométane ſera la plus étenduë & la plus altérée. Mais il s'y ſera conſervé, malgré l'altération, un petit nombre de vérités, du nombre deſquelles eſt l'Unité de Dieu. Et cette vérité, l'Univers partagé entre l'Evangile, l'Héréſie & le Mahométiſme, la

devra originairement & uniquement à Jesus-Christ le seul Auteur de la décadence du Polythéisme. Dans les lieux même, où le nom du bienfaicteur sera outragé, on jouira de ses bienfaits : on adorera la Divinité qu'il a fait connoître : on remplira le premier objet de sa mission. Le second fut le salut des hommes devenus adorateurs du même Dieu. S'il n'a pas eu un succès aussi général que le premier, c'est que la ruine des passions coûte plus que celle des préjugés mêmes ; c'est qu'il y a encore loin de la connoissance de la vérité à la pratique des véritables vertus, & que Jesus-Christ a laissé cet intervalle à franchir aux hommes une fois munis de ses secours & de ses préceptes. S'ils ne fournissent pas la course entière, ce n'est ni la faute de la Loi qui a tout pré-

vu, ni celle du Législateu qui a tout préparé.

4°. La nature de l'Idolâtrie, laquelle on a enfin recours pou diminuer la gloire du Christia nisme, ne peut que l'augmente On prétend que l'Idolâtrie con piroit contre elle-même; qu'ell portoit dans son sein le germ de sa destruction; que les absur dités du Polythéïsme suffisoie pour le décréditer dans les sie cles éclairés, qui ont heureuse ment concouru avec l'époqu du Christianisme.

Environnés des lumières qu le Christianisme a répandu dans l'Univers, & qu'il pouvo seul y répandre, il nous est a jourd'hui fort aisé de prononc sur les absurdités du Polythéi me. Mais il y a dix-sept siècl que nous aurions peut-être é les premiers persécuteurs des e nemis des Dieux. Tel qui form *à présent* des objections cont

gile en faveur des paſ-
en eût formé alors en fa-
e Vénus & de Diane. Tel
aint à peine un Dieu, en
douté mille. Le Ciel, les
les Eaux, tout ce qui ſe
préſenté à ſes regards,
offert à ſon imagination
multitude d'Etres ſupé-
, capables de le protéger
lui nuire. On l'eût vû
ant & reſpectueux leur
un encens, que le vrai
du monde n'obtient pas
rs de ſa main.

paſſions, au nombre deſ-
s on peut mettre, ſi l'on
la crainte, ſur l'autorité
oëte qu'on cite avec affec-
, ont introduit dans l'Uni-
a pluralité des Dieux. Voi-
r origine. Elle n'eſt pas ſi
que celle des Rois que la
mit ſur les premiers Trô-
nais elle aſſuroit au régne
lieux une plus longue du-

rée. Rien ne devoit être si durable que ce qui portoit sur des fondements qu'il importoit de ne pas ébranler. Enfans des passions, les Dieux devoient régner sur les hommes aussi longtemps qu'elles-mêmes.

Quelles qu'eussent donc pû être dans tel siècle qu'on voudra, les lumières des peuples; quelque épurée qu'eût été la raison; quelque facilité qu'on eût pû avoir à pénétrer le ridicule du Polythéïsme; on en eût respecté les ténébres, & les Dieux auroient conservé leurs Temples & leurs Adorateurs. Leur empire imaginaire sembloit acquérir de la réalité à proportion du progrès des âges. La Terre couverte de Monumens érigés à la gloire de Jupiter, de Minerve, de Mars &c. sembloit attester leur existence, consacrée d'ailleurs par l'hommage des Législateurs, par l'aveu des Philosophes, par le

ert des Poëtes, dont les
rages enchanteurs devoient
ıader si facilement l'esprit,
ıettant le cœur de la partie.
e Polythéïsme triompha des
ères du siécle d'Alexandre
celui d'Auguste. Quels siè-
ont été plus féconds en Gé-
? Il régna sur les Athéniens
clairèrent le Monde, & sur
Romains qui le vainquirent.
que conquête des Romains
étoit une pour les Dieux
ıgers qui suivoient les Con-
ants au Capitole. Les lumiè-
suivant le cours ordinaire de
ison, ne suffisoient donc pas
r la destruction de l'Idolâtrie.
lloit, pour arracher l'Univers
ulte des Dieux, un mobile
sant, un événement singu-
, une société de sages supé-
rs à ceux de la Grèce & de
lie. Il falloit que Jesus-Christ
au monde.
e voudrois qu'un de ces es-

prits distingués qu'on nous vante quelquefois, qu'un de ces écrivains fameux par de célébres paradoxes, imaginât pour un moment l'état de l'Univers, & le crédit du préjugé qui y multiplioit les Dieux, lorsque Jesus-Christ se montra dans la Judée. Je voudrois qu'il vît naître sur les bords du Jourdain le project de changer le culte & la persuasion du Monde, je veux dire, d'y causer la révolution la moins attendue & le plus générale. Je voudrois qu'il comparât ensuite, en raisonnant humainement, les moyens que Jesus-Christ avoit à mettre en œuvre, avec les difficultés presque sans nombre de l'entreprise; & qu'après cela, ce génie privilégié, cet oracle de certaines sociétés, ce Héros de son tems, se mît à la place de Jesus-Christ, qu'il rassemblât autour de lui quelques Disciples, n'importe quels se-

roient leurs talens, & qu'il leur commandât de parcourir la Terre, & d'y renverser les Idoles avec leurs autels, après avoir soumis à de nouvelles idées les Peuples & leur Souverains. Voilà assurément un projet, que je le défie seulement d'envisager, sans reconnoître, au milieu des applaudissemens de sa petite secte, sa foiblesse & le néant de son mérite que je ne conteste point.

Ce projet tout difficile, tout impossible qu'il paroît, a cependant été exécuté. Et par qui? Par quelques hommes timides & obscurs, que la voix de Jesus-Christ a rassemblés, que son exemple a encouragés, que ses discours ont éclairés, que ses ordres ont dirigés, que son Art puissant a métamorphosés en Sçavants & en Héros. Leur zèle & leur courage ont surmonté tous les obstacles, & élevé au seul Dieu

que la Terre dût reconnoître ; des Autels sur les débris des Temples où régnoient les idoles. Ces Héros ont ensuite été remplacés par d'autres, qui pleins du même esprit & des mêmes sentimens, ont donné le même spectacle au Monde. Presque toute la Terre n'a plus reconnu qu'un Dieu. La persuasion a été si générale, que le mensonge même a été forcé d'y recourir : c'est sur elle que le Législateur de la Mecque a fondé le succès de son systême. Toutes les Sectes enfin ont conspiré à affermir l'ouvrage du Christianisme, du sein duquel elles sont sorties, semblables à ces branches que les vents & la foudre ont détachées d'une tige commune.

Mais comment à des mensonges accrédités, à des préjugés que l'éducation avoit consacrés, à des erreurs chéries, est-on venu à bout de substituer une créan-

ce sans appas pour l'imagination, une opinion austère, une vérité difficile à bien saisir d'abord avec ses précisions & ses conséquences ? Que disoient les nouveaux Orateurs du Christianisme aux hommes pour les détromper ? Des choses qui les ersuadoient. Quels étoient leurs scours ? Simples, nobles, pas des seules couleurs de la vérité, semblables enfin à celui e Paul tint dans l'Aréopage. lit : » Athéniens, tout me retrace dans vos murs les excès e votre superstition. Parmi s monumens qui en font le uit, & que j'ai trouvés sur on passage, j'ai apperçu un itel où étoient gravés ces ots : Au Dieu inconnu. Ce eu, que vous honorez sans connoître, je vous l'annon- Auteur du Monde, Créa- de tout ce qu'il renferme, tre du Ciel & de la Terre,

» son Trône n'est point dans les
» Temples que les mains des
» hommes ont construits. Sa
» gloire ne dépend point de ces
» fragiles ouvrages. Il est sans
» besoins. C'est lui qui répand
» partout la vie, le sentiment &
» l'abondance. Il a couvert la
» surface de la Terre d'une mul-
» titude d'hommes, à qui il a
» donné la même origine. Il y
» a défini le nombre de leurs
» années & réglé la durée de leur
» séjour. Objet de leurs recher-
» ches, ils ne l'ont deviné que
» par un sentiment confus, quoi-
» qu'il ne soit pas loin de cha-
» cun de nous. C'est dans lui que
» nous vivons, dans lui que nous
» agissons ; nous en sommes en-
» veloppés. Il est, comme l'ont
» dit quelques-uns de vos Poë-
» tes, la source du genre hu-
» main. Puisque nous sortons de
» lui, ne lui attribuons rien de
» semblable à l'or, à l'argent,

» à la pierre, à l'ouvrage du ci-
» ſeau, aux phantômes de l'ima-
» gination. Touché de l'ignoran-
» ce des hommes, il leur en an-
» nonce aujourd'hui le terme &
» celui de leurs crimes, après
» avoir arrêté le jour où ſa juſ-
» tice jugera l'Univers par l'or-
» gane d'un homme puiſſant,
» qu'il a envoyé ſur la Terre
» pour l'éclairer, & qu'il a fait
» ſortir vivant du milieu des
» morts. «

Ex his fiunt Chriſtiani. Tertul. Apol.

ARTICLE LII.

A CATALOGUE OF THE Libraries of Edoward Webbe &c. *Catalogue des Bibliothèques de MM. Edouard Webbe, Alexandre Davie, François Carrington, Madame Marie Worſley &c.* A Londres chez T. Osborne's dans le quartier Gray's Inn; & ſe trouve à

Paris chez Rollin Fils, Quay des Augustins. 8°. p. 407.

SI le Catalogue que nous annonçons étoit fait avec goût, ce seroit un grand avantage pour le Libraire possesseur de tant de richesses; on considéreroit d'un œil curieux & attentif toutes les parties de son trésor; on prendroit de l'inclination pour quelques-unes; & de l'inclination au désir d'acquérir, le trajet est imperceptible. Mais ici tout est *rudis indigestaque moles*. On n'a pas même pris soin de placer de suite les différentes Éditions des mêmes ouvrages; on les voit ces Éditions, dispersées, noyées dans une multitude d'autres Livres; on les rençontre quand on ne pense plus à elles; on y revient encore à quelque distance de-là, & toute cette mauvaise manœuvre Bibliographique indispose, irrite le Lecteur; sans

compter que l'Auteur du même Catalogue est fort soupçonné d'ignorer le latin, vû le nombre infini de fautes qui remplissent les classes de sa nomenclature.

Est-ce donc que les Anglois, qui ont tant de réputation pour les Etudes, négligeroient la Bibliographie, qu'ils la regarderoient comme quelque chose de peu considérable ; ou bien, pour ne pas faire tomber la faute sur toute cette Nation savante, seroit-ce que les Libraires de ce Païs-là ne seroient jaloux que du titre de *Marchands*, sans se piquer d'être gens de lettres, sans acquérir le coup d'œil connoisseur & l'esprit d'ordre si essentiel à leur profession ?

Nous ne sommes pas Idolâtres du mérite Littéraire de nos François ; nous prenons même quelquefois la liberté de leur reprocher le mauvais goût qui dégrade plusieurs de leurs compositions ;

&, pour ce qui regarde la Sphère Typographique, nous osons de tems en tems réprouver certaines entreprises, où le désir du gain se manifeste bien plus que le zèle de la Littérature. Mais, après tout, il régne encore parmi nous des attentions par rapport à la Bibliographie, nous possédons d'excellens hommes en ce genre, nous voyons souvent paroître des catalogues où l'ordre, l'intelligence & le sçavoir se font remarquer à toutes les pages; & nous ne doutons pas que, si quelqu'un de nos habiles Bibliographes avoit dirigé le Catalogue de Londres, qui nous donne lieu de faire ces observations, la matière n'eût été tout autrement rangée & distribuée. Ce ne seroit pas une forêt pleine de brossailles & d'épines, mais un beau verger, mais un parterre agréable, où les yeux, l'esprit, *le goût* trouveroient également *à s'instruire* & à s'amuser.

Malgré les défauts énormes du catalogue, nous devons estimer les richesses qu'il indique. On sçait déjà que dans ce tome on annonce peut-être plus de 50000 Volumes; c'est la somme de plusieurs Bibliothèques rassemblées; par cette raison l'on y trouve quelquefois les mêmes livres répétés: cela se remarque surtout dans les Classes des Belles-Lettres & de l'Histoire. Différentes personnes ont eu les mêmes désirs, ont fait les mêmes emplettes. Il faut bien qu'Homère se trouve partout; & que seroit-ce qu'un trésor Littéraire où Cicéron ne tiendroit pas le sceptre au milieu des Philosophes & des Orateurs?

Le Public sçait encore que, dans ce riche inventaire, on a les *Dauphins*, les *Elzevirs*, les *Variorum*; qu'on y trouve des MSS. concernant le Gouvernement & l'Histoire d'Angleterre;

qu'on y présente plus de 400 Articles d'Estampes des plus grands Maîtres ; que le prix est ordinairement marqué pour chaque livre : pratique favorable aux acquéreurs qui ne veulent point disputer ; & assez utile aux Libraires, qui, comme l'Auteur du Catalogue, ne placent rien au-dessous de la valeur qu'ils ont adoptée. Les livres sterling & les schelings se voyent ici au bout des lignes ; il seroit curieux d'en faire l'addition, afin d'estimer les espérances du propriétaire.

Nous ne raisonnerons qu'un moment sur certains Articles singuliers. On désigne au N°. XI. quelques ouvrages d'Aristote en cinq tomes, en Latin, sur velin & de Venise en 1483. personne que nous sçachions n'avoit connu cette édition. Fabricius en indique une aussi de Venise, mais de l'année 1493, & quel-

erches que nous ayions
celle que porte le Ca-
e Londres est toujours
un Phénomène; aussi l'a
à 21 livres sterling. La
ce livre exigeroit qu'on
: une notice exacte.
. 15. on a Boëce de
ation avec le Commen-
. Thomas d'Aquin, à
g 1473. & au N°. 36.
édition faite dans la
lle en 1476. ceci est
si l'on peut compter
ice. Nous connoissons
othèque très-riche * où
le 1476. est qualifiée
rinceps). Et voilà le
de Londres qui nous
une de 1473. Mais
dire ce Catalogue en
sur cette précieuse édi-
le Commentaire de S.
st en Latin & en Alle-

M. de Boze à Paris.

mand, *Latinè & Germanicè Comment. Tho. de Aquino ?* Peut-on croire qu'il y ait là une Traduction en Langue Allemande ? cela n'est aucunement vraisemblable.

Le Livre intitulé : *Papiæ Vocabularium* de Milan 1476 est une curiosité Littéraire ; nous l'avons vu de Venise 1496 & il a encore son mérite avec cette datte ; que sera-ce d'une édition faite 20 ans plûtôt ? Nous ne connoissons que la Bibliothèque des Chartreux de Pavie où l'on voye un pareil exemplaire. On le marque dans le Catalogue de Londres cinq livres sterling & cinq schellins : le prix n'est pas extrème. On annonce une autre édition du même livre (Venise 1485) c'est encore une rareté.

Deux Plines de 1470 l'un à *Rome* & l'autre à Venise sont *estimables* ; ils le feroient davan-

tage ſans l'édition de 1469 qui a été inconnuë longtems au P. Hardouin, quoiqu'il eût raſſemblé un très-grand nombre d'anciennes éditions de Pline. Le Catalogue de Londres apprécie celle de Veniſe 1470 dix livres ſterling & dix ſchellins : elle vaut mieux cette ſomme que l'édition des Décretales de 1475 (à Veniſe) qu'on fixe au même prix ; & qu'un aſſez grand nombre d'autres livres de ce Catalogue, qui ſont trop chers.

On voit ici beaucoup de morceaux de Cicéron des premiers tems de l'Imprimerie ; par exemple *De Oratore* à Veniſe 1470, *Orationes* ibid. 1471, *Epiſtolæ familiares* ibid. 1469 & 1471, *de Officiis* à Rome 1471, *Epiſtolæ ad Atticum* ibid. 1470, *Somnium Scipionis*, à Veniſe 1472, & à Breſcia 1483. &c. mais on n'y voit pas ce que nous avons *vu à Paris*, *les Offices* de 1465 &

de 1466. En récompense le Catalogue de Londres présente un Térence de 1471 (mais on le place en même tems à Cologne & à Venise, c'est une faute) un autre de 1477, un autre de 1478 : un Appien de Venise 1472, & de la même Ville 1477 : un Suetone de Rome 1472 ; nous en connoissons un du même endroit 1470, & un autre de Venise 1471 &c.

De grandes richesses dans le Catalogue Anglois sont la Bible Latine avec les Commentaires de Nicolas de Lyra à Rome 1472 ; le S. Augustin de la Cité de Dieu à Rome 1470 ; les Epitres de S. Jerôme *ibid.* 1470 ; les mêmes à Parme 1480 ; les Clementines à Mayence 1467 ; la Seconde seconde de S. Thomas d'Aquin à Mayence 1467 ; la grande Chronique de France 1493. &c. Aussi tous ces Livres sont-ils fort chers suivant le devis

du Libraire. Nous ne pouvons dissimuler le prix excessif du Livre intitulé *Mayni Consilia*, 2 Tomes Edit. de Lyon 1534. On les fait huit livres sterling & huit schellins ; cela est exorbitant, du moins parmi nous : peut-être que ce Jurisconsulte a plus de vogue en Angleterre qu'en France. Quoiqu'il en soit, nous terminons ici cette légére notice qui comprend la plûpart des livres les plus remarquables du Catalogue. Si l'arrangement étoit meilleur, nous suivrions plus volontiers cette Bibliographie ; mais dans une confusion pareille, on ne cherche qu'à prendre congé du Lecteur.

ARTICLE LIII.

TRAITE' DES SECTIONS Coniques & autres Courbes anciennes, appliquées ou appliquables à la pratique de différens Arts &c. avec un petit Traité de la Cycloïde &c. Le tout enrichi de Notes ou de Dissertations historiques & critiques &c. Par M. De la Chapelle, Censeur Royal, & Membre de la Société Royale de Londres, 8°. pag. 320. sans la Préface &c. *A Paris chez Quillau fils rue S. Jacques M. DCC. L.*

L'Auteur de cet Ouvrage a considéré, dans les Courbes, leur Théorie, leurs usages dans les Arts, l'Histoire de leur origine & de leur progrès. Il a voulu instruire les Lecteurs des propriétés de ces lignes; montrer les rapports qu'elles pou-

voient avoir à des pratiques utiles ; indiquer les ſources & les ſuites de la doctrine qui les concerne.

Il n'y a rien de mieux que ce plan ; on y trouve des ſpéculations devenuës intéreſſantes par l'application qui s'en fait à des choſes ſenſibles, & ornées d'Anecdotes hiſtoriques qui font plaiſir. Telle étoit à peu près la méthode de ces Mathématiciens du dernier ſiècle, qu'on lit peu aujourd'hui, & qui joignoient néanmoins des procédés judicieux à l'amour du travail & aux richeſſes de l'érudition. Ils faiſoient d'ordinaire des Prolégomènes pour expoſer au public l'hiſtoire des Anciens Géomètres, & pour développer les avantages qu'on pouvoit retirer des livres que ces Auteurs ont laiſſés : donnons un exemple pour *parler* plus ſenſiblement *à l'eſprit.*

Nous avons sous les yeux un Commentateur * d'Apollonius de Perge, & nous remarquons que sa première attention le porte à faire connoître ceux d'entre les Grecs qui ont traité des Sections Coniques; il indique ensuite ce qu'Apollonius de Perge a emprunté d'eux; il donne des raisons plausibles de la difficulté de cet Auteur; il nomme la plûpart des Arts où ses principes peuvent être utiles, tels sont l'Astronomie, la Gnomonique, la Perspective, l'Architecture : après quoi le même Commentateur propose en abrégé tout ce que contiennent ces quatre livres d'Apollonius; & tout ceci est si bien entendu, qu'on se livre avec quelque confiance à la lecture de cet Ancien, quoique difficile; la diffi-

---

* *Richard. Com. in Apoll. Perg. an. 1655.*

té paroît moins terrible quand
la connoît, quand on sçait
elle conduit; & enfin, s'il est
mis de se servir d'une com-
aison que fournit le genre
matique, ces notions préli-
ıaires font sur l'esprit du Lec-
r à peu près le même effet,
: le mot de l'acteur qui pré-
nt le parterre en disant :

uis Oreste, ou bien Agamemnon.

On part de ce point & l'on suit
:c courage les intrigues, les in-
ens, les Catastophes jusqu'au
fait dénouëment de l'action.
I. De la Chapelle adopte tout
île de cette Méthode, il ins-
it d'abord, il gagne son Lec-
r dans une préface judicieuse,
is il ne répand pas toutes ses
:ions historiques dès l'entrée;
es distribue dans le cours de
Livre, & par exemple en
nmençant l'Article de la Para-
e, il donne en peu de mots

l'histoire des Sections Coniques.
» La connoissance de ces Cour-
» bes est ancienne. Archimède,
» qui vivoit il y a plus de deux
» mille ans, fait mention dans
» ses Ecrits d'éléments de Coni-
» ques, comme de Courbes con-
» nues par ses prédécesseurs. Peu
» de tems après lui, Apollonius
» de Perge travailla sur ces Sec-
» tions avec tant de succès, qu'il
» en fut surnommé *le grand Géo-
» mètre*. Cependant les Moder-
» nes ont fait oublier Apollo-
» nius. Grégoire de S. Vincent
» s'est distingué par la clarté de
» ses démonstrations, & j'ignore
» pourquoi nos Contemporains
» le recherchent si peu &c.

Cette méthode de distribuer les notions historiques a ses avantages, & l'on peut juger, par le morceau qui vient d'être transcrit, que notre Auteur a orné son livre : nous oserions même ajouter qu'un peu plus de détail

ût mis un degré de perfection
ans l'ouvrage. On liroit, ce
emble, avec plaisir qu'Euclide
lus ancien qu'Archimède avoit
omposé près de quatre livres
e Coniques ; qu'avant Euclide,
Aristée s'étoit exercé dans le
même genre de composition ;
u'Apollonius de Perge acheva
s quatre livres d'Euclide & en
outa quatre autres ; que ce qui
istingue Apollonius de ses Pré-
écesseurs, c'est l'attention par-
culière qu'il donna aux Sec-
ons du Cône Scalène &c. Quel-
ues développements en un mot
ur l'historique de cette ancienne
Géométrie ne pouvoient dé-
laire dans un livre aussi bien
ris que celui-ci ; mais hâtons-
ous de le faire connoître plus
articuliérement.

On appelle *Sections Coniques*
s différentes coupes que l'on
eut faire d'un Cône : ceci est
connu, aussi bien que la figure de

chaque Section, c'eſt-à-dire de la parabole, de l'ellipſe & de l'hyperbole. Notre Auteur entre dans cette matière après avoir donné une notice abrégée du calcul des puiſſances par leurs expoſans & du calcul des Radicaux. Cette doctrine n'a rien d'effrayant, même pour les premiers Eléves de Géométrie : on en peut faire l'épreuve ſur l'explication très-nette & très-claire que donne ici M. de la Chapelle.

Pour la théorie de la parabole, il part de la ſimple ſuppoſition que l'on coupe un Cône parallélement à un côté du Triangle par l'axe de ce ſolide ; & il déduit de cette ſuppoſition toutes les propriétés de la parabole : méthode facile & dont il ſemble qu'Apollonius a tracé le modèle dans ſa XI^{e} Propoſition ; excepté que notre Auteur embraſſe encore moins que cet

mée égale toujours le
ſe du Paramètre par l'ab-
orreſpondante.
uadrature de la parabole
fineſſe Géométrique dont
redevable à Archimède.
ne, *diſoit-il*, avant moi,
montré que tout ſegment,
s dans une parabole,
deux tiers du triangle de
baſe & de même hauteur.
uite il détailloit 24 pro-
ns qui contiennent cette
e, & qui feront toujours
de ce puiſſant génie. M.
hapelle rend juſtice à la

métrie : on la lira volontiers dans son Ouvrage ; on n'attend pas que nous transcrivions ici des détails de démonstration ; mais voici ce qu'on peut exiger de nous.

Les usages de la parabole s'étendent principalement au jet des Bombes : science toute nouvelle, puisque nous la devons, dit notre Auteur, au célèbre Galilée. Elle est fondée sur les loix qu'observent les corps dans leurs chûtes, lorsqu'abandonnés à eux-mêmes ils descendent vers la surface de la Terre ; or c'est Galilée qui le premier a sçu estimer ces loix, qui a démontré que les espaces qu'un corps parcourt en tombant forment la progression Arithmétique 1. 3. 5. 7. 9. &c. principe fécond d'où suivent ces Corollaires si bien démontrés, que les espaces parcourus sont entr'eux comme les quarrés des tems employés à les

parcourir ; que les vîtesses acquises sont entr'elles comme les quarrés des espaces; qu'un corps mû uniformément, avec la vîtesse acquise à la fin du premier instant de sa chûte, parcourt dans un tems égal au premier un espace double du premier &c.

La théorie du jet des Bombes se déduit uniquement des loix de ce mouvement accéléré, combinées avec celles du mouvement uniforme. On la donne ici cette théorie ; on en fait l'application à tout ce qui concerne la pratique ; on résout les difficultés prises de la résistance de l'air, du peu de justesse des Instruments, ou de la manœuvre nécessaire dans le jet des Bombes ; & de tout ceci résulte un traité assez complet sur cette importante partie de la Science Militaire.

La parabole a aussi ses usages pour calculer l'excavation des Mines : car, suivant les observa-

I. de Vallière, Lieute-
ral, cette excavation,
ie parlent les Mineurs,
nnoir a la figure d'un
ïde. On l'avoit pris ci-
pour un Cône; le sça-
ficier général que nous
de nommer a détrompé
lleurs sur ce point. C'est
ation de la Science Pa-
ue aux Mines que M. de
apelle fait en cet endroit;
quoi il considère l'usage de
abole dans la construction
orte-voix: Article qui est
d'une Dissertation sur la
uverte de cette machine.
lques particularités qu'on y
arque vont nous arrêter un
nent.

Le P. Kircher est l'inventeur,
moins le restaurateur du Por-
voix. Il avoit lû dans un an-
en Ms. * de la Bibliothèque

* Intitulé *Secreta Aristotelis ad Ale-*

du Vatican, qu'Alexandre se
servoit d'un cornet pour rassem-
bler ses troupes, & que l'effet
de cet instrument étoit si prodi-
gieux qu'on entendoit la voix
de ce Prince jusqu'à une distance
de 100 stades faisant 12 milles
d'Italie ou près de cinq lieuës de
France. La figure de ce Porte-
voix étoit dessinée dans le Ms.
Il avoit cinq coudées ou 7 pieds
½ de diamètre ; on le voit gravé
dans la *Phonurgie* de Kircher.
M. de la Chapelle rapporte exac-
tement cette Anecdote, & il y
joute le récit du même Auteur
parlant du Porte-voix qu'il avoit
inventé & dont il se servit long-
tems au Collége Romain.
Kircher avoit construit un
Porte-voix de forme conique

... *Magnum*. Jean Pic de la Mi-
... parle de cet Ouvrage, & dit qu'il
... pas d'Aristote. *Voy. Fabric. Bibl.*
T. 2. p. 167.

» long de 21 palmes * dont l'issuë ou le pavillon en avoit
» trois & l'embouchure un quart.
» Ce grand Physicien s'en ser-
» voit pour parler au Portier
» du College de Rome & pour
» en recevoir des réponses ** «.
Ceci, comme l'observe M. de la C., réfute la prétention du Chevalier Morland Physicien Anglois, qui se portoit en 1670 pour avoir inventé le porte-voix. Car le P. Kircher prouve dans sa *Phonurgie* qu'il avoit construit le sien environ 24 ans

* On lit dans le Livre de Kircher que sa longueur étoit de 22 palmes, c'est-à-dire d'un peu plus de sept coudées.

** Le P. Kircher ajoute qu'il parloit à ce Portier & qu'il recevoit ses réponses à la distance de 300 palmes ou 100 coudées qui étoit toute l'étendue du jardin situé entre son cabinet & la chambre du Portier. Il dit aussi qu'il entendoit au moyen de cette machine, tous ceux qui parloient un peu haut dans le Jardin, qu'il distinguoit toutes leurs paroles &c.

avant que Morland publiât ſon Traité ſur le même ſujet. Il faudroit voir toute cette curieuſe diſcuſſion dans le livre de Kircher & ce qu'il raconte auſſi d'un autre Porte-voix dont il ſe ſervit ſur le Mont S. Euſtache à quelque diſtance de Rome. Cet inſtrument avoit 15 palmes ou cinq coudées de longueur & le reſte de la conſtruction, qu'on n'explique pas, étoit ſingulière. De deſſus la montagne, Kircher, après avoir prévenu tous les Habitans des Villages & des Châteaux voiſins, leur parla, les convoqua aux offices du jour de la Pentecôte, récita les Litanies avec eux; & la portée de la machine s'étendoit juſqu'à cinq milles de diſtance; & le nombre de ceux qui converſèrent par ce moyen montoit à 1200 perſonnes. Toute cette narration eſt charmante, & rend tout-à-fait croyable le Cornet

d'Alexandre ; c'est la conclusion de Kircher.

Au reste le Porte-voix tient à la doctrine de la parabole, parceque *sa construction la plus avantageuse*, quand il est simple, c'est-à-dire d'une seule figure, *est de le former en Paraboloïde dont le foïer se trouve à l'embouchure précisément à l'endroit où l'on parle.* La démonstration s'en trouve dans le Livre de M. de la Chapelle, elle est courte facile & liée aux principes.

La figure Parabolique entre de même dans la construction des miroirs brulans par réfléxion. Car » si l'on dirige vers le centre » du Soleil l'axe d'un Paraboloï- » de cóncave dont les parois in- » térieures soient bien lisses & » bien polies ; quand il ne se- » roit que de papier ou de car- » ton, il y aura alors un si » grand nombre de rayons, qui

» viendront frapper l'intérieur
» de cet inſtrument parallele-
» ment ou preſque parallele-
» ment à ſon axe, qu'étant ré-
» fléchis à ſon foyer, leur réu-
» nion y cauſera une chaleur ſi
» puiſſante, qu'elle pourra y
» enflammer des matières com-
» buſtibles. Ce qui eſt conforme
» à l'expérience. « Il ne l'eſt pas
moins de voir bruler au foyer
d'un miroir Parabolique conca-
ve quelque matière combuſtible
que ce ſoit, lorſqu'on aura mis
en oppoſition un autre miroir
auſſi Parabolique concave, dans
le foyer duquel ſeront placés
des charbons. L'Auteur cite des
expériences faites à Prague & à
Paris : à quoi il ajoute un trait
qui dépend de la même Théorie,
quoiqu'il ne ſoit pas queſtion de
miroirs Paraboliques concaves,
deſtinés à porter le feu quelque
part. Voici le fait :

Kircher rapporte*, d'après une Histoire des Abissins, qu'il y a dans ce Pays » un grand rocher » excavé en forme Parabolique, » lequel est capable de faire en- » tendre, à 50 pas de là, une » voix basse qui part de très- » loin. Vis-à-vis de ce rocher » s'en trouve un autre au som- » met duquel on entend très- » distinctement tout ce que peu- » vent dire des personnes fort » éloignées de cet endroit, si » bas qu'elles puissent parler. » Quand on se met à y crier, on » croiroit entendre (à ce som- » met) les voix réunies de tou- » te une armée. Les Prêtres du » Pays ont très bien conçu l'u- » sage que l'on pouvoit faire de » cette espèce de merveille. Pour » démontrer au Peuple qu'ils » sont en commerce direct avec

* *Voy. la Phonurgie de cet Auteur p.* 226 227.

» la Divinité ; ils font monter » ceux qui les consultent au som- » met du rocher ; parlant ensui- » te à voix très-basse aux en- » droits les plus propres à leur » dessein, leurs paroles vont se » répéter en l'air aux oreilles » des Consultans. Ceux-ci n'ap- » percevant autour d'eux aucu- » ne cause ordinaire de cet ef- » fet, se croyent très-véritable- » ment inspirés. «

» Ce Phénomène singulier arri- ve, selon le même Kircher, parce que la nature a donné au premier rocher la forme d'un miroir concave sphérique ou pa- rabolique, & que le foyer de cette espèce de miroir se trouve assez précisément au sommet du second Rocher. Notre Auteur, M. de la Chapelle, adopte & confirme ce sentiment. Il cite encore le P. Kircher avec élo- ge, lorsqu'il est question des mi- roirs *dont on* prétend que se

servit Archiméde, pour bruler la Flotte du Général Romain Marcellus. Ce trait historique est douteux, mais Kircher n'a pas laissé d'examiner le problème & de montrer les effets prodigieux que pouvoient produire des miroirs plans multipliés: Thé orie qui a été vérifiée de nos jours par des expériences célèbres. On sçait qu'au Jardin du Roi, une machine composée de miroirs plans a porté l'incendie jusqu'à 200 pieds.

Mais ceci n'attire l'attention de M. de la Chapelle qu'après les Articles de l'ellipse & de l'hyperbole; deux des Sections Coniques principales, & sur lesquelles les plus anciens Géomètres ont beaucoup travaillé. On trouve ici ces Articles traités avec autant de soin que le premier. Et nous souhaiterions très-sincérement nous y arrêter, soit pour faire connoître l'abon-

nce des principes de l'Auteur,
t pour insister sur l'applica-
n qu'il en fait à la Dioptri-
e. Il faudroit de même suivre
qu'il dit des autres Courbes,
les que la Cissoïde, la Con-
oïde, la Quadratrice, la Spi-
e, la Cycloïde. Cette der-
ère qui est si importante pour
construction des pendules, a
inventée par le P. Mersenne,
ctifiée par un Anglois, nom-
M. Wren, perfectionnée &
ndue féconde en merveilles
ométriques par M. Huyg-
ns. On sera bien-aise de voir
s propriétés mises dans un jour
antageux par M. de la Cha-
lle.

Notre intention se portoit à
nner deux Extraits de ce bon
vre, mais l'abondance des au-
es matières nous oblige d'at-
ndre le moment d'une seconde
lition, pour reprendre ce que

nous avons été obligés de p
ser sous silence.

ARTICLE LIV.

***LETTRE AUX AUTEU** de ces Mémoires, sur la con nuation des dons miracule après le tems des Apôtres, d il est parlé dans le Journal mois de Février 1751.*

VOus nous apprenez, M. R PP. que des Théologie Anglois sont partagés sur la c tinuation des dons miracule dans l'Eglise ; que les uns p tendent qu'on ne sçauroit pro ver qu'ils ayent subsisté penda plusieurs siècles, & que les a tres assurent le contraire. P mettez-moi de vous exposer pensée sur une question si in ressante. Il me semble qu'on a roit dû marquer ce qu'on ente par les dons miraculeux. Car l'on entend tous les prodiges c

ont illustré la Religion Chrétienne, il faut les distribuer en diverses classes. La première est de ceux qui furent opérés en faveur des Chrétiens, sans qu'ils les demandassent au Seigneur. La seconde est de ceux que le Seigneur accorda aux prières des fideles, lorsqu'ils invoquoient le nom adorable de JESUS. La troisième est de ceux que S. Paul appelle le don des Langues, le don des guérisons, le don de prophétie, de conseil, de science ou d'intelligence &c.

La Lettre de S. Ignace Martyr aux Romains, celle de l'Eglise de Smyrne à toutes les autres Eglises, & celle des Eglises de Vienne & de Lyon aux Eglises d'Asie & de Phrygie ne permettent pas de révoquer en doute la continuation des prodiges de la première classe. (*a*) S. Ignace

(*a*) *S. Ignatius in Ep. ad Rom.* Ne sicut

craint que les bêtes, auxquelles il doit être exposé à Rome, ne deviennent tranquilles à son aspect, & ne s'arrêtent de manière qu'elles n'osent même lui toucher, & il craint que cela ne lui arrive, parceque cela est arrivé à plusieurs Martyrs. C'est la crainte d'un Héros qui regarde la mort comme un triomphe, qui soupire après le moment où il sera réuni à Jesus-Christ, & à qui échappe, pour ainsi dire, un témoignage bien propre à convaincre qu'après le tems des Apôtres Dieu ne cessa point de relever la gloire du Christianisme par des prodiges.

(a) Le témoignage de l'Eglise

---

diorum Martyrum, non audeant corpus attingere.

(b) *Apud Eusebium Hist. Eccles. lib. IV.* C. 14. Ignis enim fornicis speciem gerens, tanquam velum navigii vento tumidum flatibus turgescens, corpus Martyris undique obvallat &c.

Smyrne n'a pas moins de
rce. Cette Eglise raconte ce
i se passa au Martyre de son
rêque S. Polycarpe. Elle dit
e le feu perdit son activité,
e Polycarpe sur le bucher ne
t point entamé par les flam-
s, & que les flammes formè-
nt autour de lui une espèce de
ute mouvante dont les ondu-
ions ressembloient à celles
ne voile de Navire qu'enfle
vent favorable, & qui pro-
t une douce fraîcheur. Elle
ute qu'il sortoit du corps de
généreux Athlète une odeur
plus agréables, & qu'il fal-
que les bourreaux eussent
ours au fer pour se défaire
n homme contre qui le feu
usoit de servir la haine des
rans. Ainsi au second siécle
ntinuoient les prodiges en fa-
ur des Martyrs.
Parmi ceux de Lyon, sous An-

tonius Verus, (a) ont vû un Diacre, après avoir souffert les fouets & les lames ardentes, trouver dans un nouveau supplice un remède efficace & une entière guérison; (b) tandis que Sainte Blandine exposée aux bêtes, pour en être dévorée, leur inspiroit par sa seule présence un respect qui fit l'admiration des Payens, mais qui ne modéra pas leur fureur. Les Eglises de Vienne & de Lyon racontent dans leur lettre d'autres faits aussi frappants. L'histoire Ecclésiastique en fournit plusieurs de même nature dans tous les tems de persécution, & ils sont attestés par les Contemporains qui en ont fait mention dans leurs écrits. Du moins ils

(a) Euseb. lib. V. c. ... ut secunda ... non ... poena, sed medicina per Christi gratiam adhibita videretur.

(b) Ibid. Cùm nulla bestia ejus carnem tangere vellet.

pourroit regarder comme suf-
les monumens que nous
de citer, & ils suffisent
convaincre tout Critique
ieux que la fin du siècle
stolique n'a pas été le terme
prodiges opérés pour illus-
le Christianisme, lors même
les Chrétiens ne les deman-
nt pas.

nons maintenant aux pro-
que Dieu accorda aux pre-
s Chrétiens, lorsqu'ils invo-
ent le Saint & Auguste nom
ESUS. Peut-on contester à
ise le pouvoir de les obte-
(a) Jesus-Christ n'a-t'il pas
ue ceux qui croiroient en
auroient qu'à invoquer son
& que son nom invoqué,
hasseroient les démons, ils
eroient des Langues qui jus-

) *Marc.* C. XVI. V. 17. in nomine
dæmonia ejicient, linguis loquen-
oris, &c.

ai 1751. I. Vol.

ques-là leur avoient été inconnuës, ils soumettroient toute la nature ? (*a*)N'a-t'il pas expressément déclaré que croire en lui, seroit un titre pour opérer les merveilles que lui-même il opéroit sur la Terre, sans en excepter les plus grandes ? Non ; ce pouvoir n'a pas dû expirer avec le bel âge des Apôtres. Il s'est perpétué. On en a vû dans tous les siècles des effets, lorsque l'honneur de Jesus-Christ, la conversion des idolâtres, la gloire de l'Eglise & l'utilité des Fidèles sembloient les exiger.

(*b*) Qu'on lise la première

(*a*) *Joan. C. XIV. v.* 12. Qui credit in me, opera, quæ ego facio, & ipse faciet, & majora horum faciet.

(*b*) *S. Justin. Apolog* 1. Complures siquidem dæmonum intemperiis correptos homines per orbem omnem & hanc vestram urbem, quos alii adjuratores & incantatores & venefici vestri curare non potuerunt, permulti hominum nostrorum, *Christianorum*, inquam, per no-

ienne. Cet illustre Martyr
int pas de dire aux Payens.
mêmes, oui, vous mêmes,
êtes forcés de rendre hom-
à cette Religion. Les dé-
, que vous adorez, pren-
plaisir à vous faire souffrir.
avez recours à vos devins,
enchanteurs, à vos magi-
pour les conjurer. Com-
s inutiles! l'art de ceux sur
ous comptiez s'épuise, &
maux ne diminuent pas.
implorez enfin l'assistance
s Chrétiens; ils invoquent
ous le nom de JESUS cru-

tie, vous êtes consolés, vos maux sont guéris. N'est-ce pas ce que vous avez cent fois éprouvé à Rome & dans toutes les parties de l'Univers? ne l'éprouvez-vous pas encore tous les jours?

Non, S. Justin n'auroit pû tenir ce langage sans deshonorer & sa religion & sa propre personne, si après les Apôtres il ne se faisoit plus de miracles dans l'Eglise. Mais il s'en faisoit. Tertullien les opposoit avec assurance aux persécuteurs qui prétendoient rendre les Chrétiens responsables des calamités publiques. (*a*) Comment donc, s'é-

(*a*) *Tertullian. lib. ad Scapulam. c. IV.* Quanti honesti Viri, de Vulgaribus enim non dicimus, aut à dæmoniis aut Valetudinibus remediati sunt ... Marcus quoque Aurelius in Germanicâ expeditione, Christianorum militum orationibus ad Deum factis, imbres in siti illâ impetravit. *Vide etiam Apologet. cap. 7. 33. & 43.*

été délivrées, par leur
oit de l'infestation des
ou de maladies dan-
: de longues infirmi-
era-t-on jamais le ser-
rendirent à Marc-
is son expédition Ger-
Son armée épuisée de
ne pouvant plus sou-
deurs de la soif, al-
r sous les coups des
es Chrétiens priérent,
uvrit, une pluye a-
fournit au Soldat de
saltérer. Chacun re-
re, on chargea les

nemis du Christianisme le pouvoir que donnoit aux Chrétiens sur les Demons, sur les Maladies & les infirmités, sur le Ciel même, l'invocation du nom de Jesus-Christ. Ce qui mérite une attention particuliére, c'est qu'il le prouvoit par des faits dont il prenoit à témoins les Payens mêmes. Je sçai que quelques Critiques ont cherché à répandre des nuages sur le miracle obtenu par les prières des Soldats Chrétiens, qui suivirent Marc-Aurèle dans son expédition Germanique. Mais 1°. Tertullien n'est pas le seul qui ait rapporté ce miracle & qui s'en soit servi contre les Payens. Apollinaire, Evêque d'Hiéraple, qui écrivoit du tems même de Marc-Aurèle, en avoit fait usage ainsi que d'autres Auteurs Ecclésiastiques (*a*) qu'Eu-

(*a*) *Euseb. Hist. Eccl. L. V. c.* 5. Eadem Historia apud Gentiles Scriptores...

en faire honneur aux
ns, à qui l'on conçoit
it qu'ils avoient intérêt
ever pour l'attribuer à
Dieux. 2°. Si Tertullien
as digne de foi lorsqu'il
récit des Visions de Mon-
Priscilla & de Maximil-
qu'il leur prodigue des
, on ne sçauroit se défen-
e croire quand il s'accor-
c les Ecrivains contem-
, quand (a) il cite des

---

oratur. Commemoratur etiam
, ex quorum numero est & A-
us &c.

faits arrivés sous les yeux d'une armée entière, & marqués dans les fastes publics, quand il renvoye ceux qui sont intéressés à les combattre, aux Edits mêmes des Empereurs. Or telles sont les circonstances du témoignage que Tertullien rend au miracle dont il est ici question. 3°. Les soldats aux prières de qui ce miracle fut accordé, composoient la Légion Mélitine ou Fulminante : dernière dénomination, qui, selon les Anciens, fut au moins confirmée à l'occasion de cet événement ; & n'est-ce pas encore une preuve qui appuye le témoignage de Tertullien ?

Mais, dira-t-on, cet Auteur parle d'un Edit de Marc-Aurele en faveur des Chrétiens, on n'en trouve aucune trace, la persécution ne cessa point après l'expédition Germanique. Je répons toujours qu'il n'est pas probable

que Tertullien ait supposé cet Edit. La cause qu'il défendoit n'en avoit pas besoin. Et il est plus naturel de penser que la reconnoissance de l'Empereur ne se soutint pas, ou que ses ordres furent mal observés, comme il est arrivé plus d'une fois en pareilles conjonctures, que de soupçonner Tertullien d'avoir imaginé un Edit qui n'exista jamais, & d'avoir voulu en tirer avantage dans un tems où la supposition ne pouvoit manquer de sauter aux yeux & de le couvrir de confusion. En vain donc on cherche à affoiblir en ce point son témoignage.

Quand même on réussiroit à l'affoiblir, pourroit-on se refuser à celui de (*a*) S. Irénée sur

(*a*) S. *Irenæus lib.* 2. *adversus hær. C.* 32. Alii autem laborantes aliquâ infirmitate per manus impositionem curant... jam & mortui resurrexerunt & perseve-

des faits encore plus éclatants; tels que sont des guérisons opérées par la seule imposition des mains & des résurrections ? Or voilà les faits que ce grand Evêque de Lyon atteste. Il dit expressément qu'il a vû des morts ressuscités à la priére des Fidéles & par l'invocation du Nom de JESUS; qu'ils ont vécu plusieurs années avec lui; & qu'ils montroient la différence qu'il y a entre les sectes hérétiques & l'Eglise, à qui seule il appartient de rendre la vie aux morts, & de faire des prodiges véritablement utiles à la société; au lieu que les sectes hérétiques ne pouvoient que nuire ou amuser par des prestiges. Ainsi S. Irenée fait connoître comment l'Eglise, à la fin du second siècle & au commencement du troisième, exer-

raverunt nobiscum multis annis. *Vide etiam cap.* 33.

soit

[p]ouvoir de faire des mi-
[illegible]
Payens même, les plus
& les plus opposés à no-
e religion, n'entreprirent
contester ce pouvoir à
(*a*) Celse, vers le mi-
troisième siècle, le lui ac-
. Mais pour éluder la
qu'on en tiroit contre le
me, il avoit recours à la
le défaite des Juifs, & il
it ce pouvoir à l'invo-
le quelques démons & à
hantements. Comme si
acles des Chrétiens n'a-
pas eu pour objet l'éta-
nt d'un culte par le-
ous les hommes hono-
le Dieu Suprême essen-

[Ori]gen. *l.* 1. *contrà Celsum.* Quam videntur habere potestatem, habere quorumdam Dæmonium s & incantationibus (*Celsus* t.)

tiellement Unique ; ou qu'i
culte de cette nature pût êt
établi par les Démons & les e
chantements. Plus la défaite
pitoyable, plus elle marque
certitude des faits qui manif
toient alors le pouvoir de l'
glise. Ce pouvoir s'est manife
d'âge en âge. (*a*) S. August
avouoit que ce pouvoir av
une grande force pour le rete
dans l'Eglise Catholique, malg
les clameurs des hérétiques
frémissoient autour d'elle.
pouvoir enfin, tous les pe
l'ont regardé comme un car
tère propre de l'Eglise Catho
que, & la parole de Jesus-Ch
nous assure qu'avec elle, il
perpétuera jusqu'à la consomm
tion des siècles.

Pour ce qui est des prodig
que S. Paul appelle le don

(*a*) S. Augustin. lib. contra Epist. f
dam. C. IV.

Langues, le don de Prophétie &c. Dieu les rendoit fréquents à la naissance de l'Eglise. Il en usoit ainsi pour faciliter la conversion des Infideles. Ces dons divins étoient ceux que l'Ecole nomme graces gratuitement données. Le S. Esprit les communiquoit de manière qu'ils étoient habituels & permanents dans ceux qui les avoient reçus.

Ils pouvoient néantmoins être passagers, & alors ils appartenoient à l'une des deux Classes précédentes. Mais à les considérer comme permanents dans ceux à qui ils avoient été communiqués, ont-ils dû subsister toujours ? ont-ils subsisté après le siécle Apostolique ? Il ne paroît pas qu'ils aient dû subsister toujours dans toute leur étenduë. Dieu ne les prodiguoit, ce semble, dans les premiers tems, que pour donner plus d'éclat à l'Eglise & *pour* faciliter les pro-

grés de la religion. Mais la religion établie & affermie, les dons extérieurs & sensibles ont pu cesser pour rendre la foi plus méritoire, ainsi que l'observe S. Chrysostome. Il faut pourtant avouer qu'ils n'ont pas cessé à la fin du siécle Apostolique.

Ils subsistoient du tems de S. Justin. (*a*) Ce Pere assure, dans son Dialogue avec Tryphon, qu'alors celui-ci recevoit l'esprit ou le don de sagesse; celui-là l'esprit de conseil; quelqu'un l'esprit de force; quelqu'autre l'esprit de guérison, ou l'esprit de Prophétie: telles sont, dit-il, les faveurs que, du haut du Ciel, Jesus crucifié répand sur ses adorateurs. On est surpris de la facilité avec laquelle Montan se fit des

(*a*) *S. Justin. Dial. cum Tryphone.* Hic enim accipit Spiritum sapientiæ, ille consilii, alius fortitudinis, alius curationis, *alius* præcognitionis.

Disciples, & de la multitude des partisans que ses émissaires lui firent en diverses Eglises. (a) Eusebe de Césarée parlant des Martyrs de Lyon qui sçurent se préserver de cette contagion funeste, nous apprend que Montan dut les progrès de son hérésie à l'habitude où étoient les Fidèles de voir les dons miraculeux communs parmi eux : ce qui leur faisoit croire que Montan & ses Sectatrices les possédoient aussi.

Le don de Prophétie en particulier étoit si commun que l'Eglise montroit une succession de Prophètes, lorsque Montan entreprit de dogmatiser. Il prétendit que sa Priscilla & sa Maxi-

(a) *Euseb. Hist. Eccl. Lib. V. c.* 3. Permulta enim divinâ gratiâ largiente miracula operaque stupenda ad illud usque tempus per varias Ecclesias edita, fidem multis faciebant, illos etiam Donum Prophetiæ fuisse consecutos.

milla avoient eu l'honneur d
ſuccéder à Quadrat & à Ammi
de Philadelphie dans la nobl
fonction de prophétiſer. (*a*
Après ſa mort & celle de Pri
cilla & de Maximilla, ſes di
ciples étoient confondus par l
Catholiques, qui leur demai
doient s'ils avoient encore d
Prophètes, qui euſſent ſuccéc
à ceux qu'ils ſe glorifioient d'
voir ſuivis. Il ne pouvoient e
produire, & les Catholiques e
concluoient que ni Montan
les femmes qu'il s'étoit aſſocié
n'avoient été de vrais Proph
tes. On voit bien que ce raiſo
nement n'avoit de force qu'au
tant que le don de Prophét
étoit permanent dans certai
membres de l'Egliſe, & qu'il
avoit une ſuite non interrompu

(*a*) *Miltiades apud Euſeb. Lib V.* 16. Proferant autem eos, qui poſt Mo tani & mulierum illarum mortem.... *idem munus* ſucceſſerint.

de Prophètes, que l'hérésie ne pouvoit montrer chez elle, tandis que l'Eglise Catholique la montroit dans son sein.

Le troisième siècle eut cet avantage ainsi que le second & le premier. Du moins S. Irenée (*a*) donne à entendre que de son tems il y avoit des Fideles qui chassoient véritablement les démons, & qu'assez souvent on voyoit dans l'Eglise des personnes qui y étoient entrées, après avoir été délivrées de ces esprits malfaisants, par ceux qui avoient reçu la grace de les chasser. Il parle aussi de ceux qui avoient le don de pénétrer l'avenir, qui étoient honorés de visions célestes, & qui prophétisoient. (*b*

(*a*) *S. Iren. Lib.* 2. *contra hæres.* 32. Alii enim dæmones excludunt firmissimè & verè &c.

(*a*) *Apud Euseb. Lib. V. c.* 7. ... tos fratres in Ecclesiâ ipsi audimus & Dona Prophetiæ habent &c.

Eusebe cite un endroit de ce Per
où il est dit : Nous-mêmes, nou
entendons dans l'Eglise plusieur
de nos frères qui ont le don d
Prophétie, qui avec le secour
de l'Esprit Saint parlent divers
Langues, découvrent les pen
sées secretes des autres pour l'u
tilité publique, & ont le tale
de développer les mystères au
clairement qu'il est possible.

Marquer l'époque où ces dons
permanents dans les particulie
qui les avoient une fois reçu
ont cessé ; c'est ce qu'il n'est p
aisé de faire. Il suffit d'avoir mo
tré qu'ils ont subsisté longte
après les Apôtres, & que la pr
rogative de l'Eglise Catholiq
est de conserver le pouvoir
faire des miracles, & de partici
d'une manière, même sensibl
à tous les dons du S. Esprit
firent la gloire du siècle Apo
lique. Je suis &c.

ARTICLE LV.

NOUVEAU DICTIONNAIRE Historique & Critique. A Amsterdam. fol. pag. 576. pour les Articles contenus sous la seule lettre A. Tomes 1. & 2. imprimés à Amsterd. & se trouvent à Paris chez H. L. Guerin & Boudet rue S. Jacques.

VOici un Livre si nouveau, qu'il n'a même encore ni frontispice ni préface, du moins dans l'exemplaire qu'on nous communique. Ce n'est pas une plume aussi déliée que celle de Bayle, qui nous donne cette grande collection, mais il se trouve plus de sagesse & plus de décence dans tout le corps de l'Ouvrage. L'érudition se présente à peu près comme dans *Bayle; ce sont* encore des no-

tes très-étenduës, des mar
pleines de citations, des rech
ches sur les divers Ouvra
des Auteurs, des anecdotes l
toriques ou critiques; mais
réfléxions sont plus rares,
discussions Philosophiques mo
prodiguées, les tours de plais
terie beaucoup plus réservés

On ne répéte pas les Artic
du fameux Dictionnaire; on
contente d'en retoucher qu
ques-uns que Bayle traite tr
superficiellement, & l'on
produit une infinité de no
veaux. Ce sont des Personna
qui n'avoient point encore
vûs sur la Scène, & dans ce
multitude on distingue des A
glois de tous états & de to
espèce de mérite. Il nous fa
droit dix Extraits pour ren
un compte exact de cette i
mense Littérature. La premi
lettre de l'Alphabet remplit se
le un volume de près de 6

pages in-fol. on voit bien que nous nous ne pouvons qu'effleurer les matières ; réduisons-les à certains points qui pourront en donner quelque idée.

I. Nous venons de remarquer que ce nouveau Dictionnaire est *plus* sage & plus décent que celui de Bayle. Ainsi l'on ne trouve ici ni ce tas d'ordures dont le Critique de Roterdam farcit son livre, ni ces nuages affectés dont le même Ecrivain tâche d'envelopper les premières vérités de la Religion & de la Morale. Bayle est même réfuté de tems en tems par le Critique moderne : exemple

Sur *Arria* femme de Poetus, laquelle se tua elle-même, on rassemble d'excellentes observations contre le *Suicide*. On fait voir que Bayle excuse mal-à-propos l'action de *Lucréce* ; que S. Augustin blâmant le meurtre volontaire de cette Dame Ro-

maine, parloit conformément à la loi naturelle, & aux Loix civiles portées contre les meurtriers. Il faut lire ce morceau, auquel on ajoute aussi des réflexions très-judicieuses contre un endroit des Lettres Persanes où le Suicide est représenté comme quelque chose de très-licite. » La » vie, dit notre Dictionnaire, » est un bien que Dieu a mis en » dépôt entre nos mains, dont » il est en droit de nous deman- » der compte, & dont il ne nous » est pas permis de nous défaire » au hazard & sans son ordre. » A moins que de supposer que » l'Etre infiniment sage agit sans » raison & d'une manière aveu- » gle, il faut avouer qu'en nous » plaçant dans le monde, il a eu » ses vuës : ce n'est donc pas à » nous à prétendre rompre l'or- » dre de ses desseins &c. »

II. L'Auteur du Nouveau *Dictionnaire* est sçavant : nous ne

déciderons pas s'il l'est plus que Bayle : mais il nous semble 1°. qu'il a mieux travaillé ses Notices Historiques ; nous appellons de ce nom les articles mêmes du Dictionnaire, qui servent comme de texte aux notes ; 2°. qu'il est aussi plus abondant dans le détail des anecdotes personnelles & des éditions de livres. Qu'on lise, par exemple, les articles Aaron Hariscon, Abgar, Achab, Achan, Achis, Addison, Alcuin, Noël Aléxandre, Amphyctyons, Antoine, Antonin, Aspilcuéte, Atterbury &c. tous ces endroits & une multitude d'autres sont remplis d'érudition. Nous aimons particulièrement ceux où l'on exerce une judicieuse critique; par exemple, sous l'article *Anastase*, on examine la chronique de Victor de Tunone qui dit que cet Empereur fit réformer les Saints Évangiles, *comme ayant été com-*

posés par des Evangélistes ignorants. Sur quoi notre Auteur entre dans une discussion toute favorable à l'integrité & à l'autorité de nos Saints Livres. Car il montre d'abord que le fait rapporté par Victor n'a pas l'ombre de vraisemblance ; & que le témoignage d'un Chroniqueur si obscur n'est d'aucun poids. Il recherche ensuite ce qui peut avoir donné occasion à cette frivole anecdote, & il finit par un excellent morceau comprenant six vérités de fait qui établissent l'intégrité du Nouveau Testament. *Quiconque*, conclut-il, *voudra examiner les choses sans prévention... sera obligé d'avouer que nous n'avons point d'ouvrage de la même antiquité, & même d'une antiquité moins grande, sur lequel nous puissions faire autant de fonds que sur le N. T. & que ce n'est qu'à la faveur des doutes que la mauvaise foi suggère, qu'on*

peut faire envisager les choses d'une autre façon.

III. On remarque ici des Articles très-capables de picquer la curiosité d'un Lecteur qui ne voudroit que s'amuser. Nous nous arrêtons au mot *Aartgen*, qui indique un bon Peintre de Leyde trop peu connu jusqu'ici dans les Ouvrages Littéraires. Ce Hollandois étoit né avec un goût marqué pour le dessein, quoiqu'il fût fils d'un Cardeur de laine. Il ne prit les leçons d'un Maître que fort tard, mais en peu de tems il fit des progrès singuliers. Son mérite pittoresque lui attira des admirateurs, entre autres François Floris d'Anvers qui se rendit exprès à Leyde pour le voir. Dès qu'il fut arrivé, » il s'informa de la demeure » d'Aartgen, qui étoit une pe- » tite chaumière à moitié ruinée » & désagréablement située près » *des remparts*. *S'y* étant rendu,

» & n'ayant pas trouvé Aartgen,
» il témoigna à ses Elèves l'envie
» qu'il avoit de voir son attelier,
» parcequ'il étoit venu de fort
» loin pour voir ses ouvrages.
» Ils le menèrent dans une petite
» chambre haute. Après avoir
» examiné les tableaux , Floris
» ramassa un morceau de char-
» bon, & ébaucha sur la mu-
» raille, autant que l'espace put
» le permettre, un S. Luc avec
» une tête de bœuf & les armes
» du Peintre ; puis il se retira.
» Aartgen de retour apprit qu'il
» étoit venu un Etranger incon-
» nu ; il vole à sa chambre, & à
» la première vuë de l'ébauche,
» il s'écria : *Cette ébauche est si*
» *belle qu'il faut que ce soit Flo-*
» *ris*. Notre Peintre étoit si mo-
» deste & avoit une si médiocre
» opinion de lui-même, qu'il ne
» pouvoit comprendre qu'un
» aussi grand Maître se fût don-
» né la peine de le venir voir.

» Floris l'envoya chercher, &
» lorſqu'ils furent enſemble, il
» ſollicita fortement ſon Con-
» frère de venir avec lui à An-
» vers, lui promettant que ſon
» travail y ſeroit richement ré-
» compenſé, & qu'il n'y ſeroit
» pas ſur un pied auſſi mépriſa-
» ble qu'il l'étoit à Leyde, à ſa
» honte & à celle de ſa profeſ-
» ſion. Aartgen le remercia, lui
» témoignant qu'il trouvoit au-
» tant de douceur dans ſa pau-
» vreté que d'autres en pou-
» voient trouver dans de gran-
» des richeſſes. Floris n'ayant
» pû le gagner, s'en retourna
» très-mécontent. «

IV. Cet Ouvrage ſort de la plume d'un Anglois Proteſtant. Les intérêts de ſa Secte, ou le deſir de plaire à une certaine multitude, le font parler ſouvent de l'Egliſe Romaine, avec peu de juſteſſe, de modération & de bonne foi. Citons d'abord un

trait qui ſe rencontre dans l'Article *Abbé*. L'Auteur parlant des grands biens poſſédés autrefois par les Monaſtères, fait un détail des revenus dont ils jouiſſoient dans le ſeul Royaume d'Angleterre, avant la prétenduë réformation d'Henri VIII. Puis il ajoute : » Je ne parle pas des » gains qui ſe faiſoient par le » moyen des reliques : ce qui » me rappelle pourtant l'hiſtoire » ſuivante. » *Un Moine de S. Antoine appellé Frere Oignon, rapporte qu'étant allé à Jeruſalem, le Patriarche lui montra pluſieurs reliques & entr'autres celles-ci : un peu du doigt du S. Eſprit, auſſi ſain & auſſi entier qu'il avoit jamais été : le muſeau du Seraphin qui apparut à S. François : une des Côtes du* Verbum Caro factum : *des habillements de la ſainte Foi Catholique : quelques rayons de l'Etoile qui apparut aux trois Rois en Orient : une phiole de la*

seur de S. Michel quand il combattit le Diable : un han de S. Joseph &c. lesquelles choses, ajoute le Moine, *j'apportai fort dévotement avec moi.* Cette historiette est tirée du Chap. XXXIX. de l'Apologie d'Hérodote par Henri Etienne ; on cite en marge cette source si bourbeuse ; mais on n'a pas l'attention de dire, que Henri Etienne lui-même, comme s'il avoit eu honte d'un tel récit, l'attribue à Bocace, *confessant* même encore *que ce Conte est enrichi comme sont les autres du même Auteur.* Qu'on se représente donc le degré de créance que mérite une narration ridicule en elle-même, & brodée par Bocace. Si l'Auteur du Dictionnaire avoit eu du moins la sincérité de Henri Etienne, sa note n'eût été que ridicule, au lieu que dans l'état où elle se trouve ici, elle ajou-

te la mauvaise foi à l'impertinence.

Dans l'article (Adelme Evêque de Sherburn) on attribue aux Catholiques en général de mettre sur le compte de ce Saint une histoire toute semblable à celle qu'on racontoit autrefois si mal-à-propos du B. Robert d'Arbrisselle. Il est bien vrai que Guillaume de Malmesbury a inséré cette Anecdote dans la vie de S. Adelme ; mais il n'est point de Critique un peu instruit qui ne se récrie contre le fait en question. On peut consulter les Bollandistes, D. Mabillon, le P. Pagi &c. Si notre Auteur s'étoit donc piqué de bonne foi, il devoit joindre le sentiment de ces Catholiques au récit de Guill. de Malmesbury ; mais alors l'*impudens Papistarum est commentum* qu'il emprunte de Bale, & qu'il traduit ainsi : *C'est une fausseté que ce que les Papistes rapportent*

&c. eût paru à son tour
roposition fausse par son
l'étenduë, puisqu'il n'est
vrai que les Catholiques
iéral adoptent le récit de
de Malmesbury.

(Alvarez de Paz) le Dic-
aire, d'après le Docteur
igfleet, *taxe de fanatisme*
ise Romaine ; & il cite en
re la doctrine du Quiétiste
nos, produisant ses textes
complaisance, & concluant
par-là toute la Religion se
eroit réduite à une sorte d'in-
bilité & d'inaction spirituelle,
ne sorte de Quiétude, ainsi
Molinos s'exprime. Mais quel-
orte d'argument est-ce-là, &
ne sçait que Molinos est un
teur absolument proscrit dans
s les pays Catholiques ?
l y a dans tout le cours de
Ouvrage une multitude d'au-

'S. Adelme.

tres raisonnements aussi peu efficaces contre l'Eglise Romaine. On trouve (page 193.) que l'Evêque Aidan & le Roi Oswald célébroient la Pâque à la manière des Bretons ou Ecossois; que *par cette raison ils étoient indépendants du Siége de Rome*, & que comme, selon Bede, ils ne laissèrent pas d'être de grands Saints, il s'ensuit qu'on peut être *extraordinairement favorisé de Dieu & parfaitement heureux dans l'autre vie, quoiqu'on soit hors de la dépendance du Pape*. Il régne ici un principe de fausseté qui détruit toute la conséquence de l'Auteur; ce principe est que les Ecossois étoient séparés de la dépendance du S. Siège, à cause de leur manière de célébrer la Pâque : or ceci est contraire au récit du vénérable Bede, qui nous apprend dans son histoire 1°. que le Moine S. Augustin Archevêque de Cantor-

y ayant appellé les Evêques cosse à son Concile de 604. s'y rendirent sans difficulté : qui montre que ces Evêques connoissoient l'autorité du S. Siège, dont S. Augustin étoit envoyé ; 2°. que dans ce Concile il ne fut point question de amener ces Evêques d'Ecosse à la soumission duë au Pape ; mais de leur persuader seulement l'uniformité dans la célébration de la Pâque & dans les cérémonies du Baptême : deux points de pure discipline ; car il faut bien remarquer, sur le premier, que ces Ecossois n'étoient point *Quartodecimans*, comme le supposent quelquefois les Protestans Anglois ; ils avoient coûtume de célébrer la Pâque le Dimanche, mais si le 14 de la Lune tomboit un Dimanche, ils ne remettoient point la fête au Dimanche suivant : en quoi uniquement & précisément ils différoient de

la pratique des autres Eglis

(Pag. 243) Le Dictionn
prétend que *le Roy Alfred r*
blit le second commandement
les Papes avoient fait ôter
Décalogue, sous prétexte de
vre les décisions du II. Concil
Nicée. Ceci sans doute est sin
lier : Les Papes suivent la d
sion d'un Concile Général
s'est déclaré pour le Culte
Images ; & l'on en conclut c
cette occasion les Papes ont
ôter du Décalogue le séc
commandement de Dieu. N
1°. pourquoi n'est-ce pas plu
le Concile & les deux Egl
Grecque & Latine qu'on acc
de ce retranchement du sec
Article du Décalogue ? 2°. C
ment prouveroit-on bien qu
culte des images, très-subord
né sans doute & très-inféri
à celui de Dieu, emporte né
sairement la destruction du p
cepte divin qui défend l'ad

tion des Idoles? 3°. Comment peut-on dire que les Papes ayent fait disparoître le second Commandement du Décalogue, puisque toutes les Bibles mises au jour depuis mille ans, par l'autorité de ces Pontifes, représentent toujours la Loi du Décalogue qui défend l'adoration des Idoles? Mais une chose fort singulière encore; c'est que le Dictionnaire loue le Roi Alfred du rétablissement prétendu de cette Loi divine, tandis que d'autres Anglois Protestants lui reprohent d'avoir porté la complaiance pour le II. Concile de icée & apparemment aussi pour Eglise Romaine, jusqu'à reancher le même Commandeent du Recueil des Loix que us avons de ce Prince. Voy. *nbard dans ses notes sur les s du Roi Alfred.*

. 260 & *suiv.* dans l'article x nous pourrions relever un

grand nombre de faux principes ſur la nature de l'Egliſe, ſur la voye d'examen, ſur la manière dont on attaque le dogme de la tranſubſtantiation ; mais ceci nous meneroit trop loin, & il eſt tems de finir. Remarquons ſeulement que, dans deux ou trois notes fort étenduës, notre Auteur tranſcrit la Rep. des Lettres de M. Bayle ; ce qu'il fait ſans avertir par des guillemets, ſe contentant de citer en marge. Or l'on ne s'attend pas qu'une ſimple citation annonce une identité de penſées & de termes. Quand on copie, il faut, encore une fois, mettre des guillemets ou du caractère Italique, comme l'Auteur le pratique ordinairement. Voici d'autres fautes dont quelques-unes feront ſur le compte des Imprimeurs, mais il en eſt auſſi qui appartiennent à l'Auteur.

Page 2. Les termes Hébrai-

ues qui répondent à ces mots .atins de l'Exode *Digitus Dei ic est*, sont renversés, puisqu'il a *Elohim hu etsban*, au lieu u'il faut *etsbän elöhim hu*.

Pag. 74. *Le Pape Libère approuva une formule de foi hérétique.* Ceci n'est point exact, & tous les meilleurs Critiques conviennent aujourd'hui que la formule qui fut souscrite par Libère n'étoit pas hérétique en elle-même. Ici notre Dictionnaire copie *verbo ad verbum* un grand Morceau de M. Dupin, sans user non plus de Guillemets.

P. 196. On dit que S. Irénée étoit *Evêque de Laon*, lisez *de Lyon*.

P. 279. *Jeanne de France*, (première Epouse de Louis XII.) *ne s'opposa point au divorce soit par insensibilité, ou qu'elle désespérât de se faire rendre justice.* Il est certain au contraire que cette Princesse fit ce qu'elle put

pour maintenir la validité de son mariage. Toute la procédure de ce divorce en est la preuve.

ARTICLE LVI.

INTRODUCTION A LA Langue Grecque à l'usage des Collèges. Premier Livre pour les Cinquièmes, in-12. pag. 88. sans la Préface. A la Rochelle, chez Desbordes, & se trouve à Paris chez Thiboust, Place de Cambrai. * *M. DCC. LI.*

CE Livre est de plus grande conséquence que ne porte son titre, & il a plus de qualités que n'en explique la Préface, quoique fort détaillée. L'Auteur a voulu suspendre la décadence totale de la Langue Grecque. Il a prétendu rani-

* Nous trouvons dans le Privilége que cet Ouvrage est du P. Giraudeau Jésuite.

mer les dernières étincelles de cette importante étude ; & pour y réussir, il s'est présenté les défauts de l'instruction ordinaire : il a taillé jusqu'au vif dans les opérations Pædagogiques.

Les Parens, les Eléves, les Maîtres se plaignent du Grec. Les premiers ne veulent point qu'on l'enseigne à leurs enfans ; les seconds se dégoutent, se désolent quand on les presse sur ce point ; les Maîtres éprouvent tant de difficultés à sauver les débris de cette Langue, qu'ils sont fort tentés de la laisser périr entiérement. L'Auteur de cette *Introduction* répond à tous ces intéressés. Les parens doivent être bien aises que leurs enfans apprennent quelque chose de bon, de beau, d'utile : le Grec a tous ces avantages. Les Enfans ne seront pas rebutés, si l'on sçait les intéresser, si l'on fait dis-

paroître les épines, si l'on use en un mot d'une meilleure méthode. Les Maîtres cueilleront des fruits précieux & abondans, s'ils veulent entrer dans un plan, d'instruction plus favorable.

On trace ici ce plan si nécessaire. Il faut le considérer dans la Préface de l'Auteur & dans l'ordonnance de son Livre. Indiquons quelques points essentiels. Le Grec est devenu une Hydre non à sept têtes, mais à mille & à dix mille, par la multitude des Préceptes, par l'embarras des Combinaisons, par la subtilité des observations, par l'attirail des accens, par la composition minucieuse & fatiguante des Thèmes, par la disette & la cherté des bons Livres, surtout par le sérieux glaçant avec lequel on débite comme des choses nécessaires, un million d'inutilités grammaticales qui oc-

: le train des classes. Il faut
étude du Grec soit prise
isance ; & qu'on en fasse
un jeu ; cette Langue est
le, & le jeune âge auquel
it l'enseigner doit être,
: la pensée de Ciceron *,
la gayeté.
y a-t'il donc de mieux que
iner à chaque classe son
l'instruction, que d'affec-
livre très élémentaire aux
ençans, d'en préparer un
ceux qui ont fait quelque
s, de charger les leçons à
que les connoissances se
ient ? L'Auteur très intel-
z très-instruit montre cet-
e, l'applanit, la seme
le fleurs ; il conserve le
e la Grammaire, mais il
plus nette & moins in-
il recommande l'exerci-

. ad Att. L. XVI.

ce de la mémoire ; mais il confie à cette puissance, si vive dans les enfans, les véritables richesses de la langue, c'est-à-dire les mots & les racines : ce qu'il a de plus à cœur, ce qu'il ne cesse de préconiser, c'est l'explication fréquente; cet Article est capital dans sa méthode, & il a tant de raison en ceci qu'il ne doit craindre ni critique ni contradiction. Lire le Grec, expliquer le Grec, apprendre de mémoire le Grec, s'amuser avec le Grec, donner des défis sur le Grec à des Compagnons pleins de vivacité & d'émulation ; telle est l'ame de cette République de petits Citoyens qu'on souhaite familiariser avec le langage d'Athènes. La composition des thèmes, les accents, les discussions sans nombre sur le plus ou le moins d'élégance dans les tours de phrase ; tout ceci est mis au rebut par l'Auteur qui en dit des raisons

ntes. Nous voulons tou-
les tempérer par une ob-
on qu'il ne désaprouvera
tre pas.

certain qu'on sçait mieux
ngue, quand on a composé
efois; on l'éprouve par rap-
t François & au Latin. A la
, dans cette décadence des
il n'est pas tout à fait quef-
e rendre les hommes aussi
Hellenistes que le furent
t Petau; mais cela n'empê-
s qu'on ne puisse viser à
e perfection. Et quel incon-
t y auroit-il que, sur la fin
manités, en Seconde & en
ique, on fît traduire quel-
du Latin ou du François
ec ? Petau traduisoit en
e Traité *de l'amitié* de Ci-
il mettoit en vers magni-
es Pseaumes de David: ce-
op fort sans doute, dans
n de notre éducation pu-
. *& d'ailleurs* ce grand

homme n'étoit plus
il se jouoit ainsi avec
encore une fois, quelque
en ce genre pourroient
assez bien placés vers le
la carrière Scholastique
nous conseillerions fort
position de quelques ve
pour apprendre aux
bien lire Homère & à le
Qui ne sçait qu'on trouv
plus beau quand on a
vers Latins, & qu'on lit
Henriade quand on a essa
ques Poësies Françoises
L'Auteur ne donne, p
fois, que ce Livre pou
quiémes ou la premièr
qui doit être appliquée
Il en donnera d'autres p
cune des Classes supéri
tous seront d'un prix tr
que article essentiel enc
ramener la bonne hum
gard d'une langue qui a t
nemis, quoiqu'elle méri

...fra. 1097.
de tous les Gens de
premier Volume ne,
des notions préli-
les lettres, les dé-
e verbe substantif,
relatives aux décli-
, ce qui nous esti-
oup ; un petit re-
ses Grecques qu'il
prendre de bonne
fans.

-peu-près tout ce
i nous préservera
voir ensevelir tota-
nes. Nous n'avons
ressource de la pre-
ion ; car il ne faut
que nos Contem-
s comme le grand
se mit à étudier le
es jours de sa vieil-
'est plus à espérer
ve des Citoyens du
, qui, comme Sei-

Inst. L. IV.

pion l'Africain, ménent avec eux en Ambassade un Panætius dont tout le mérite consistoit dans la Littérature Grecque. Cultivons la fleur du premier âge ; formons ces jeunes Elèves, l'espérance du Monde Littéraire, à parler de cette bouche sonore & agréable qui fit tant d'honneur aux Grecs.

Graiis dedit ore rotundo
Musa loqui.

ARTICLE LVII.

LETTRE DE M. BOUGUER de l'Académie Royale des Sciences aux Auteurs de ces Mémoires.

MM. RR. PP.

PEu de tems après l'impression du Livre de la figure de la Terre, déterminée par les observations faites au Pérou, dont vous avez parlé d'une maniére si flatteuse pour moi

dans vos Mémoires, je sentis que divers endroits de cet Ouvrage avoient besoin d'éclaircissemens, & je me proposai de les donner aussi-tôt que j'en aurois le loisir. On peut se reposer sur l'attention des lecteurs & sur leurs lumières, lorsqu'il s'agit de spéculations & de matières de raisonnement; mais on ne sçauroit trop instruire le Public, lorsqu'il doit prononcer sur des questions mêlées de faits.

Entre les éclaircissemens que je dois publier, il y en aura plusieurs sur les observations faites en différens tems sur l'étoile ε d'Orion. Ces Observations rendent toujours la Terre applatie vers les Poles; mais elles ne donnent pas précisément la même quantité pour l'applatissement. Telles sont, par exemple, celles qui servirent à *rectifier* notre Secteur,

lorſque nous travaillions en 1737. à la détermination de l'obliquité de l'écliptique : elles purent nous apprendre aſſez exactement la correction qu'il falloit faire, pour la ſituation de la lunette ; mais elles ne durent pas nous donner avec la même exactitude la diſtance abſolue de l'étoile au Zénith de Quito. C'eſt ce qu'il me ſera très-facile de faire voir, en deſcendant un peu dans le détail ; & je compte faire la même choſe à l'égard de quelques autres de nos opérations.

Je détache actuellement de mon travail, divers éclairciſſemens ſur les obſervations faites à la fin de 1738. au pied de la Montagne nommée *Chimboraço*. J'ai quelques raiſons de les publier plutôt, & je ne puis pas les faire paroître ſous des auſpices plus favorables, qu'en *vous* priant de donner place à

cette lettre dans un de vos Journaux. Il s'agit d'un Phénoméne que divers Physiciens ne sçauroient se résoudre à traiter avec indifférence ; quoique la plupart des hypothèses qu'on se permet en Physique n'y soient pas contraires.

Le systême de la gravitation universelle trouve une si continuelle application dans le Ciel & sur la Terre, qu'on ne pouvoit pas regarder comme l'effet d'une curiosité sans nul fondement, le projet d'en faire l'essai sur une des plus grosses masses dont la Cordelière du Pérou est formée aux environs de Quito. Qu'on suive les principes de M. Descartes : toutes les explications que les Sectateurs de ce grand homme ont voulu donner de la chûte des corps, supposent la pression de quelque fluide, ou une impulsion faite avec une *vîtesse* actuelle. Mais

les graves, dans presque toutes ces différentes hypothèses, doivent avoir comme une seconde pesanteur ou quelque léger degré de tendance vers les Montagnes, lorsqu'ils en sont peu éloignés : ces grosses masses doivent produire en petit à leur égard le même effet que notre globe. Ainsi je ne manquai pas de motif pour entreprendre les pénibles opérations dont il s'agit, & je ne pouvois, dans le dessein de les rendre plus authentiques, & pour leur donner aussi plus d'exactitude, m'associer des personnes plus éclairées, ni mieux intentionnées, que celles qui me firent l'honneur de m'accompagner dans ce travail.

Je vous prie, MM. RR. PP. de vouloir bien commencer par vous rappeller la manière que je crus pouvoir employer, pour reconnoître quelle étoit la *situation du fil* à plomb proche de la

Montagne. Nous obſervâmes, dans deux poſtes différens, les hauteurs de huit étoiles, quatre vers le ſeptentrion & quatre vers le midy; ſans compter les obſervations qui n'eurent pas de correſpondantes ou qui ne furent pas confirmées. Nous fîmes une des ſtations immédiatement au Sud & au pied de la montagne, ou plûtôt au bas de la neige dont ſon ſommet eſt continuellement couvert; & je choiſis à une diſtance aſſez conſidérable vers l'Occident, un autre poſte qu'on doit ſuppoſer précíſément ſur le même parallèle à l'Equateur, vû les réductions qui furent faites. Le ſecond poſte étoit aſſez éloigné de la montagne, pour qu'on ne pût pas ſoupçonner que les fils à plomb y perdiſſent leur ſituation verticale; & puiſque les deux ſtations étoient exactement ſur le même parallèle, il eſt certain *que*, *ſi le* fil à plomb

ne souffrit aucune déviation au pied de Chimboraço, les hauteurs des étoiles aussi bien des septentrionales que des australes, durent être exactement les mêmes dans les deux postes.

Il faut remarquer outre cela que les étoiles que nous observâmes, montoient à une assez grande hauteur pour qu'il n'y eût rien à craindre des irrégularités de la réfraction Astronomique; d'autant plus qu'élevés de 2388 toises au-dessus du niveau de la Mer, nous étions dans une région où les réfractions mêmes sont très-diminuées. Chaque étoile fut observée deux fois dans chaque station, pour une plus grande sûreté; & conformément à la pratique de tous les Astronomes, j'ai pris, lorsque j'ai voulu faire usage de ces observations, le milieu entre les deux hauteurs. Comparant enfin *celles* de la première station avec

:s de la seconde, cette com-
ison m'a donné des diffé-
es, dont j'ai formé * une
e Table que je suis obligé
ranscrire ici.

*ls dont les hauteurs observées
nmédiatement au Sud de la
'ontagne surpassent les hau-
urs observées dans la seconde
'ation.*

Du côté du Nord.

Capella. . . .	1′.	24″
Corne suivan. ♈ .	1′. .	25″
Corne précéd. ♈ .	1′.	10″
Aldebaram. . .	1′.	6″

Du côté du Sud.

Acarnar. . . .	1′.	37″ ½
Canopus. . . .	1′.	28″
Queuë Baleine. .	1′.	48″
Sirius.	1′.	22″ ½

'oy. la pag. 387. du Livre de la fig.
Terre.

Il falloit néceſſairement, comme nous le fîmes, obſerver des étoiles vers le Septentrion & vers le Midy, pour tenir lieu de vérification à notre quart de cercle. On ſçait qu'un ſemblable inſtrument, auſſitôt qu'on le tranſporte, eſt ſujet à ſe déranger, & que quoique le dérangemenr ſoit quelquefois peu conſidérable, les Obſervateurs modernes, plus ſcrupuleux que les anciens n'ont pu l'être, y ont cependant toujours égard. Il faut que le quart de cercle ait changé d'état de plus d'une minute par ſon tranſport d'une ſtation à l'autre. Mais ce changement influant également ſur toutes les hauteurs, dut altérer dans le même ſens les Septentrionales & les Méridionales; les augmenter également, ou les diminuer: au lieu que, ſi pendant que toutes les autres circonſtances étoient les mêmes, le fil à plomb ne prit pas exac-

tement la même ſituation dans les deux poſtes, & que dans le premier il s'approchât de la montagne par en bas; il dut, étant prolongé en haut, indiquer dans le Ciel un faux Zénith; & toutes les étoiles obſervées du côté du Nord, plus éloignées enſuite du Zénith apparent, durent paroître plus baſſes, en même tems que les étoiles auſtrales paroiſſoient plus hautes de la même quantité.

Suppoſé que la déviation du fil à plomb fût d'un quart ou d'un tiers de minute au pied de la Montagne, les hauteurs des étoiles Auſtrales ſe trouvérent plus grandes d'un quart ou d'un tiers de minute dans la premiére ſtation que dans la ſeconde, indépendamment de l'erreur du quart de cercle qui pouvoit encore les augmenter: mais la déviation produiſit un effet tout contraire ſur les étoiles Septen-

trionales. Elle fit autant diminuer leur hauteur, dans la première station, qu'elle faisoit augmenter les hauteurs des étoiles Méridionales. Ainsi il n'y a qu'à comparer les excès des hauteurs Australes, avec les excès du côté du Nord ; & nous aurons, en prenant la moitié de la différence, la déviation du fil à plomb vers la Montagne ; déviation qui se trouvera dans l'autre sens, si la différence est négative.

Lorsqu'on cherche cet écart du fil à plomb, en rassemblant toutes les observations, & en les fondant ensemble pour trouver la quantité moyenne, on parvient plus promptement au dernier résultat qu'on veut découvrir; mais cette manière d'opérer, quoique bonne & la plus simple, est la moins propre à produire la conviction, parce qu'on cesse d'appercevoir la pluralité des observations, qui forment comme

ıutant de témoignages, & qui lépoſent unanimement en faveur du même fait. On réduit, ɔour ainſi dire, tous ces ſuffrages à un ſeul, en faiſant diſparoître leur multitude, aux yeux le ceux des Lecteurs qui n'y regardent pas d'aſſez près ; & outre cela la déviation du fil à ɔlomb vers la montagne, ſe réluit à une quantité moyenne de $\frac{1}{2}''$. qui eſt très-petite. Je reconıois donc qu'il vaut beaucoup nieux comparer chaque étoile ſeptentrionale avec chaque étoile Auſtrale ; ce qui donnera auant de différens réſultats, qu'on ɔeut combiner de fois ces étoiles deux à deux. C'eſt ce que 'ai fait dans la Table ſuivante, n donnant le nom d'*attraction* à a déviation du fil à plomb vers a Montagne, & celui de *répulſion* à l'écart dans l'autre ſens.

Table des déviations du fil à plomb au pied de Chimboraço.

	Acarnar.	Canopus	Baleine	Sirius.
Capella	Attr. 7″	Attr. 2″	Attr. 12″	Répul. 1″
Second. ♈	Attr. 6″	Attr. 1″	Attr. 11″	Répul. 1″
Prem. ♈	Attr. 13″	Attr. 9″	Attr. 19″	Attr. 6″
Aldebaram	Attr. 16″	Attr. 11″	Attr. 21″	Attr. 8″

On

On voit que de 16 résultats, il n'y en a que deux qui portent une dénomination contraire à tous les autres, & que ces deux résultats qui donnent de la répulsion, ne vont qu'à une seule seconde, pendant que les déviations vers la Montagne montent à 19 & 21". On doit remarquer de plus que ces grandes déviations sont inférées de quantités doubles, & très-sensibles lorsqu'on se sert d'un quart de cercle de deux pieds & demi de rayon. Une erreur au contraire de deux ou trois secondes sur la hauteur de Sirius ou de la seconde corne du Bélier, a pû seule occasionner la répulsion apparente, parce qu'elle est très-petite; mais on peut proposer des changemens sur cela, qu'il est bien difficile de ne pas admettre.

En effet, il me paroît qu'entre les observations de la premiere

station insérées à la page 195 du livre de la figure de la Terre, il y en a deux qui ne portent pas le même caractère d'exactitude que les autres. On ne trouvera point étonnant que l'incommodité extraordinaire de nos deux Observatoires, ait fait aller plus loin les erreurs inévitables & accidentelles, ausquelles les Observateurs les plus scrupuleux sont toujours sujets. Il suffit de jetter les yeux sur les deux hauteurs de la corne suivante du Bélier des 14 à 15 Décembre, pour voir qu'elles ne peuvent pas subsister en même tems, puisqu'elles different l'une de l'autre de 35"; celles de Sirius observées les mêmes nuits, sont aussi peu conformes entre elles. D'autres hauteurs s'accordent beaucoup mieux. Ainsi il n'y a, pour bien choisir entre les observations suspectes, qu'à les comparer aux autres, & voir si les intervalles

suivent assez exactement. Car différence, par exemple, en- : la corne suivante du Bélier des autres étoiles observées Nord, doit toujours être la ême, malgré la déviation du à plomb, & malgré le chan- :ment d'état de l'instrument, une nuit à l'autre. Or l'obser- tion de la seconde corne du élier du 14, mise à cette é- euve, s'accorde avec les ob- rvations du 21 & du 22 du ême mois ; au lieu que l'obser- ation faite le 15, de la même toile, ne s'accorde avec aucu- e autre. Il n'y a donc pas de oute qu'on ne doive diminuer n peu cette dernière hauteur, our la rapprocher de celle du 4.

On reconnoîtra par un sem- lable examen, que la hauteur e Sirius du 14 est la moins xacte, & qu'il faut l'augmen- er au moins d'une vingtaine de

secondes, ou à-peu-près de la même quantité dont il faut diminuer la hauteur de la seconde corne du Bélier du 15. Ce sont entre trente-six observations, deux qui sont moins exactes, & qu'il est visiblement nécessaire de retoucher. Je n'avois pas pris cela sur moi; je m'étois fait une loi de donner & d'employer nos observations précisément telles qu'elles étoient, & de ne pas faire la moindre chose pour favoriser un des deux partis. Or les changemens que j'indique, convertiront la répulsion en attraction, & la rendront de 9 ou 10″. par la comparaison de Sirius & de Capella, & de plus de 19 ou 20″ par celle de Sirius & de la seconde corne du Bélier. Il arrivera en même tems que la déviation du fil à plomb vers la Montagne, augmentera dans plusieurs autres résultats; & ce sera la même chose, si on corrige

toutes les obſervations qui s'éloignent un peu trop des autres ; pourvû qu'on faſſe ces corrections en s'aſſujettiſſant aux régles, & qu'on n'agiſſe pas par caprice ou d'une maniére arbitraire.

Non ſeulement nous nous ſommes comportés en Obſervateurs impartiaux dans nos obſervations ; je puis aſſurer que je me ſuis tenu, pour ainſi dire, de mon côté trop en garde contre moi-même dans les conſéquence que j'en ai tirées, & dans le compte que j'en ai rendu. Rien ne m'empêchoit, par exemple, de tirer avantage de la tête ſuivante des Gémeaux, dont je raportois les obſervations. Nous n'avions qu'une hauteur de cette étoile dans la ſeconde ſtation : mais faut-il abſolument qu'une obſervation ſoit répétée, pour qu'elle ſoit cenſée bonne ? Il eſt vrai qu'une obſervation lorſqu'elle *eſt ſeule*, n'a pas la mê-

me autorité qu'en ont deux ; mais ſeule, elle a ſa force à part, & elle eſt d'un aſſez grand poids auſſitôt que les Obſervateurs en étoient contents. Cette étoile étant combinée avec les Etoiles auſtrales, donne les quatre réſultats ſuivants ; & nous confirme encore la déviation du fil à plomb vers la Montagne.

	Acarnar	Canopus	Baleine	Sirius
tête suiv. ♊	Attr. 38"	Attr. 21"	Attr. 36" ½	Attr. 23" ½

Il est vrai que si tous ces résultats donnent la déviation dans le même sens, & la rendent très-considérable, ils ne s'accordent pas néanmoins dans la quantité. Mais on sçait bien que la chose doit toujours arriver ainsi, dans des déterminations très-difficiles & très-délicates. Les divisions défectueuses du quart de cercle n'ont pû nous tromper en rien, puisque nous nous sommes toujours servis du même instrument, & qu'il n'étoit pas question pour nous d'avoir exactement les hauteurs des étoiles, mais seulement leurs différences. On m'objecteroit tout aussi inutilement, que je trouvai la déviation du fil à plomb de 1′ 43″, lorsque je l'évaluai d'avance sur les dimensions connuës de la Montagne. L'objection se tourne au contraire en preuve; car lorsque je fis l'évaluation qui me donna une si grande déviation du fil, je n'a-

rois aucun égard aux concavités intérieures de la Montagne ; j'ignorois qu'elle avoit été Volcan. Je supposois en second lieu que notre globe vers sa surface étoit de même densité que vers le centre ; mais je crois avoir prouvé suffisament dans le Livre de la figure de la Terre par d'autres observations ou expériences, que cette supposition ne doit pas être admise.

J'ai l'honneur d'être &c.

MM. RR. PP.

Votre &c. BOUGUER.

De Paris le 12. Mars 1751.

ARTICLE LVIII.

ASSEMBLE'E PUBLIQUE de la Société Royale de Lyon, du 15. Avril 1750.

MOnsieur l'Abbé Cayer, Directeur, a ouvert la séance

par un discours sur l'application qu'on a faite des nouvelles découvertes dans la Physique & les Mathématiques au bien & aux avantages de la société; après lequel il a donné les extraits suivants des Mémoires qui ont été lûs à l'Académie, depuis la dernière Assemblée publique.

Sur l'utilité que la Médecine peut retirer de la Musique.

M. Olivier examine une propriété essentielle de l'air considéré en lui-même, & sans égard aux parties hétérogènes qui se mêlent avec lui; il s'attache à prouver que cet élément modifié de telle ou de telle façon par un corps sonore, que ses modulations différentes, en un mot que les divers sons de la Musique agissent directement & immédiatement sur le corps humain. Après avoir rapporté un Traité *d'Hypocrate* sur le même sujet,

e plusieurs sçavans qui ont
comme lui, il vient à la
e physique de son senti-
...

faut avouer avec l'Auteur
a Musique exerce sur notre
un pouvoir bien efficace,
e sçait à son gré exciter
passions, les assoupit, les
succéder les unes aux, au-
qu'elle a même quelque-
uéri des maladies, qui sem-
avoir un rapport plus mar-
vec cette substance spiri-
: telles sont le délire, la ma-
humeur atrabilaire, les af-
ns hypocondriaques. On
ce qu'on rapporte au sujet
Tarantule ; mais M. Oli-
ra plus loin, il veut que,
correspondance nécessaire
e trouve entre l'air exté-
& celui qui est renfermé
nos canaux, les vibrations
rps sonore puissent se com-
uer à ceux-ci, par ce

moyen accélérer ou retarder la circulation du sang, le rendre plus ou moins fluide, altérer ou rétablir, en ébranlant les nerfs, le jeu des esprits animaux, affoiblir ou fortifier nos organes, en un mot rétablir notre santé & prolonger nos jours en maintenant un juste équilibre entre nos différentes humeurs.

Il prétend que ces mêmes vibrations occasionnent une espèce d'électrisation plus sûre & plus utile que celle qu'on a trouvée de nos jours, & dont la Médecine a essayé de faire usage. Il confirme son hypothèse par une double expérience de deux hommes, l'un sourd, à qui il a bandé les yeux, l'autre aveugle à qui il a bouché les oreilles : il les a placés tous deux à portée de l'Orchestre de l'Opéra ; l'un au premier coup d'archet a senti une émotion inexprimable, l'autre a éprouvé pen-

ant deux heures les agitations
es plus vives & les plus oppo-
ées. Qu'il seroit heureux pour
s malades, si dans bien des oc-
asions on pouvoit substituer la
Musique aux remèdes ordinaires!

Sur les progrès de l'Architecture.

M. Clapasson remarque dans
e Mémoire que le goût de la
onne Architecture fut porté en
rance au commencement du
eiziéme siécle par les premiers
lleves du célébre Michel-Ange;
u'elle y a été ensuite plus ou
oins cultivée suivant la faveur
les Princes qui ont régné depuis
e tems-là; mais que son âge
l'or doit être fixé au régne de
ouis le Grand. C'est ce même
égne qui a produit presque tous
es chef-d'œuvres en ce genre,
u'on admire dans la Capitale
& dans les Provinces. L'Auteur
init en faisant sentir qu'il s'en
faut de beaucoup que l'Archi-

tecture ſoit aujourd'hui ſur le même pied. Il ſemble, dans un grand nombre d'ouvrages de nos jours, qu'on ait affecté d'en ignorer toutes les régles.

Sur l'inſertion de la petite vérole.

M. Martiny, après avoir fait l'éloge des Anglois au ſujet de pluſieurs belles découvertes que nous leur devons, déſaprouve quelques-uns de leurs ſyſtêmes qui ont eu un ſuccès tout oppoſé à celui qu'ils en attendoient: tels ſont la transfuſion du ſang, l'injection des liqueurs ſpiritueuſes dans les vaiſſeaux des malades, les bains de glace pour la guériſon des rhumatiſmes, & en particulier l'inſertion de la petite vérole qu'il entreprend de combattre dans cette diſſertation.

Cet uſage doit ſon origine à l'avarice des Circaſſiens. Ces malheureux, aſſez inhumains pour

faire trafic de leurs propres enfans, ont intérêt que leurs filles surtout essuyent cette maladie dans un âge où elle nuit moins à leur beauté, & ils ont le secret de la leur communiquer dès l'enfance : pour cet effet ils leur font une incision dans la peau, & y insérent une pustule prise de dessus un corps affligé de la même maladie. Les Anglois à la vérité, par un motif tout contraire, ont adopté la méthode des Circassiens, & c'est cette méthode que M. Martiny proscrit dans ce discours.

Il prétend qu'elle est également déraisonnable, hazardeuse, inhumaine & inutile. Elle est déraisonnable, parce qu'il est contre le bon sens de forcer la nature & de troubler ses fonctions en excitant une fermentation dangereuse à laquelle elle n'est pas disposée. Elle est hazardeuse, *parce que l'enfant* dont on

emprunte une pustule peut être sujet à des maladies sécretes. Elle est inhumaine, parce qu'il est contre l'humanité de causer à des enfans chéris, du mal, pour en prévenir un, qui peut-être n'arrivera jamais. On a calculé que de cent hommes il y en a environ quarante qui en sont exempts toute leur vie. Enfin elle est inutile, parce que, dans ce siècle éclairé, on a une méthode assez sûre pour traiter la petite vérole en tout tems, quoiqu'il avouë que le péril est plus grand à mesure que le malade est plus éloigné de l'enfance.

M. Martiny finit son discours par la description de cette méthode. Il faut, dit-il, au premier signe, à la première menace, faciliter la circulation du sang en dégageant les vaisseaux, à moins que quelque indication contraire ne s'oppose à la *saignée*, auquel cas il faut débar-

ser les premières voyes, ai-
e à l'éruption du venin par
s cordiaux bien tempérés : il
ame absolument ceux qui sont
op spiritueux & trop volatils ;
approuve dans les grandes in-
quiétudes de legers somnifères :
regarde la salivation qui sur-
ent aux adultes, vers la fin de
suppuration, comme un acci-
nt des plus dangereux, surtout
ls avalent leur salive ; il a ce-
ndant réüssi à en sauver deux
tte année. Enfin il se flatte de
érir cette fâcheuse maladie
utes les fois que le malade
ra bien constitué, & qu'il n'y
ura pas complication de maux.

bservation de l'Eclipse de Lune arrivée le 23 Décembre 1749.

Le commencement des Eclip-
s de Lune est toujours fort in-
ertain à cause de la pénombre
ui précéde la véritable ombre,
t dont *on a peine* à distinguer

les limites : aussi le P. Beraud n'annonce-t'il pas comme certain le commencement de cette éclipse. Il en a déterminé fort exactement la fin & la grandeur, aussi bien que l'immersion & l'émersion des principales taches de cette planette. Voici le résultat de ses observations.

Le commencement douteux à cause de la pénombre est arrivé le 23. Décembre à 7^h. 9'. 23". du soir, tems vrai. La fin à 9^h. 30'. 30". Selon ces deux déterminations le milieu de l'Eclipse a dû arriver à 8.^{h} 19'. 56". & la durée totale a été de 2.^{h} 21'. 7". Le calcul fait sur les tables de M. Cassini l'avoit donnée de 2.^{h} 24'. 10". c'est-à dire plus grande de 3'. 3". qu'elle n'a été observée. Cette différence peut venir de ce qu'à raison de la pénombre on a pris trop tard le commencement de l'Eclipse : ce qui autorise à le penser, c'est

commencement ne l'a
que de 6'. 6". Pour avoir
deur de l'Eclipse le P.
s'est servi d'une lunette
eds qui porte à son foyer
omètre composé de trois
llèles immobiles, & d'un
le aussi parallèle. Ayant
ec cet instrument le dia-
ertical de la Lune avant
s l'Eclipse, il a trouvé
pondoit à 31'. 9''. d'un
'un grand cercle céleste.
ervations en conséquen-
ont donné la plus grande
le l'Eclipse de 4 doigts

Obſervation de l'Eclip
leil arrivée le 8 J
1750.

Le tems, plus favor n'auroit dû l'eſpérer d & du climat, a don Beraud toutes les co néceſſaires pour prépa ſervations. Il penſe qu leure méthode pour ner exactement les ph Eclipſe ſolaire eſt de re rectement le Soleil à l verre enfumé & de me un micromètre la gra la partie éclairée, conclud aiſément celle tie éclipſée, quand o grandeur du diamètre tre. Il n'a pas négligé deſtiné à recevoir l'i Soleil ; mais il en a tir vantage.

Le diamètre vertical meſuré avec la lune

pieds & le micromètre dont on vient de faire mention, répondoit dans le tems de l'Eclipse à 32'. 38'' 15''' d'un dégré d'un grand cercle céleste. Ces préparations faites, le P. Berand a observé le commencement de l'Eclipse à h^h. 2'. 5''. du matin tems vrai, & la fin à 10^h. 27'. 1''. ce qui donne le milieu à 10^h. 27'. 1''. ce qui donne le milieu à 9^h. 14'. 33''. Il résulte de ces observations que la durée de l'Eclipse a été de 2^h. 24'. 56''. & le calcul fait sur les Tables de M. Cassini l'avoit donnée de 2^h. 29'; que son commencement est arrivé 11'. 59'', & la fin 15'. 59''. plûtôt que ne l'annonçoit ce calcul; & enfin que la plus grande phase l'a surpassé de 19'. ces différences sont trop considérables pour ne pas mériter attention.

server ce phénomène
moment jusqu'à 9^{h}. i
sous différentes figur
duit à trois principa
. A 5^{h}. $\frac{1}{4}$. il parut
visé en trois partie
mière formoit un arc
une zône d'un roug
dont la largeur s'éten
le quarré de la grand
qu'à l'étoile polaire.
feu coupoit l'horison
l'Orient à la conste
Lion qui se levoit po
du côté de l'Occiden
jusqu'à un point distan

toit de 31 degrés. Enfin cet
de lumière renfermoit un
ent noir & obſcur, qui s'é-
oit le long de l'horiſon & qui
borné dans ſa hauteur par
de lumière.

oilà le premier ſpectacle que
enta d'abord ce brillant phé-
iène ; il varia bientôt : la
e de feu parut s'élever au-
us de l'horiſon ; quelque
s après elle s'ouvrit dans la
ſtellation de la grande Ourſe,
ſorte que la plage du Ciel
fermée entre les étoiles qui
forment le quarré, parut ſans
ière & avec ſa couleur natu-
e, mais de côté & d'autre la
e de feu s'étoit élargie ; cette
ière de feu paroiſſoit plus
ſe & elle lançoit des trainées
feu ſemblables à des pyrami-
& qui s'élevoient juſqu'au
nith. On vit alors le Ciel tout
braſé de ce côté-là, & ce fut
moment où l'Aurore parut

couleur blanche qui
dans un grand amas
de feu, & qui alloit
l'Oueſt en déclinant d
Nord.

A 6.^{h} $\frac{1}{4}$ ces zônes
diſparu, on ne voyoit
quelques nuages de fe
rentes figures placés çà
ordre. Le tout avoit a
côté de l'Oueſt, de faç
avoit de ces nuages
qui venoient couper l'
l'Oueſt juſqu'au point
noxe.

Enfin ſur les 9.^{h} du
grand ſegment qui avoi

;ment de lumière s'étendoit
· l'horifon vers le Nord à 30
grés de part & d'autre du Mé-
lien, & il s'élevoit jufqu'aux
ux étoiles du Dragon placées
-deffous de la petite Ourfe:
u-à-peu il diminua en s'abaif-
nt fur l'horifon.

bfervations Météorologiques faites à l'Obfervatoire du Grand Collége pendant l'année 1749. par le R. P. Beraud.

Le jour le plus froid de l'an-
ie 1749. a été le 12. Décem-
'e à 7.h du matin : le Thermo-
ètre de Lyon étoit à 9 de-
rés $\frac{1}{2}$ au-deffous du point de la
ongélation : celui de M. de
eaumur à l'efprit-de-vin étoit
7 $\frac{1}{2}$. Le même jour à Greno-
le le P. de Vertrieux obferva
: Mercure de fon Thermomè-
re de Lyon à 11 degrés au-def-
ous. Pendant tout le mois de
Janvier 1749. *la* liqueur s'eft

trouvée au-dessus de la congélation à l'exception du 16. & 17. où elle est descenduë à 1 $\frac{1}{4}$ au-dessous.

Le jour le plus chaud a été le 13. Juillet à 3.^{h} après midi : le Mercure dans le Thermomètre de Lyon étoit monté à 35. degrés au-dessus du point de la congélation; dans celui de M. de Reaumur à 31 $\frac{1}{4}$. Les jours les plus chauds après celui-ci ont été le 10. le 11. le 12. le 14. le 16. & le 25. du même mois.

La plus grande hauteur du Baromètre phosphore a été le 29 Novembre sur les 7^h. du matin à 28 pouces 2 lignes ; & la plus petite le 7 Février sur les 3^h. du soir à 26 pouces 9 lignes $\frac{1}{4}$: ce qui donne la hauteur moyenne du Baromètre à Lyon de 27 pouces 5 lignes & $\frac{7}{8}$: Elle fut trouvée l'année précédente de 27 pouces 6 lignes & $\frac{1}{4}$. ce qui confirme que le sieur Casati,

donnant à cette hauteur
yenne dans l'imprimé dont il
e ses Baromètres, 27 pouces
gnes, l'a fixée assez juste.

'ervations Météorologiques fai-
es à Tours pendant l'année
749. Par M. Burdin associé
l'Académie.

I n'y a presque point eû d'hy-
à Tours cette année. Le
r le plus froid a été le 25 Mars:
'hermomètre de Lyon placé
Nord & à l'air libre est des-
du à 4 dégrés au dessous de
ongélation; un autre enterré
3 pouces au Nord a été dans
ıême jour à 5 dégrès au des-

.e jour le plus chaud a été le
Juillet, le Thermomètre au
'd à l'air libre est monté à
dégrés ½ & celui qui étoit en-
é à 18 pouces au Nord, à 17
rés ½ seulement. On a remar-
que dans deux jours, c'est à-

dire du 3 Juin au 5 un vent Nord-Oueſt a fait changer la température de l'air de 21 dégrés $\frac{1}{2}$ le mercure étant deſcendu du 30ᵉ. dégré au 8. $\frac{1}{2}$, tandis que celui du Thermomètre enterré à 18 pouces n'a baiſſé que d'un dégré.

La plus grande hauteur du Baromètre a été le 29 Novembre à 28 pouces 7 lignes, l'air tranquile & chargé de broüillards épais; & la moindre le 23 Janvier à 26 pouces 10 lignes $\frac{1}{2}$ par un vent d'Oueſt très-violent avec pluïe & tonnerre.

Le 11 Octobre à 7 heures du ſoir, il y a eû à Tours un tremblement de terre aſſez ſenſible, qui a duré 5 à 6 ſecondes : c'étoit un mouvement de trépidation, à-peu-près ſemblable à celui qui ſe fait ſentir dans les maiſons lorſqu'il paſſe avec viteſſe dans la ruë une voiture lourdement chargée. On s'en eſt apperçu

ıis quelques lieuës au-dessus
léans, jusqu'à quelques
s au dessous de Saumur : il
ît avoir suivi le cours de la
e dans cette distance, mais
té plus sensible dans la Ville
ours que partout ailleurs.

reste dans le Journal pro-
.

ARTICLE LIX.

)UVELLES ITTERAIRES.

FRANCE.

DOLE EN FRANCHE-COMTÉ.

aux Auteurs de ces Mémoi-
sur un Cabinet de Médailles
est en cette Ville.

rmettez, MM. RR. PP. que
fasse connoître par la voie
Mémoires un Cabinet de

Médailles dont il est aisé aux Amateurs de faire l'acquisition. C'est une Collection d'environ 900 piéces, partie consulaires, & partie des Empereurs & des Impératrices, la plûpart d'argent ; il ne s'en trouve pas plus de 17 ou 18 d'or, très peu de bronze, quelques unes Gothiques & un petit nombre de Grecques, toutes bien conservées. Je vais vous indiquer quelques-unes des Impériales dont la suite m'a frappé davantage.

La tête de Caligula, avec celle d'Auguste au revers, & cette Légende *Divus Aug. P. P.* Cette Médaille fut frappée lorsque Caligula fit la dédicace du Temple commencé par Tibère en l'honneur d'Auguste. Elle a toujours passé pour rare.

La tête de Neron avec celle d'Agrippine sa mére au revers

* L'Auteur de la Lettre s'est peut-

& cette Légende *Agripp. Aug. Divi Claud. Neronis Cæs. Mater ex S. C.* Cette Médaille est fort belle & a toujours été estimée des Connoisseurs.

La tête d'Antonin le Pieux, avec un Temple au revers & cette Légende *Templ. Divi Aug. Rest. Cos. IIII.* Du côté de la tête on lit *Trib. Pot. XXII.* Cette Médaille très-précieuse nous apprend que cet Empereur rétablit le Temple d'Auguste durant son IV. Consulat & la XXII^e. année de sa puissance Tribunitienne : ce qui répond à l'an 913 de Rome.

Les trois Médailles dont je viens de parler sont d'or ; la dernière tient un des premiers rangs parmi les Antiquités de

---

trompé en mettant la tête d'Agrippine au revers ; nous avons vû des médailles avec la même Legende, où les deux têtes sont accollées, & où l'on voit au revers *un char tiré par* quatre Eléphans.

cette eſpèce. Les Médailles ſuivantes ſont d'argent.

La tête d'Auguſte avec un Crocodile au revers, & cette Légende *Ægypto capta.* Ce qui indique l'année 724. de Rome, époque de la défaite de Cleopatre & de la conquête de l'Egypte. On a toujours fait cas de cette Médaille.

La tête d'Othon avec une Victoire au revers, & cette Légende *Victoria Othonis.* Ceci fait alluſion à un combat où les troupes d'Othon avoient eu de l'avantage ſur celles de Vitellius. Cette Médaille eſt eſtimée.

La tête de Didius Julianus avec une figure d'Empereur au revers & cette Légende *Rector Orbis*, qualité que prit ce Prince médiocre & peu digne du Trône, mais plein de vanité & de préſomption, lorſque le Sénat l'eut reconnu Empereur. Cette Médaille eſt des plus rares.

La tête de Gordien le pieux avec une figure de femme au revers & cette Légende *Liberalitas Augusti IIII.* Cette médaille fait allusion à la 4^e^. distribution de bled que fit Gordien au Peuple Romain. Elle est plus rare que celles qui marquent les distributions précédentes.

La tête de Philippe l'ancien avec un Elephant au revers, & cette Légende *Æternitas Augg.* Ce qui marque qu'on souhaitoit à cet Empereur une vie aussi longue que celle de l'Elephant, qu'on dit très-longue ; cette médaille est rare.

Six médailles d'Hérennius, & XI de Galien, la plûpart très-belles & quelques-unes rares, surtout celles d'Hérennius.

Quelques médailles d'Impératrices, très-distinguées parmi les Antiquaires : une Crispine femme de Commode, avec la *Déesse Venus* au revers.

Une Plautille femme de Caracalla, avec cette Legende *Propago Imperii*.

Une Salonine femme de Galien, avec cette Légende au revers *Dea Segetia*. La Déesse *Segetia* étoit celle qui présidoit aux bleds ; Salonine lui érigea un Temple, & en mémoire de cet établissement, on frappa la médaille qui est belle & rare.

Je craindrois, M. R. P. de vous faire un plus long détail. Le trésor que je vous annonce mérite d'être vu & examiné de près ; il appartenoit ci devant à un homme de gout & habile, qui avoit bien commencé ses suites. La Province ne posséde pas ordinairement des Amateurs aussi intelligens, & ils ne sont presque jamais remplacés par des héritiers qui leur ressemblent

Je suis &c.

Le 15 Fevrier. 1751.

DE ROUEN.

Lettre au P. B. J. sur un projet de Traduction en Vers Latins des Fables de la Fontaine, avec quelques réflexions sur les endroits que la Fontaine a imités des autres Fabulistes.

Vous annoncez, M. R. P., dans vos Mémoires du mois de Décembre 1750. le projet d'une Traduction, en vers Latins, des Fables de la Fontaine. Je donnai en 1738 l'édition du Recueil, que vous citez, daté d'Anvers & imprimé à Rouen, qui contient la traduction de plusieurs de ces Fables * ; cela me donne lieu de faire quelques réflexions sur l'édition complette qu'on promet.

* Cette Traduction est de deux Prêtres de l'Oratoire que M. l'Abbé Goujet fait suffisamment connoître, dans son dernier supplément, Article Vinot.

elles pourroient convenir
nouveau Traducteur ou à q
qu'autre. Je prens la liberté
vous les adresser ; je les
mets à vos lumières, vous en
rez tel usage que vous juger
propos.

Tout le monde connoît l'
lité des Fables : *elles sont*,
M. de la Fontaine dans sa
face, *un tableau où chacun*
nous se trouve dépeint ; ce qu'
nous représentent confirme les
sonnes d'âge avancé dans les
noissances que l'usage leur a
nées & apprend aux enfans
qu'il faut qu'ils sçachent. Les
bles de la Fontaine sont inc
testablement ce que nous av
de meilleur en ce genre. On
peut donc les présenter sous t
de formes & en trop de Lang
Je suis persuadé qu'une éléga
Traduction en vers Latins
produire de bons effets ; si
Traductions en général sont

, celle-ci à l'utile joindra l'a-
able. L'Auteur du projet, à
juger par la Fable insérée
ıs vos Mémoires, est un hom-
d'esprit & de goût. Sa Latini-
est pure, avec *beaucoup de*
plicité, de clarté, de naïveté,
communément un bon tour de
s, comme vous l'observez.
ıelques endroits sont peut-être
peu moins heureusement ren-
s :

Et le mâtin étoit de taille
A se défendre hardiment :
ır etenim luctæ *dente* molossus erat.

Le mot *dente*, au lieu de don-
de la force à la pensée de
ıteur François, semble l'af-
ılir.

atter ceux du logis. . . .
exter, habet quoscunque domus,
mulcere studebis :

Ce vers n'est pas le plus natu-
de la Piéce, mais le Traduc-
r le mettra facilement au ni-

veau des autres. En donnant une bonne Traduction, il donnera un bon Recueil; il peut encore le rendre curieux & intéressant; car s'il est utile de montrer comment on peut traduire le François de la Fontaine en beaux Vers Latins, il ne l'est pas moins de faire voir comment la Fontaine a traduit ou imité, en beaux vers François, les Fables Latines de ses devanciers. Il ne s'est point donné, comme M. de la Motte, pour l'inventeur de ses sujets; il en a beaucoup emprunté de Phédre & d'Avienus qu'il cite, & de plusieurs autres qu'il ne cite point. *L'Allouette & ses petits avec le Maître d'un champ*, n'est que la Traduction de la Fable de Faërne intitulée *Cassita* * : peut-on méconnoître,

* Cette même Fable est fort courte dans Avienus sous le titre de *Rusticus & Avis*.

...ces Vers de l'*Armentarius* ...te Faërne,

... haduum voverum, alme Jupi-ter,
... apperissem furem. Opimum nunc ...vem
...icem, ejus si manus evaserit.

...ci de la Fontaine dans *le ... & le Lion?*

...rouver le larron qui détruit mon ...oupeau,
. . . .
...onarque des Dieux, je t'ai promis un veau;
...romets un bœuf, si tu fais qu'il ...carte.

...sieurs autres Fables de no-...ince des Fabulistes se trou-...encore dans Faërne; mais faire attention que les ti-...es Fables Françoises sont ...nt très-différens des titres ...bles Latines. La Fable *du ... du Chien* se trouve dans

Avienus ſous *Canis & Leo. La Poule aux œufs d'or* ſous *Anſer & Ruſticus. L'Aſne vêtu de la peau du Lion*, eſt dans Faërne ſous *Aſinus & Vulpes ; l'Enfant & le Maître d'Ecole* ſous *Vulpes & Lupus.* Je ne cite rien de Phédre dont les Fables ſont plus connuës. On trouve dans l'*Amphitheatrum Sapientiæ Socraticæ &c.* de Dornavius imprimé en 1619. une Fable intitulée *Agaſo ;* c'eſt *le Meûnier, ſon fils & l'Aſne* de la Fontaine, à qui l'*Agaſo* ne paroît pas avoir été inconnu. Pluſieurs Vers François reſſemblent trop à pluſieurs Vers Latins, pour que cette conformité ſoit un pur effet du hazard.

Le plus Aſne des trois n'eſt pas celui qu'on penſe :
Cur Aſinum geritis vos bipedes Aſini?
C'étoit à vous de ſuivre, au vieillard de monter :
Ire decet juvenes, eſt equitare ſenum.

est vrai que, dans la Fable
ne, le Meunier croit avoir
vé un moyen infaillible de
taire le monde. Il jette son
à la riviere, afin, dit-il,
n'en soit plus parlé; mais
trouve loin de son compte.
ernier trait déplaît encore
que les premiers, & il a dé-
sans doute à la Fontaine
e qui l'a supprimé, quoi-
Faerne l'ait aussi employé.
able précédente est suivie
Dornavius de celle de l'*As-*
de ses Maîtres qui finit par
stique :

sinus, quemcumque Asinum sors
opera fecit;
placidè sortem ferre scit, ille sapit.

ais, dira-t-on, qu'importe
Fontaine a puisé; la copie
mieux que les Originaux.
conviens, puisqu'on le
il est très-utile cependant
nnoître les Originaux co-

piés par un excellent Auteur. On est alors en état de distinguer le chemin qu'il a été obligé de faire pour transporter dans sa langue les pensées des Anciens, pour se les rendre propres, pour surpasser ses modèles. Si M. de la Fontaine a sçu vaincre ceux qui l'ont précédé, c'est à eux-mêmes qu'il croyoit devoir la gloire de les avoir vaincus. On peut voir son Epître à M. l'Evêque d'Avranches, au premier tome de ses Œuvres mêlées; il y soutient que

> .... *Faute d'admirer les Grecs & les Romains*
> *On s'égare en voulant tenir d'autres chemins.*

Il faut comparer ensemble la Fontaine & ses Devanciers, pour pouvoir juger du dégré d'excellence de leurs Ouvrages. Il est donc à propos, dans l'édition projettée, d'indiquer sous chaque *Fable* ou dans une table générale, les Fables Latines traduites

ſpenſer d'indiquer la *Be-*
eſt entrée dans un Grenier,
e ville & le Rat des champs
orace ? *L'Amour & la Fo-*
Commire, ſous ce titre :
ia Amorem ducens, la ſe-
'able du *Soleil & des Gre-*
, traduite du Latin de cet
Fabuliſte : cette dernière
été attribuée par Crenius
ivain de l'antiquité, & in-
ir Dolfius parmi les Fables
lre, dans l'édition qu'il a
de cet Auteur.
iducteur connoîtra mieux
les Fables Latines paral-

La Fontaine a pris quelques ſujets dans Gabrias, dont il fait cette peinture dans le prologue du Paſtre & du Lion :

> Mais ſur tous certain Grec renchérit & ſe pique
> D'une élégance laconique.
> Il renferme toujours ſon conte en quatre vers,
> Bien ou mal je le laiſſe à juger aux experts.

Alciat a traduit en vers élégiaques plusieurs Fables de cet Auteur preſque auſſi laconiquement. Il a rendu en huit vers l'*Aſne portant des Reliques*, que Moſant de Brieux n'a pu renfermer qu'en vingt vers de même meſure ; * ils diſent pourtant tous deux qu'ils tirent cette Fable du Grec de Gabrias. Je crois qu'elle a été traduite autant de fois que l'Ode d'Anacréon ſur l'*Amour piqué par une Abeille*, dont les ſeules traductions Latines rempliroient un volume. En donnant les paſſages imités par la Fontaine, on ne fera ſur cet Auteur que ce qu'on a fait ſur Boileau, que ce que le grand Corneille fit lui-même ſur quelques-unes de ſes plus belles Tragédies, dans une édition qui eſt fort rare. Il n'eſt point à craindre que ce travail nuiſe à la réputation du Prince de nos Fabuliſtes ; il ne peut qu'y gagner, parce qu'il demeurera conſtant que tout ce qu'il a tou-

* *Voyez* dans ſes Poëmes : In Iſidis Aſellum.

est changé en or entre ses mains.
aducteur n'a rien à craindre de son
sa traduction est littérale ; on ne
poser que vis-à-vis l'original ; &
i sçaura gré d'avoir facilité les
is de comparer les Fables moder-
ec les anciennes. Ne pourroit on
si, sans beaucoup de peine, indiquer
ces de la Fontaine traités par quel-
uns de nos Poëtes François ? On a
Boileau *l'Huitre & les Plaideurs*,
beron & la Mort ; dans Rousseau
ième Fable du *Bucheron & de la*
& plusieurs autres dans les *Fables*
e, Comédie de Boursault, réim-
en 1736. sous le titre d'*Esope à la*
plusieurs dans les œuvres de la
, &c. Il n'y auroit encore dans le
le rien à perdre pour la Fontaine ;
n'insiste point sur cet article, parce
ntre moins dans le plan du Tra-
r Latin. Je me persuade qu'en per-
nant celui que je viens de tracer,
nteroit au public deux volumes qui
t très-bien reçus, & qui peut-être
t naître à quelqu'un le dessein de
un recueil des Fabulistes Latins.
is, &c.

P. Votre &c.

SAAS, de l'Académie des Sciences de Rouen.

Janvier 1751.

DE PARIS.

Nous parlions, dans nos Mémoires du mois de Novembre dernier, de la querelle de M. Bose Professeur à Wittenberg en Saxe avec ses Confreres Théologiens & Jurisconsultes. Il étoit question de la lettre obligeante que lui avoit fait écrire le Pape, & du Programme que ce Professeur, qui est homme d'esprit, vouloit publier sur l'Obélisque de Sésostris découvert à Rome en 1748.

Nous racontions le *qui pro quo* singulier de *Jobelao* substitué par les Antagonistes de M. Bose à *Obelisco* ; nous croyons que nos Lecteurs n'ont pas totalement oublié ces Anecdotes ; & nous les prions, pour ce qui suit, de se remettre un peu sur les voyes.

La querelle a été vive, nous ne sçavons même si elle est encore terminée ; des Nouvelles, publiées en Poméranie, nous en apprennent quelques particularités, qu'on sera bien aise de sçavoir. Quand M. Bose eut reçu la lettre de M. le Cardinal Valenti Sécretaire d'Etat, il s'en fit honneur dans une harangue qu'il prononça le premier de Mai 1749. Il témoigna combien il étoit flatté que le Pape voulût bien remercier un Professeur de Wittenberg &c. Sur quoi le Docteur Weickmann de la classe des Théologiens prêcha bientôt après contre la harangue & l'Orateur, il invectiva fort, il

le ton d'Enthousiaste, il demanda si ...ints os du grand Luther ne seroient ...roublés d'une telle action.

...r ces entrefaites arriva, durant l'Eté ...749, l'affaire de l'*Obélisque*. M. ... vouloit mettre dans son Program... ...eux distiques en l'honneur du Pa... Le premier devoit être ainsi :

...us Augustus. Non mortuus. En Benedictus ...est Augusto. Splendida Roma subit.

... dans le second on lisoit,

... Sesostris, Augustus at intulit urbi, ...ta magnifico, tu Benedicte, levas.

...es éloges ne devoient pas faire om... ...ge aux Docteurs de Wittenberg ; ce... ...dant sur l'avis de quelques gens en ...e, M. Bose les supprima, & il se dis... ...oit à publier son Programme sans ces ...ements Poëtiques, lorsque tous les Do... ...urs Théologiens vinrent incidenter sur ...*belisco* qu'ils transformerent en *Jobe...* Ce fut alors une véritable tempête ...tre l'Auteur ; invectives, procédures, ...nons, appellations, rien ne fut épar... ... ; tout ce qui paroissoit sous son nom ...it proscrit sur le champ ; & un jour ... il entreprit de faire distribuer dans ...glise, selon la coutume, ses observations ... les dernières éclipses, le Docteur ...ickmann en appella sans distinguer ...jet, sans considérer que l'Ouvrage ...toit qu'une feuille volante pleine de ...*fres & de* figures Astronomiques. ...*se du Jobelao* suivoit partout ce Doc...

teur & ses Confrères, elle les mett
désordre, elle troubloit leurs e
bien plus que *les os de Luther*.

Cependant le Programme sur l
lisque ne passa point, & M. Bo
obligé de recourir à la dissertatio
chant le Cercle d'Osymandias. Le
velles de Poméranie disent asse
ment que cet Ecrit fut imprimé à
sic, de peur qu'à Wittenberg on
Osman ou Ottoman pour *Osymand*
la même façon qu'on y avoit lû J
pour *Obelisco*.

TABLE DES ARTIC du mois de Mai 1751. I.

ART. L. De Obelisco Cæsaris Augusti &
l'Obelisque d'Auguste &c.

ART. LI. *Discours sur la décadence d*
latrie &c.

ART. LII. A Catalogue of the Librari
Catalogue de Bibliothèques &c.

ART. LIII. *Traité des Sections Coniqu*

ART. LIV. *Lettre sur la continuati*
dons miraculeux après le tems des A
&c.

ART. LV. *Nouveau Dictionnaire Hist*
& Critique &c.

ART. LVI. *Introduction à la Langue G*
&c.

ART. LVII. *Lettre de M. Bouguer de*
démie Royale des Sciences aux Aute
ces Mémoires &c.

ART. LVIII. *Assemblée publique de*
ciété Royale de Lyon &c.

ART. LIX. *Nouvelles Littéraires.*

Lû & approuvé, LEROUC

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Mai 1751. II. Vol.

MEMOIRE POUR L'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Mai 1751. II. Vol.

A PARIS,

BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.

HAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.

. DCC. LI.

bation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 f. le mois en blanc, & brochés 16 f.

Années

1701.	9.	vol.	1727.	12.	v.
1702.	12.	v.	1728.	12.	v.
1703.	12.	v.	1729.	12.	v.
1704.	12.	v.	1730.	12.	v.
1705.	12.	v.	1731.	12.	v.
1706.	12.	v.	1732.	12.	v.
1707.	12.	v.	1733.	12.	v.
1708.	12.	v.	1734.	12.	v.
1709.	12.	v.	1735.	14.	v.
1710.	12.	v.	1736.	15.	v.
1711.	12.	v.	1737.	13.	v.
1712.	12.	v.	1738.	13.	v.
1713.	12.	v.	1739.	14.	v.
1714.	12.	v.	1740.	13.	v.
1715.	12.	v.	1741.	12.	v.
1716.	12.	v.	1742.	12.	v.
1717.	12.	v.	1743.	12.	v.
1718.	12.	v.	1744.	12.	v.
1719.	12.	v.	1745.	12.	v.
1720.	5.	v.	1746.	15.	v.
1721.	12.	v.	1747.	14.	v.
1722.	12.	v.	1748.	15.	v.
1723.	12.	v.	1749.	14.	v.
1724.	12.	v.	1750.	15.	v.
1725.	12.	v.	1751.	7.	v.
1726.	13.	v.			

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Mai 1751. II. Vol.

ARTICLE LX.

NOUVEAU DICTIONNAIRE Historique & Critique fol. A Amsterdam 2. vol. contenant la lettre B. pages 486.

LA suite de ce grand Dictionnaire Historique procéde avec une telle abondance de matières, que nous nous en tenons ici, comme dans le premier *extrait*, *à* une seule lettre qui

eſt la ſeconde de l'alphabet. L'Auteur commence par un Littérateur qui a eu de la réputation en Italie. C'eſt le P. Bernardin Bacchini, Religieux Benedictin, né dans l'Etat de Parme en 1651. & mort à Bologne en 1721. L'Ouvrage qui le fit plus connoître fut ſon *Giornale de Litterati*, dont on a neuf petits volumes in-4°. imprimés partie à Parme & partie à Modene. Ce P. Bacchini réuniſſoit en ſa perſonne preſque tous les genres d'érudition ; il étoit Philoſophe, Mathématicien, Critique, Antiquaire, Théologien, ſçavant dans les Langues, l'Ecriture Sainte, les Peres & l'Hiſtoire Eccléſiaſtique. On ne peut pas dire que ce ſoit trop pour un bon Journaliſte ; mais on ne peut aſſurer non plus que tel ſoit le mérite de quiconque léve attelier de Journaux Littéraires. *Cette critique tombera, ſi l'on*

, sur nous qui écrivons
. Nous avons peut-être au-
: que personne le sentiment
qualités que demanderoit
tre fonction, & par cette rai-
n nous pouvons bien n'être
s contents de nous-mêmes,
iand l'esprit & la plume ne
pondent pas à ce sentiment.

Le P. Bacchini fit dans sa jeu-
esse un effort dont la mémoire
ne doit pas se perdre. On lui
enseignoit la Philosophie du
tems; c'est-à-dire l'Aristotélis-
me gâté par de mauvais Com-
mentateurs. La bonté de son
esprit lui fit sentir le vuide de
ce jargon scholastique; il s'y
conformoit pourtant en appa-
rence, & il brilloit même dans
les exercices ordinaires; mais
en particulier, il se dédomma-
geoit par la lecture d'Euclide &
par celle des Philosophes moder-
nes. Ce qu'il y a de singulier,
c'est qu'un des anciens Reli-

gieux de la Maison, préposé même au gouvernement des Novices, le dirigeoit dans ces bonnes études. On remarque, en finissant cette Notice, que le P. Bacchini eut des amis illustres dans toutes les Cours d'Italie, & qu'il ne laissa pas d'être toujours *très-humble & très-modeste* : ce caractère contient un grand éloge ; car la science & les rapports avec le monde sont souvent les plus funestes écueils de la modestie, quoique rien ne dût la persuader davantage.

L'Article d'Adrien Baillet est fort étendu. Quand on a passé, comme lui, sa vie à faire des Catalogues de Livres, & à raisonner sur le caractère des Auteurs, on mérite une place distinguée dans un Dictionnaire tel que celui-ci. On recueille sur ce personnage les divers Jugements qu'en ont porté M. Bayle, M. *de la* Monnoye, le P. Niceron,

& plusieurs Critiques, Anonymes d'abord, mais bien connus depuis. On voyoit, dit Bayle, dans les Ouvrages de M. Baillet, *de beaux restes de liberté;* sur quoi l'on peut bien dire aussi que c'étoit de bons titres pour aiguiser la plume des Censeurs.

Nul de ses Ouvrages ne fournit plus de railleries aux observateurs que la vie de Descartes. C'est un gros Livre plein de minucies : un Ecrivain spirituel & léger (le P. Boschet) mit en poudre avec un petit in-12. tout cet étalage du Biographe. Descartes cessa d'être ridicule, & Baillet le devint à sa place. Celui-ci néanmoins avoit une étenduë de mérite dans le genre qu'il avoit embrassé; il sçavoit mille anecdotes littéraires; il étoit infatigable au travail; mais le grand monde qu'il vit toujours, ne put jamais lui donner cette *urbanité qui est l'ame des Ecrits,*

aussi bien que de la conduite. On ne le vanta pas trop à M. de Lamoignon quand on le lui proposa pour être son Bibliothécaire ; c'étoit M. Hermant Docteur de Sorbonne qui faisoit la fonction de protecteur. *J'ai votre homme pour le fond*, dit-il à M. de Lamoignon, *si vous ne vous rebutez pas d'un extérieur peu poli. Nous avons besoin de fond*, répondit le Magistrat : *la forme ne m'embarasse point ; l'air de ce pays & un grain de sel discret fera le reste.* Cependant le Bibliothécaire resta, pour les manières & la décoration extérieure, à peu près tel qu'il avoit toujours été ; mais sa science s'accrut beaucoup, & il donna un grand nombre d'Ouvrages qu'on détaille ici ; il en promettoit d'autres bien longs & bien gros, lorsque la mort l'enleva en 1706 à l'âge de 56 ans. On connoit les trois Pièces que le P. Com-

mire publia contre lui, l'une *Asinus in Parnasso*, la seconde *Asinus ad Lyram*, la troisiéme *Asinus Judex*. *Apparemment il répondra*, écrivoit alors M. Bayle; *& il sera assez honnête homme pour ne contester pas* à son adversaire *la louange de faire de fort bons vers*.

Les articles de Bale, de Baluze, de Barbier d'Aucourt, de Barclay, pourroient nous fournir bien des particularités intéressantes : arrêtons-nous quelques moments au Docteur Thomas Barlow qui fut Evêque de Lincoln en 1675. Nous avons déja remarqué que l'Auteur de ce Dictionnaire est singuliérement estimable par les détails où il entre sur les Auteurs Anglois. Nous craignons même que certains Lecteurs qui n'aiment pas les gens de Collége, ne se plaignent de trouver ici tant de Professeurs de Cambridge &

d'Oxford. Ce seroit une mauvaise humeur ; mais qui pourroit entreprendre de la guérir par la voye du raisonnement ? *Gens de Collège, pièces de Collège, manières de Collège ;* il ne faut que ces termes pour rebuter certain beau monde frivole.

Quoiqu'il en soit, le Docteur Barlow étoit un homme de Collège depuis les pieds jusqu'à la tête; grand défenseur de la vieille Philosophie & ennemi déclaré de la nouvelle qu'il disoit être née dans le sein du Papisme. Mais comme, malgré cette origine Papistique, il entendoit dire que les Jésuites se tenoient toujours fort attachés à la méthode Péripatéticienne, & que dans leurs Collèges de Rome, de Paris, de Venise, de Florence, d'Alcala, ils ne souffroient pas qu'on s'écartât le moins du monde des anciens usages, cette pratique allarmoit

: Docteur Anglois , persuadé
u'il étoit que la nouvelle Phi-
sophie qui s'établissoit parmi
s Protestants ne pourroit ja-
ais tenir contre l'armure anti-
ue d'Aristote. *Si* ces gens là ,
soit-il en parlant des Catholi-
ues, *peuvent nous persuader de*
rdre notre tems à nous occuper
: vaines imaginations & d'expé-
ences mal entenduës , & à négli-
r l'étude sérieuse de l'ancienne
hilosophie & de la Théologie
cholastique , ils ne pourront que
us donner bien de la peine dans
s disputes. Il paroît en tout ceci
ielques vérités , dont la plus
sentielle est qu'en effet la mé-
ode précise & rigoureuse de
Ecole a des succès infaillibles
ntre la mauvaise doctrine des
ctaires. Barlow , tout exercé
'il étoit à la dispute , éprouva
force d'un syllogisme que lui
oposa Godwin Ministre fa-
eux par la manière dont il

ſoutenoit l'Arminianiſme : il s'agiſſoit entre Barlow & lui de l'*Univerſalité de la Rédemption :* le premier, comme bon Calviniſte, la nioit ſans détour & ſans adouciſſement ; Godwin la ſoutenoit & faiſoit cet argument : *Si J. C. n'eſt point mort pour tous les hommes, tous les hommes ne ſont point obligés de croire en lui. Or tous les hommes ſont obligés de croire en lui. Donc il eſt mort pour tous.* Le Docteur embaraſſé répondoit que bien des Théologiens nioient la *Majeure* ou la première propoſition de ce Syllogiſme ; mais que pour lui il nioit plutôt la *Mineure*, & qu'il étoit perſuadé que tous les hommes n'étoient point obligés de croire en J. C. Sur quoi l'Arminien revenant à la charge, démontroit par des textes évidents l'univerſalité de cette obligation.

Une autre fois Barlow, toujours Calviniſte rigide, attaqua

ɩcteur George Bullus qui
ɜntrepris de montrer, dans
ırmonie Apoſtolique, l'accord
ʳ a entre S. Paul & S. Jac-
ür l'article des bonnes œu-
Barlow alors Profeſſeur à
'd déclama publiquement
: l'*Harmonie* & contre l'Au-
Les Ecoles ſont le plus
:hamp du monde pour ces
de vengeances profeſſo-
parce qu'un Docteur en
e a le privilége excluſif
rler vivement, longue-
& ſans être interrompu :
l arriva par rapport à ce-
Oxford qu'un Auditeur,
é M. Thomas, fit ſes no-
:rettement & les montra
us ſon ami. Celui-ci piqué
ire ſes plaintes au Pro-
, & lui offrit *de ſe juſtifier*
uement par le moyen d'une
:. C'étoit un cartel dans
ɔrmes ; pour beaucoup
deux Officiers ſe ſeroient

coupé la gorge. Il n'en auroit coûté à Barlow tout au plus que quelque humiliation Théologique ; mais il préféra celle du déni de combat, laquelle n'est pourtant guères moins affligeante pour un Professeur, surtout quand il s'est mêlé d'attaquer. Cette aventure ne l'empêcha pas d'être fait Evêque, & Bullus le devint aussi dans la suite : ainsi ces deux adversaires ne purent pas accuser la fortune d'avoir pris parti dans leur différend.

Au reste nous devons avertir que George Bullus a aussi son Article dans ce Dictionnaire. Il naquit en 1634. & mourut en 1710. avec la réputation d'un homme sçavant & de vie exemplaire. Il prouva fort bien contre le P. Petau que les Peres des trois prémiers siècles ont cru la Divinité de J. C. mais il accusa mal-à-propos cet Auteur d'avoir voulu attribuer aux Conciles

néniques le pouvoir d'éta-
le nouveaux Articles de
M. Richard Simon a fait
l'injustice de cette accusa-

Dictionnaire nous dit, dans
tice de Josué Barnes, des
otes curieuses. Ce Profes-
çavoit, dit-on, *autant de*
qu'un Savetier d'Athènes.
ii ne prouve pas qu'il con-
utes les délicatesses de cet-
ngue ; mais qu'il la parloit
une extrême facilité. Ce-
nt Barnes a fait une gran-
antité de vers Grecs : com-
on bien supérieure à la por-
ı meilleur Savetier d'Athè-
l a donné aussi des éditions
nséquence, d'Homere,
pide, d'Anacreon &c. Cet-
nière lui attira des repro-
on dit, dans un certain pu-
ılé, que Barnes qui étoit
ı des ordres sacrés (à la
de l'Eglise Anglicane) ne

devoit pas travailler sur un Auteur aussi badin qu'Anacreon : à quoi l'Editeur répondit que *le reproche auroit quelque fondement s'il étoit chargé de cure d'ames qui demandassent tous ses soins ; & que la chose seroit très-différente si ceux qui avoient le crédit en main, avoient jugé à propos de lui fournir de plus nobles occupations & de l'honorer à cet égard de leur faveur & de leur protection ; au lieu*, dit-il, *qu'une troupe de libertins, de parasites, d'espions, de calomniateurs & d'autres gens de cette trempe, trouvent moyen de s'emparer de leurs faveurs, & d'en exclure les véritables sçavants*. Cette forte récrimination dut bien fermer la bouche aux *Zelanti*.

L'amour du Grec valut à notre homme une sorte de bonne fortune. Une riche Douairière éprise du mérite de M. Barnes, vint à Cambridge pour lui demander la permission de lui léguer cent

terling par an : cette per-
étoit sur le retour de l'âge
e figure peu avenante ;
lant Barnes lui répondit
: pouvoit accepter le don,
s qu'elle n'y joignît celui
ersonne : la Dame ne se
as vaincre en politesse ;
repliqua, en faisant allu-
son nom de *Josué*, qu'elle
voit rien refuser *à celui*
ù le Soleil s'étoit arrêté ;
ariage fut conclu peu de
près. C'étoit en 1700. elle
ce généreux époux en
& elle fit orner sa tombe
nscription Grecque.
e Extrait seroit trop long
ne le partagions pas en
rticles. Il nous reste pour
re volume de ces Mémoi-
notices suivantes, Bayle,
bre, Bernard, Bernardin
ne, Boerhaave, Boileau,
, Borgia, Brahé (Tycho)
, *& ce n'est* pas la moitié

de ce qui pourroit nous occuper. Nous ne pouvons dissimuler qu'en quelques endroits le Dictionnaire n'est pas assez légérement écrit ; le fond des choses l'emporte souvent sur la forme, & l'étoffe sur la broderie.

ARTICLE LXI.

NOUVEAUX MEMOIRES d'Histoire, de Critique & de Littérature, par M. l'Abbé d'Artigny, Tome 3^e^. Suite de l'Article XLI. au mois d'Avril. A Paris, chez De Bure l'aîné, Quai des Augustins. M.DCC.L.

UN Ouvrage tel que celui de M. l'Abbé d'Artigny, doit rappeller les avantures singulières & les faits dont il reste peu de monumens. Le procès de Simon Morin est de cette espèce. Morin étoit un Fanatique qui se disoit *Fils de l'Homme en-*

ils de Dieu : principe d'où
: une multitude de consé-
s abominables ; il les re-
, les avoua, les rétracta
le supplice auquel il fut
mné. Or c'est le recueil de
les pièces concernant
ffaire que notre Auteur
dans son Livre. Ces piè-
primées dans le tems sont
ement rares, & nous ne
ssons que la Bibliothèque
& le riche cabinet de M.
e où elles se trouvent en
C'est ce qui doit donner
: à cet article des Mémoi-
nous annonçons. Les Cu-
e contenteront apparem-
de voir ici ce qu'ils au-
bien de la peine à trouver
es ventes de Livres rares
uliers : quoiqu'après tout,
les soins de M. l'Abbé D.
rroit bien se rencontrer
de ces Bibliographes ou
manes singuliers, qui dépen-

feroient beaucoup d'argent pour acquérir l'ancienne édition du procès de Simon Morin. Ne voyons-nous pas tous les jours qu'on met des 15 & 20 Louis à la *Messe d'Illyricus*, quoique pour le volume elle ne vaille pas 15 sols, & qu'elle soit imprimée dans le Card. Bona & dans le P. Le Cointe?

L'Arrêt du Parlement qui condamnoit Morin au feu est daté ici du 13, & dans le Catalogue de M. de Boze, du 14 Mars 1663. différence dont nous ne sçavons pas la raison.

Lettres de Calvin à M. le Marquis du Poët. C'est l'Article LIX. de ces nouveaux Mémoires. On transcrit ici deux lettres du Chef de la prétenduë réforme; elles n'avoient point encore été données au Public, quoiqu'elles fussent connuës de quelques gens de Lettres, ainsi qu'on va voir dans le moment.

remière eſt du 8. de Mai
Il y eſt parlé des progrès
alviniſme ; des Miſſions
ient fait les nouveaux
es ; & Calvin oſe dire que
pôtres n'ont onc travaillé
int de fruit. Mais ce qu'il
étonnant ſans doute, dans
e de cette lettre, c'eſt que
ormateur y exhorte vive-
e Seigneur du Poët à s'en-
, *à aggrandir ſes moyens*
t les mouvements de Re-
. *Vous ſeul travaillez ſans*
e & ſans intérêt. Ne négli-
illement l'aggrandiſſement de
oyens ; viendra un tems où
ſeul n'aurez rien acquis en ce
au changement. Si faut que
n ſonge à ſon intérêt. Moi
ai négligé le mien dont ai
l' repentance ; ains ceux à
i occaſionné d'en acquérir,
ront ſoin de la mienne vieil-
qui eſt ſans ſuite. Vous au
aire, Monſeigneur, qui laiſ-

sez vaillante lignée, bien disposés à soutenir le petit troupeau, ne les laissez sans moyens grands & puissants, sans lesquels bonne volonté seroit inutile. On conviendra que tout ce langage n'est guères Evangélique, mais ce seroit bien un autre scandale si l'on entendoit des *richesses temporelles* ce que le même Réformateur dit quelques lignes auparavant : *Dans les Missions ont été grans fruits & gagnement de maintes richesses. Les Apôtres n'ont onc travaillé avec tant de fruit, & si les Papistes disputent la vérité de notre Religion, si elle dure, ne pourront en disputer la richesse.* En lisant ceci nous nous sommes d'abord portés aux vuës spirituelles, mais ce qui vient à la suite & que nous transcrivions plus haut, ne laisse presque aucun lieu à une telle explication ; & il faut que Calvin transporté du desir d'accroître son parti, ait

ié ici le langage qu'i
it au moins d'affecter
de ses disciples & de ses
ırs.

onde lettre du 14. Sep-
1561. commence ainsi :
ıeur, *qu'avez jugé du*
de Poissy ? N'avons-nous
finement notre affaire ?
e de Valence aussi bien
utres ont signé notre pro-
: foi. Ceci se rapporte
nule dressée durant le
e sur l'Article particu-
l'Eucharistie. » Si l'on
it Calvin, *dit le P. Da-*
* dans une Lettre écrite
gneur de Poët, dont j'ai
ie, elle fut signée, (cette
le) par l'Evêque de Va-
, ce qui n'est pas surpre-
» Et l'on voit par-là,
nous en avertissions plus

---

de France, édit. de 1720. 4°.

conduite, veulent faire passer notre croyance pour rêverie. Pareils monstres doivent être étouffés, comme fis ici en l'exécution de Michel Servet Espagnol. A l'advenir ne pensez pas que personne s'advise de faire chose semblable.

M. l'Abbé d'Artigny ajoute que ces lettres sont entre les mains de M. le Marquis du Poët qui les conserve, malgré les efforts qu'on a faits pour les lui enlever. Un Ministre des Cévennes donna une scène à ce sujet il y a quelques années; il sentoit que ces deux pièces faisoient trop connoître l'Auteur de la nouvelle réforme, il voulut s'en saisir de force, mais, ajoute M. l'Abbé D. *les suites* de cette tentative *ne furent pas à l'avantage du Prédicant.*

L'Article LX. répond à une difficulté sur Luc Gauric qu'on prétend avoir prédit la mort funeste de Henri II. Rien de mieux

nontré que la trop grande
dulité de MM. de Pibrac &
Thou à cet égard. Rien de
; dans un meilleur jour que la
rolité de Gauric qui avoit
mis 70 ans de vie au même
nce, & l'on sçait qu'il fut
à 40 ans. Ceux qui aiment
discussions d'Anecdotes liront
Chapitre avec plaisir.
Les trois suivants sont une
cription du Château de Del-
:s : allégorie ingénieusement
iginée pour décrire les prin-
aux chef-d'œuvres des Arts,
ır célébrer les plus excellents
îtres tant anciens que moder-
. Il y a dans ces trois Arti-
; bien de l'invention & de
nénité. C'est sans doute pour
nocquer du système de Tel-
ned qu'on fait mention à la
;e 354 d'une espèce d'hom-
s singulière, toute différente
celle qui habite le monde ;
is en tout cas il falloit tou-

jours ſe ſouvenir que ce ſyſtême eſt un tiſſu de rêveries & d'impiétés : deux choſes qui marchent toujours enſemble, quand on s'écarte des principes & des vérités qu'inſpire la Religion.

Dans le dernier article de ce Volume on raſſemble ce qui a été obſervé tant de fois ſur les caractères des Poëtes Grecs, Latins & François. Il n'y a rien de neuf dans ces Jugements ; mais on y remarque de l'élégance, du goût, de la vérité. Une citation de Quintilien ſur Théocrite, nous fournit un mot de critique, & nous finiſſons par là notre Extrait. On fait dire à Quintilien que *tout admirable qu'eſt Théocrite en ſon genre, ſa muſe ſera toujours une muſe ruſtique*. Or voici les propres termes de Quintilien : *Admirabilis in genere ſuo Theocritus, ſed muſa illa ruſtica & paſtoralis non ſo-*

rum modò sed urbem ipsam reformidat. Ce qui veut dire que la Muse de Théocrite bornée aux objets de la campagne, n'est pas propre à figurer dans les Villes; que son style n'est ni celui du Barreau, ni même celui des simples Citoyens. Il y a, comme on voit, quelque différence entre ce jugement & ce qu'on lit dans nos nouveaux Mémoires. Mais ceci n'est qu'une très-légère observation; elle ne diminue en rien le mérite de tout cet Article qui nous a fait beaucoup de plaisir.

ARTICLE LXII.

DE OBELISCO CÆSARIS Augusti è Campi Martii ruderibus nuper eruto Commentarius, Auctore Angelo Maria Bandinio, &c. Romæ, M. DCC. L. *Traité sur l'Obé-*

*lisque d'Auguste, tiré ...
peu du Champ de Mars
M. Bandini, fol. chez l...
gliarini &c.*

SI l'Obélisque qu'on vi... trouver dans le chan... Mars ne portoit pas les ma... d'une destruction faite de... d'homme, on pourroit ... que les tremblemens de ... ou les inondations du Tib... roient causé sa ruine. Ma... eu le sort de presque to... autres Monuments de ce... pèce. Il a essuyé la viole... fer & du feu, il a été b... plusieurs pièces, dégrad... ses ornements, tronqué d... angles qui forment ses cô... tout ceci a été ordonné... zèle ou la barbarie : deu... ses très-différentes, mais... bles en certaines rencont... produire les mêmes effets... la question.

n croire que ce ſoient
iens qui, par un mou-
l'indignation contre l'I-
ayent renverſé l'Obé-
Champ de Mars, ainſi
upart des autres Anti-
Rome; ou bien faut-il
ce ſont les Barbares
nt rendus maîtres de
e pluſieurs fois durant
du V. & du VI. ſiècle,
it le Monument de Sé-

bé Bandini réfute avec
première opinion; il
e les Chrétiens n'ont
né l'Obéliſque; il con-
ue Totila Roi des Huns
t l'Auteur de cette déſ-
le diſcours qui vient
e eſt fort détaillé, fort
ncié. On voit que M.
. a eu extrêmement à
mettre ſur le compte
uérans Barbares la ca-

tastrophe du Monument. Cependant nous ne sçavons s'il répond à toutes les questions qu'on peut lui faire ; & d'abord quel inconvénient trouveroit-on à soupçonner que les Romains convertis au Christianisme & transportés de zèle contre une Antiquité Egyptienne dédiée au Soleil, l'auroient renversée pour abolir la mémoire de ce culte sacrilège ? Ne sçait-on pas que, par la loi de Theodose le jeune, il étoit ordonné de détruire tous les monuments de la Gentilité ; & si Honorius, avant lui, défendit par une loi la démolition des Temples, ce décret ne marque-t-il pas qu'il y avoit eu auparavant bien des voyes de fait en ce genre ?

On objecte que, malgré ce zèle actif & efficace des Chrétiens, le Panthéon dédié à tous les Dieux subsista ; mais voilà juste-

ment ce qui formoit une difficulté, il y a deux ou trois ans, dans un écrit publié à Rome sur le Panthéon.

L'existence de cet Edifice fournissoit à un habile homme de très-bonnes raisons pour dire que le Panthéon ne fut jamais un Temple, mais plûtôt un bain public. Si c'avoit été un Temple, disoit le P. Lazeri Auteur de l'ouvrage en question, il y a toute apparence que les Chrétiens l'auroient détruit, comme étant le plus impie & le plus abominable de tous les Temples puisqu'il étoit dédié à tous les Dieux. On peut voir le compte que nous rendions de cette discussion savante au mois d'Août de l'année 1749.

Au reste comme il n'est prouvé par aucun argument positif que l'Obélisque du Champ de Mars soit tombé sous les coups des nouveaux Fidèles, il n'y a

non plus que des conjectures pour l'opinion qui attribuë cet événement à l'invasion des Huns, lorsque Totila se rendit maître de Rome ; & nous voulons bien que la matière demeure problématique. Il est toujours sûr que cette masse antique posée par Auguste dans le lieu le plus fréquenté de la Capitale du monde, excita fort le courroux des destructeurs, puisqu'ils l'endomagerent beaucoup & qu'elle conserve des traces trop marquées du désir qu'on eut de l'anéantir.

Si l'on adopte le sentiment de notre Auteur, ce sera en 546 de J. C. que Totila aura enseveli l'Obélisque dans les ruines du Champ de Mars ; & depuis ce tems-là, jusqu'à l'année 1502, ce beau monument, caché aux yeux du Public, n'aura fixé l'attention que des Lecteurs de Pline qui en parle dans son 36^e^. Livre.

Sous le Pape Jules II. ainsi que

nous l'avons déjà indiqué, on apperçut dans des Caves & des fondations de bâtimens, la base de l'Obélisque, l'inscription & quelques-unes de ces lames de cuivre qui avoient servi à marquer la Méridienne sur le pavé du Champ de Mars. Les savans ne laisserent pas la découverte sans signaler leur zèle, sans manifester leurs désirs : on pria le Pape Jules de donner des ordres pour étendre plus loin des connoissances qui ne pouvoient qu'honorer son régne ; mais d'autres affaires occupoient le Pontife, & l'on abandonna celle-ci aux soins de la postérité.

Sixte V. en 1587. fit visiter les soûterrains où l'on découvroit quelque chose de cette Antique ; le Cavalier Dominique Fontana, qui avoit si bien réussi au transport & à l'élévation du grand Obélisque qui est dans la Place du Vatican, fit son rap-

dans la terre ; mais on ne porta pas plus loin les tentatives, & l'Obélisque demeura encore dans les ténèbres jusqu'à ce qu'enfin l'année 1748 vit paroître à découvert ces riches dépouilles de l'Egypte & de l'ancienne Rome. M. l'Abbé Bandini raconte en détail l'histoire de cette découverte ; nous l'abrégeons ainsi en finissant notre Extrait.

Les PP. Augustins du Monastère *della Madonna del popolo* possédoient quelques petites Maisons dans le Champ de Mars. Elles étoient prêtes à tomber de vétusté ; il fut question de les détruire pour faire de meilleures constructions, & il se trouva très-à-propos que l'Obélisque régnoit en grande partie sous les anciens fondements. Les deux tiers, à compter de la base, répondoient à ces Maisons, & le reste vers le sommet étoit sous la ruë ou plutôt sous la petite

e qui est devant le Palais
ti.

e Monument entier ayant
découvert, on le vit brisé
cinq morceaux & si endom-
é dans ses Hiéroglyphes que
de la face correspondante
Maisons & à la ruë étoient
ement effacés, & ceux des
s latérales l'étoient à moitié.
à l'égard de l'autre face,
à-dire celle qui étoit la plus
ncée dans la terre, on la
va bien entière, bien con-
ée, bien ornée de ses Hié-
yphes. C'étoit la partie qui
rdoit le Midi quand l'Obé-
e étoit debout; & pour ce
concerne l'Inscription, on
t gravée en beaux caractè-
ur deux faces du piédestal,
de l'Orient & celle de l'Oc-
nt. On prit en même tems
es les mesures qui sont dé-
s ici sur le devis même
a dressa l'Architecte M. Tho-

mas de Marchis ; on fit attention à tous les Hiéroglyphes, qu'on reconnut être ſemblables à ceux de pluſieurs autres Obéliſques, excepté toutefois quelques ſymboles qui ſont particuliers à celui-ci, comme le Vautour, l'Eprevier, un inſtrument de Muſique répété pluſieurs fois &c. & toutes ces figures ſont d'un ouvrage très-fin, très-délicat, très-bien terminé, ajoutons même très ſupérieur à celui des Hiéroglyphes qu'on voit ſur les autres Obéliſques de Rome. Voilà ce qui diſtingue extrêmement la découverte qu'on vient de faire, ce qui la rend précieuſe & ineſtimable. Ce ſeroit un grand avantage pour nos Lecteurs, s'ils pouvoient voir, dans le Livre de M. Bandini, les planches qui repréſentent ce Monument avec tous ſes ſymboles ; ſurtout la partie qui ſe termine en pointe & qui eſt le ſommet de l'Obéliſque. On y découvre le *Scara-*

lis, symbole ordinaire du *Soleil* chez les Egyptiens ; le globe de la terre placé au-dessus ; l'*Anubis*, le *Vautour* & une multitude d'autres figures qui composoient l'Ecriture mystérieuse de cette antique Nation. Il y a sur tout ceci mille choses à observer, à comparer avec les Ecrits des Sçavans, surtout avec le très-ingénieux Ouvrage du P. Kircher chargé d'expliquer autrefois l'Obélisque qui est aujourd'hui dans la place Navone. Nous insisterions volontiers sur toutes ces particularités si littéraires, si relatives au plan de nos Mémoires ; mais il faut finir.

Quand le Pape eût donné ordre de tirer l'Obélisque de ces Caves ignobles où il habitoit depuis tant de siécles, il fut question de trouver un Artiste puissant en Génie & en machines ; car des masses de Granite demandent tout l'effort de la Sta-

tique & de l'induſtrie humaine, pour être levées de terre, tranſportées, placées au lieu qu'on leur deſtine.

Il y avoit alors dans Rome un Vieillard nommé Nicolas Zabaglia mort depuis * à l'age de 86 ans & honoré d'une Epitaphe pleine d'Eloges, dans l'Egliſe des Carmes d'au delà du Pont, où il eſt inhumé. C'étoit un homme ſans lettres, ſans connoiſſance du monde, ſans talent pour s'exprimer, mais admirable dans l'invention des machines & dans l'art de les mettre en œuvre.

Le Pape le fit venir, lui propoſa l'entrepriſe de l'Obéliſque, lui offrit des récompenſes proportionnées à la grandeur du travail : mais Zabaglia, qui étoit encore plus Citoyen qu'Artiſte, & plus déſintéreſſé qu'habile dans ſa profeſſion, réduiſit toute la dépenſe à une ſomme très-modi-

* Le 27 Janvier 1750.

ne demandant pour son sa-
que ce qui se donne par
aux plus vils ouvriers ; ne
t payer que la main d'œu-
non la beauté de l'inven-
ni les efforts du Génie.
machine, qu'on voit gravée
e Livre de M. l'Abbé Ban-
st la plus simple & la mieux
due qu'on puisse imaginer
une pareille opération. A
des Cabestans & des Pou-
aque morceau de l'Obélis-
at enlevé & dégagé de ces
ténébreuses qui le des-
oient ; mais l'Obélisque
n'est point encore placé.
e doute pas que la magni-
e & le bon goût du Pape
signent bientôt un lieu di-
e ce beau Monument. En
ant on a mis dans le nou-
lifice construit par les PP.
tins, une Inscription fai-
oi de la découverte, &

marquant l'endroit où l'
que étoit enfeveli.

Il nous reste à parler de
que plusieurs Sçavans on
à M. l'Abbé Bandini, po
trer que l'Obélisque étoit a
marquer la ligne Méridien
sera la matière d'un dern
trait.

ARTICLE LX

HISTOIRE DE I
depuis le commencemen
siècle. Tomes III. A P
Charles-Antoine Jomber
braire du Roi pour l'A
& le Génie, à l'Imag
Dame, 1750. Tome p
p. 315. sans la Préfac

LA Perse a toujours
Théâtre des plus é
révolutions. Diverses N
ont exercé successivement
Empire leur haine & leur
tion. L'Auteur a compr
ces événements rapporté

l'histoires, n'avoient plus
oi intéresser. Ainsi laissant
: tous ces faits mémorables
loignés de notre tems pour
aux Lecteurs fastidieux &
ités, il s'est attaché unique-
aux Révé[illegible]tions que la
a éprouvées dans ce der-
iècle. L'espace est court:
l n'en fournira pas moins de
ls & de terribles objets.
Auteur qui n'est pas favora-
ux Préfaces a jugé à propos
mettre une à la tête de son
age. Cependant il n'est pas
é en contradiction avec lui-
e. Il est vrai qu'on a impri-
ien des Préfaces qu'il eut
x valu supprimer. Telles
celles qui n'ont été faites
pour grossir un volume, &
rocurer par cette industrie
taille plus avantageuse; tel-
encore celles où l'on voit
nent que l'Ecrivain cher-
t à parler de lui-même & à

relever ſes talents. Mais il fau
convenir qu'il y a des Préfac
ſi élégantes, ſi inſtructives,
curieuſes, que leur ſuppreſſio
eût été une perte ineſtimabl
pour le Public. Il eſt vrai qu'o
eſt tellement prévenu contre le
Préfaces, qu'on lit auſſi peu le
bonnes que les mauvaiſes. Le
Lecteurs judicieux tiendront un
autre conduite. Ils parcourron
les premières pages, & s'ils ob
ſervent que cette lecture leu
apprend des choſes utiles & pe
communes, ils ne dédaigneron
pas d'en continuer la lecture.

M. la Mamye-Clairac (notre Auteur,) débute par nous apprendre quel eſt le peuple qui a cauſé le renverſement de la Perſe en ces derniers tems. Les Aghvans ſont ceux qui ont ſubjugué cette vaſte étenduë de pays, avec une rapidité étonnante. Ils habitérent autrefois le Chirvan, partie de l'Arménie

ſupérieu

ſupérieure ſelon les Géographes Arabes, & de-là ils furent tranſportés dans les montagnes qui ſéparent le Candahar de l'Empire des Indes. On n'attend pas de nous une diſcuſſion ſcrupuleuſe des conteſtations Géographiques ni des tranſmigrations, ſurtout quand on ne ſçauroit produire que des conjectures. Les Hiſtoriens, dont les inſtructions doivent être plus profondes & plus étenduës que celles des Journaliſtes, ſont en droit d'entrer dans ces recherches, & d'enſeigner à leurs Lecteurs ce qu'il y a de plus certain ou du moins de plus probable dans les anciennes ttaditions.

Les Aghvans qui vivoient ſous des tentes & dont toute l'occupation étoit d'élever des troupeaux, indignés de ſe voir mépriſés par les Indiens du Candahar, de même Religion qu'eux, pendant que les Perſans, réputés

hérétiques, les avoient traités avec humanité, prirent la résolution de changer de maître. Ils députérent sécrétement à la Cour de Perse, pour engager Abas II. qui régnoit alors, à rentrer en possession du Royaume de Candahar. Abas assembla une armée de cent mille hommes, avec laquelle il se présenta devant la Capitale du même nom, qu'il réduisit à capituler après une résistance de deux mois. Cet événement arriva en 1650.

L'Empereur des Mogols arma puissamment pour recouvrer ce qu'il avoit perdu. Deux armées commandées successivement pa[r] deux de ses fils, formérent l[e] siége de cette Ville, mais ni l'u[n] ni l'autre ne réussirent.

Ces disgraces assurérent à Perse la Souveraineté du C[an]dahar, & Chah-Abas pour [re]connoître les services que Aghvans lui avoient rendu

uerre, récompensa
x, & diminua le tri-
ue la Nation avoit
payer, pour la li-
urage. Cette bonne
ne dura pas assez.
neurs Persans ava-
s traitérent les Agh-
aves & sans ména-
nécontentement de-
; les Aghvans pen-
rs à se révolter. Le
se, qui étoit alors
in, & ses Ministres,
te leur indolence,
re d'une longue prof-
rirent aisément qu'il
as négliger des mou-
nt les suites étoient
s à craindre que le
rsuivoit alors par ses
rs la restitution du
autrefois partie de

ya Gurghin - Kan,
rgien, pour assurer

la frontière & pour y rétab
le calme. On fera bien - aise
ſçavoir par quelle aventure
Prince ſe trouvoit en ce tems-
à Iſpahan. Il avoit entrepris
recouvrer l'indépendance do
avoient joui ſes Ancêtres ; ma
ſon projet ayant mal tourné,
prit l'étonnante réſolution
venir à la Cour de Perſe po
implorer la clémence du Sou
verain. Ce Monarque étoit d
bonnaire & pardonnoit volon
tiers, il accorda la grace
coupable, qui renonçant en c
circonſtances à la Religion Chr
tienne, eut le Roy même *po
parrein de Circonciſion.*

Ce Général exécuta ſes
dres, mais avec trop de ſévéri
Les Aghvans outrés de ces
gueurs, députérent ſécrett
ment pour en inſtruire le Sou
rain : ils ne purent pénétrer ju
qu'au Thrône, qu'au jour de l'
quinoxe du Printems. C'eſt

our que les Rois de Perse
coutume de se montrer en
ic, & qu'il est permis aux
ıdres de leurs sujets de leur
enter des Requêtes. Les Dé-
s furent admis comme les
es, & ils se plaignirent des
ences qu'ils avoient essuyées.
plaintes eussent touché le
arque, si les amis de Gurg-
Kan n'avoient persuadé à
Prince que ces Députés é-
nt des séditieux absolument
gnes d'être écoutés.
près le retour des Députés,
-Veïs, le plus accrédité de
, fut arrêté par le Général &
oyé à Ispahan, pour y être
rvé de près comme un hom-
dangereux & capable d'é-
ıler la Monarchie. L'Aghvan
ut point abbatu d'un coup si
. Comme il avoit la Cour
Perse pour prison, il étudia
nd les caractères & le Génie
Roy & des Courtisans. Il re-

marqua sans peine que le Roy avoit beaucoup *de cette espèce de bonté qui tient trop de la foiblesse pour mériter d'être mise au rang des vertus.*

Son conseil étoit composé d'Eunuques qui étoient les dépositaires de toute l'autorité. Ils en abusoient continuellement & de la maniére la plus odieuse. Mir-veïs s'appliqua à démêler les Seigneurs qui étoient opposés à Gurghin-Kan, dont l'élévation étoit trop grande pour ne pas faire des jaloux ; il s'insinua dans leur esprit & se les attacha encore plus étroitement par de grandes libéralités. Toutes ces précautions prises, il demanda avec confiance d'être entendu dans ses défenses, & il se justifia avec tant d'art & d'éloquence, que le Roy revint de ses préventions. Cet avantage, tout grand qu'il étoit, ne satisfaisoit pas pleinement un homme déterminé à ruiner son accusateur.

s ambitieux & les rebelles
ſouvent fait ſervir la Reli-
à l'accompliſſement de leurs
ts, & ce qui eſt arrivé plus
fois dans la vraie Religion,
ncore arrivé plus ſouvent
i les Mahométans & les Ido-
. Mir-Veïs bien inſtruit des
entes Sectes de Mahomet,
leur oppoſition réciproque,
à propos d'en profiter, &
aire le plus ferme appui de
olte. Il obtint d'autant plus
ent la permiſſion d'aller en
nage à la Mecque & à Mé-
que par ce voyage il s'é-
oit du Candahar, & de ſa
n. Le dangereux pélerin
é au terme, conſulta les *Mou-*
ou Docteurs de la Loi,
ſçavoir d'eux, *S'il eſt per-*
des Muſulmans opprimés &
dans l'exercice de leur Reli-
par des Hérétiques de prendre
mes pour ſe ſouſtraire à leur
ation. Cette demande fut

suivie d'une seconde : *Si ces Musulmans n'étoient pas dispensés du serment de fidélité que les Chefs de famille avoient été forcés de faire à un Souverain Hérétique, ce Souverain n'observant point les conventions qu'il leur a jurées, & les réduisant sous la servitude des Ghiaours :* c'étoient les Géorgiens qui se disent Chrétiens.

Les Réponses des Moulas furent favorables ; mais Mir-Veïs étoit trop habile pour les faire valoir, avant qu'il se rencontrât quelque conjoncture, où il en pourroit tirer tout l'avantage qu'il en espéroit. Un Ambassadeur du Czar arriva dans la Perse avec une suite plus nombreuse que de coûtume. Ce Ministre qui, après avoir été marchand de caffé, soldat, officier, passa du service de Leopold au service de Russie où il devint Colonel, étoit un Arménien. Il prétendoit descendre des Rois

ménie & laiſſoit entrevoir
n'avoit pas renoncé aux
ts de ſa naiſſance.

n'eſt pas étonnant que ces
s diſcours troublaſſent la
r de Perſe, où l'on n'eſt ni
is attentif ni moins ſoupçon-
: que dans tout le reſte de
ent. Mir-Veïs parloit diver-
nt ſelon les liaiſons des Sei-
rs, dont il étoit fort inſtruit;
quand il converſoit avec
qu'il ſçavoit être ennemis
urghin-Kan, il déclaroit
confiance que le péril qu'on
noit n'étoit rien ou peu de
e : que ce qu'il y avoit à
idre, c'étoit la puiſſance
urghin-Kan, toujours Chré-
dans le cœur, & qui gouver-
avec une grande autorité le
lahar & le Kerman. Ces diſ-
s artificieux firent impreſſion
e Roi Chah-Huſſein, & ſur
inistres; ſelon les apparen-
e Gouverneur du Candahar

devenu ſuſpect à ſon tour, eût été rappellé, ſi l'on n'eût appréhendé qu'il entreprît de ſe maintenir dans ſon gouvernement par la voye des armes, ou qu'il ne le livrât au Mogol. Comme on n'oſoit pas rappeller du Candahar un Gouverneur dont on avoit tout à craindre, on réſolut de mettre auprès de lui un homme très-capable d'éclairer toutes ſes démarches & de balancer ſon pouvoir s'il lui prenoit envie d'en abuſer. Mir-veïs fut choiſi pour cette commiſſion, & il n'étoit guéres poſſible de choiſir mieux.

Le Gouverneur donna bientôt à l'Aghvan une occaſion favorable de venger ſa Nation des outrages de ſon tyran. Le Géorgien, qui n'ignoroit pas que ſes excès étoient connus de la Cour, & qu'ils y avoient été blâmés, n'en rabbatit rien de ſa fierté ni de ſes emportemens. Il ſçavoit que

Mir-Veïs avoit une fille d'une extrême beauté, & il la demanda pour être enfermée dans son Haram : il parla en maître qui veut être obéï & qui ne permet pas de délibérer. Le Pere, quoiqu'outré de cette injustice, fit bonne contenance, & dissimula profondément. On cherçha une personne jeune & belle, qu'on instruisit bien du rôle qu'elle devoit jouer & qu'on habilla magnifiquement, avant que de l'envoyer à Gurghin-Kan, comme la fille qu'il avoit demandée.

Cet Episode Romanesque fut la cause d'une étrange révolution. La prétenduë déférence de l'un des deux ennemis trouva de la sensibilité dans le cœur de l'autre : Mir-veïs sçut bien en profiter. Il commença à jouer ce que tant de gens disent être le grand jeu des Cours : il affecta un attachement singulier à la *personne* & à la fortune d'un

homme dont il machinoit la ruïne. Il vint à bout de gagner sa confiance, & Gurghin-Kan devint bientôt le jouet de celui qu'il regardoit comme un ennemi subjugué, comme un inférieur soumis.

Mir-veïs engagea les Chefs d'une des Tribus de sa Nation à refuser de payer les droits ordinaires. Le Gouverneur détacha aussitôt presque tout ce qu'il avoit de Troupes Géorgiennes, c'étoient les plus fideles & les plus sûres, pour réduire les mutins. Mir-Veïs se déclara hautement contre les séditieux, & ne parloit que de châtimens. Le Gouverneur fut touché de ce zèle apparent, & il accepta de bonne grace une fête qu'on préparoit pour la réconciliation de deux autres Chefs de Tribu qui ne s'étoient point encore présentés devant lui.

Le jour pris pour la Fête étant

,on se rendit sous les Pavil-
qu'on avoit dressés. Le Fes-
it somptueux, le Gouver-
n'étant pas assez sur ses gar-
s'endormit après avoir bien
& son cortége en fit autant.
Veïs avoit eu soin de faire
cer sécrettement une Tribu
Nation, assez près des pa-
ns où l'on étoit assemblé.
nd il vit Gurghin-Kan dans
at où ni lui ni sa suite ne
oient se défendre, il se jet-
lui à la tête de cinquante
nes armés de lances, & il
ssacra inhumainement : c'é-
e signal dont on étoit con-
. Dans le moment les Agh-
de la Tribu qui étoit à
e, accoururent les armes
main, & il n'échapa à leur
r ni Persan ni Géorgien.
r-Veïs fit dépouiller les
s, & distribua leurs habille-
, leurs armes & leurs Che-
aux plus braves des siens :

il monta lui-même ſur le Cheval du Gouverneur, & revêtu de ſes armes & de ſes habits, il entra facilement dans Candahar. Avec cette Troupe déguiſée ſi à propos, il ſe rendit maître d'une Ville où il y avoit déja un nombre conſidérable d'Aghvans à qui l'on permettoit d'y vivre pour le ſervice de la garniſon & des habitans. Tout ceci ſe paſſoit en l'année 1709.

La Cour d'Iſpahan déſeſpérant de recouvrer par la négociation ce qu'on venoit de lui enlever par une lâche perfidie, fit marcher des Troupes ; mais elles furent ſi maltraitées en trois ou quatre occaſions, que les rebelles en conçurent le plus grand mépris. Ces mauvais ſuccès déterminèrent le Roi de Perſe à faire de plus grands efforts & à prendre de plus juſtes meſures. On leva une armée de plus de quarante mille

es, & l'on en donna le
andement à Cofrow Kan,
du Gouverneur qui avoit
cruellement aſſaſſiné.
nouveau Général s'avan-
rs la frontière & juſques
es Montagnes qu'il falloit
, pour entrer dans la Pro-
de Candahar. Il rencontra
eïs avec les Aghvans ran-
bataille ſur la rive op-
d'une rivière qu'on devoit
ſer, ſi l'on vouloit réduire
belles. Le Général Perſan
a le premier à cheval dans
ière, & ſon exemple fut
de toute ſon armée qui
toute de Cavalerie. Les
ıns épouvantés de tant de
ſſe, abandonnèrent leurs
en déſordre & avec pré-
tion. Le vainqueur ſans
reſpirer ſes troupes, mar-
ers Candahar & l'inveſtit.
rniſon parut d'abord & é-
éritablement découragée ;

mais peu à peu elle se ressouvint de sa première valeur, & se défendit avec opiniâtreté.

Mir-veïs ne s'étoit pas renfermé dans la place, & l'événement justifia sa conduite. Avec les débris de son armée, qui grossissoit tous les jours, il harceloit continuellement les Assiégeans; il leur coupoit les vivres, & il les réduisit enfin à une telle disette, qu'ils se virent dans la nécessité de lever le Siége. La Perse assembla encore une armée qui fut défaite entiérement, & toutes les Villes de la Province, qui étoient restées fidèles jusques-là, se soumirent à la domination des Aghvans : c'étoit en 1714. Mir-veïs ne jouït pas long-temps d'une si glorieuse conquête ; il mourut l'année suivante 1715.

Ce Prince laissa deux fils, mais étant trop jeunes pour gouverner, Mir-Abdoullah son frere le remplaça. Il ne tint pas à ce

au Miniſtre, que la nation
ghvans, ne rentrât d'elle-
ſous le joug de la Perſe;
l éprouva tant d'oppoſi-
qu'il n'eut pas le temps
uter ſon projet.
-Mahmoud, un des fils de
eïs, indigné de ſe voir au
es ſujets, dans un Royau-
i'il regardoit comme ſon
ge, tua de ſes propres
ſon Oncle, & fut proclamé
rain, par quarante de ſes
complices de la-même
ration; il prétendit juſti-
n parricide, en publiant
ité que Mir-Abdoullah s'é-
ropoſé de conclure avec la

-Mahmoud qui n'étoit pas
ambitieux que ſon Pere,
le deſſein de s'emparer du
ie même de Chah-Huſſein:
dant il ne jugea pas à pro-
e le communiquer aux Ag-
, *perſuadé* qu'étant encore

très jeune, & par conſéquent de peu d'expérience, il ne viendroit pas à bout d'engager toute une Nation dans une entrepriſe ſi téméraire. Il ſe contenta pour tenir ſes Troupes en haleine, & pour les aguerrir de plus en plus, de les mener à quelque expédition moins hazardeuſe.

Ce jeune Prince, à la tête d'une armée de dix mille hommes, traverſa des déſerts arides & ſablonneux, pour entrer dans le Kerman. Malgré les plus terribles obſtacles, on pénétra dans la Province & l'on en prit la Capitale, où l'on trouva tous les rafraichiſſemens dont on avoit beſoin. Cette proſpérité dura peu. L'Armée victorieuſe fut défaite à ſon tour; & le Général Perſan, qui rendit cet important ſervice à l'Etat, fut peu après diſgracié par des intrigues de Cour, qne notre Auteur expoſe en détail.

commencement de l'année
tout sembloit annoncer à
se des tems plus calmes &
ranquilles. Mais il survint
ôt de nouveaux sujets d'in-
ıde. Le Gouverneur de
ıd mandoit qu'il arriveroit
amment un Ambassadeur de
rte, & l'on craignit qu'il
ıt demander la cession de
ıe Province. On apprit peu
que Tauris, la seconde
du Royaume, avoit perdu
mille de ses habitans par
:mblement de terre. Les
is firent une irruption dans
rvan, & assiegèrent Cha-
avec une Armée de quinze
hommes, dans l'espérance
:s Sunnis, dont la Ville étoit
ée en partie, les soutien-
ıt. Le Gouverneur se défen-
:ndant 25 jours, & auroit
tre rebuté les Assiégeans,
Sunnis, malgré toutes ses

précautions, ne leur avoient livré une porte. Les Leſghis entrèrent avec précipitation dans la place, & après s'y être retranchés, ils achevérent le lendemain de s'en rendre Maîtres.

Le Roi de Perſe accablé de tant de diſgraces ne douta pas que le Ciel ne ſe fût déclaré contre lui, & penſa ſérieuſement à l'appaiſer. Les feſtins & les jeux furent défendus ; on chaſſa les femmes publiques ; on ordonna des priéres & des jeunes ; les miniſtres de la Religion exhortèrent partout les Peuples à reformer leur conduite. Toutes ces nouveautés augmentérent la conſternation, & pour comble de malheur, on ſçut que le Kan d'Erivan, qui s'étoit avancé à la tête de quarante mille chevaux pour ſe jetter dans Gandja, avoit été défait par les Leſghis.

-Mahmoud, qui s'étoit tenu
ille depuis la déroute de
te Armée dans le Kerman,
pas plutôt été informé
alheurs de la Perse, que
ant toute sa haine, il cher-
s Alliés, & assembla jusqu'à
cinq mille hommes. Il n'a-
amais eu tant de troupes à
dres. Il ne tarda pas à les
en mouvement, il laissa
ence du Candahar à son
, après quoi il traversa les
s du *Sagestan* avec des fa-
incroyables, & se présen-
commencement de l'an-
722 devant la Capitale de
ovince. La Ville résista peu,
la Citadelle se défendit si
reusement que ce jeune Gé-
, faute d'artillerie, eût été
aint de lever le siege, avec
te de sa réputation, & peut-
e son armée déja fort affoi-
ar la fatigue des marches
la désertion. Mais dans ces

dangereuſes conjonctures, le Gouverneur offrit des ſommes conſidérables qui furent acceptées, & les Aſſiégeans prirent une autre route. Cette nouvelle marche eut des ſuites bien plus terribles pour la Perſe : en peu de jours Mir-Mahmoud arriva à quatre journées d'Iſpahan.

Il y fut rencontré par deux Officiers que le premier Miniſtre lui avoit députés, & qui lui offrirent quinze mille Tomans, s'il s'engageoit à ne point paſſer outre, & à ne pas permettre que ſes troupes fiſſent aucun dégât dans le territoire d'Iſpahan. Ces propoſitions ne ſatisfirent pas, & ſans y faire aucune réponſe, Mahmoud continuant de marcher avec ſa diligence ordinaire, vint camper à trois lieues de la Capitale.

On ne s'étoit pas attendu, & l'on ne devoit pas s'attendre, que Mahmoud laiſſeroit 300 lieues de

Pays ennemi derriere lui, avec toutes les Forteresses, pour venir commencer la Guerre dans le centre de l'Empire. Il n'y avoit alors à Ispahan ni troupes, ni munitions. On ramassa tout ce qu'on put de Gens de Guerre, on y joignit les Milices de la Ville avec les Paysans des environs, & tous les Seigneurs de la Cour se tenoient prêts à monter à Cheval au premier ordre. L'Armée Royale, où se trouvoit tout ce qu'il y avoit de plus grand dans la Perse, parut ainsi très brillante, & supérieure de la moitié à celle de Mahmoud.

Les Aghvans n'avoient point d'Artillerie. Ils y suppléerent par des mousquets à croc, que l'on chargeoit à chaque coup d'une poignée de balles. Le Mousquet avec son affût & le Canonier étoit porté sur un Chameau dressé à cet exercice.

La Victoire fut longtems dif-

putée : enfin après un Combat fort opiniâtre, le Champ de Bataille resta à Mahmoud, & l'Armée du Roi rentra dans Ispahan pour se défendre. Le Vainqueur resta dans son Camp, où l'irrésolution du Général parut extrême.

Il n'empêcha pas les Persans de reprendre les vingt-quatre piéces de canon qu'ils avoient perdues & dont l'Armée Victorieuse avoit un si pressant besoin.

Cependant l'embarras de Mahmoud n'étoit pas l'effet d'une terreur panique, ni un défaut de valeur & d'intrépidité à la vue du danger. Il considéroit la grandeur de la Ville, qu'il falloit assiéger, la force de la garnison très-supérieure en nombre aux Assiégeans, & de plus animée par la présence du Roi, qui s'étoit déterminé à défendre en personne la Capitale de ses Etats, il

l craignoit aussi que tous les Gouverneurs des Provinces éloignées, ne rassemblassent leurs Troupes pour venir fondre sur les Aghvans & les accabler par leur multitude : c'étoient là les objets dont il étoit frappé, & il est étonnant qu'il n'y succomba pas.

Malgré tous ces obstacles, le siège d'Ispahan fut résolu, & l'événement montra que, dans le métier de la Guerre, la témérité est quelquefois un guide assez sûr. L'enceinte de cette Capitale avec ses fauxbourgs étoit alors de huit lieuës, & l'on y comptoit six cens mille habitans, sans y comprendre tous ceux qui étoient venus y chercher un azile. Mahmoud insulta jusqu'à trois fois les remparts & fut toujours repoussé. A une lieuë & demie de la Ville, les Rois avoient bâti une maison de plaisance qui valoit une

place forte, on l'appelloit Ferhabad ; les murailles étoient solides, très-hautes & flanquées de diſtance en diſtance par de bonnes Tours ; ce poſte qu'il étoit facile de ſecourir, dans une ſi grande proximité, méritoit bien d'être conſervé ; cependant il y eut ordre de l'abandonner, & la garniſon ſortit avec tant de précipitation, qu'au lieu d'emmener ſon Canon, elle ne fit que ſe retirer. Les Aghvans entrèrent auſſi-tôt dans ce ſuperb Palais, & y établirent leur pri cipal quartier.

Il ne nous convient pas de crire le détail, les ſuccès, ni diſgraces, qui ſoutinrent ou larmerent le Chef des rebell eût dû perir mille fois avec armée devant une Ville q défendit ſi long-temps : le qu'il prit de couper les vi ſes ennemis, lui ouvrit le tes de cette Capitale. Cha

in fut forcé de ceder le Thrône l'Empire à un Sujet rebelle si barbare, que pour assurer sa onquête, il fit perir, par des deiis affectés, presque tous les haitans d'une des Villes les plus euplées de l'Asie. Ce fut le 23. Octobre 1722. que Chah-Hussein ttacha de ses propres mains l'Airette Impériale au Turban du Vainqueur.

ARTICLE LXIV.

A VIE DE PIERRE ARETIN par M. de Boispreaux. A la Haye, chez Jean Neaulme. M. DCC. L. in-12. pag. 232.

IL est peut-être assez remarquable que deux Peintres du XVI. Siécle ayent fait le portrait le l'Arétin ; que deux Ecrivains modernes ayent écrit sa vie, & que nous-mêmes, à deux reprises différentes, nous composions

l'extrait qui concerne ce person-nage.

La raison de cette dernière particularité qui pourroit paroître une attention excessive, c'est que notre premier Mf. se perdit il y a plus d'un an, avant que de parvenir à la Typographie: espèce de malheur que nous n'aurions pas songé à réparer, si l'Ouvrage de M. de Boisspreaux étoit moins estimable. Outre les Anecdotes & la bonne critique qu'on y remarque, il est agréablement écrit; & l'Auteur ne s'est point écarté de la décence qui devoit gouverner une telle composition. L'Arétin dont on s'occupe ici étoit très-méprisable par ses mœurs, par ses ouvrages & par son caractère; il falloit convenir de tous ses défauts, & n'en parler que pour les rendre odieux ou ridicules. « Les jeunes gens, » dit *M. de Boispréaux*, appren- » dront qu'on ne doit jamais f[illegible]

» crifier les mœurs à la fureur
» de l'efprit; qu'il eft dangereux
» de réduire en Problème les
» Principes qui font la bafe & la
» fureté des fociétés ; que l'in-
» folence & la préfomption ca-
» ractérifent l'ignorance ; &
» que ceux qui croyent fe faire
» un nom par de pareils moyens,
» achetent une réputation équi-
» voque & momentanée, par la
» perte de leur repos & de leur
» honneur. »

Tel eft en effet le réfultat de toutes les pratiques de l'Arétin. Il joua de tems en tems un rôle dans le monde ; il fe procura des rapports qui euffent fait la gloire & le bonheur d'un honnête homme ; il reçut des Princes & des Grands les témoignages d'une confidération fingulière : c'eft ce qui rend fon Hiftoire digne de quelque curiofité ; mais fon mauvais efprit, fa hardieffe cynique, fa conduite libertine, ont déter-

miné ſur ſon compte le Jugement des Sages & de la Poſtérité.

Il y a de l'ordre dans ce Volume. On y donne d'abord la vie de Pierre Arétin ; on examine enſuite ſon caractère; on finit par la notice de ſes ouvrages : trois Articles travaillés avec ſoin, mais que nous ne pouvons indiquer ici qu'en général.

L'Arétin eſt un de ces hommes dont la vie n'eſt pure dans aucune de ſes époques. Il étoit fils naturel de Luigi Bacci Gentilhomme d'Arezzo. Sa mere, nommée *Tita*, prit ſoin de ſon éducation, ſans toutefois le faire inſtruire dans les Sciences : il n'apprit jamais que quelques mots de Latin ; mais la profeſſion de Relieur de Livres qu'il exerça d'abord, le mit dans le gout de lire beaucoup de compoſitions Italiennes ; il ſe picqua auſſi de fréquenter les gens de Lettres, & avec la vivacité na-

lle dont il étoit abondam-
t pourvû, il acquit quelque
ité pour composer ; son
e fut toujours frivole comme
esprit : & presque en com-
çant, il parut impie & licen-
x. Qui croiroit qu'encore
nt, il débuta par un sonnet
re les Indulgences, & qu'une
es premières productions fu-
16 Sonnets infâmes destinés
urer avec 16 Desseins, qui
deshonoré le crayon de
s Romain ?
ıquiété pour ces premières
ıces Poëtiques, il ne se cor-
a point ; toute sa vie il fit de
vais Vers, qui lui attirerent
disgraces ; après l'exil ou la
onade, il paroissoit raison-
le, pénitent même & devot
ques moments, mais bien-
après la vanité, l'intempé-
e d'écrire, le libertinage
nœurs & de conduite, le
ient rentrer dans les mêmes

routes de médiſance, d'indiſcrétion, d'impiété.

Il avoit été d'abord au ſervice de Leon X. & enſuite de Jules de Médicis ſon Couſin, qui fut le Pape Clement VII. Durant la tempête excitée à l'occaſion des Deſſeins de Jules Romain, il ſe donna à Jean de Médicis, qui étoit dans les Intérets du Roi François I. c'eſt ce qui procura à l'Arétin les bonnes graces de ce Prince. Il ſuffiſoit en ce temps-là d'avoir la réputation de bel-Eſprit & d'homme de Lettres, pour être bien reçu à la Cour de France. On voit par une Lettre de Médicis, que le Monarque faiſoit l'honneur à l'Arétin de le déſirer, de paroître inquiet de ſon abſence. C'étoit durant le ſéjour du Roi dans le Duché de Milan. * Ses malheurs purent ra-

* On lit ici que François I. entra en Italie pour faire valoir les droits qu'il

· le zéle de l'Arétin pour son
ce ; au moins est-il certain
Charles-Quint enleva cette
:e de favori à son rival per-
:l ; que l'Arétin reçut de
pereur une Pension de deux
Ecus ; que dans toutes les
ions il ressentit les effets
bonté de ce Prince. Qui
oit croire qu'un si médiocre
nnage eût seulement osé
tre devant les premières
; de l'Europe ? Mais ce n'é-
t encore là que des essais :
de la faveur qu'on lui pro-
it, il porta la confiance
à faire demander au Pape
III. le Chapeau de Car-

ır Milan, *du Chef de Valentine*
'a mere. 1°. La mere de François I.
ouise de Savoye. 2°. *Valentine*
pas de la Maison Sforce, mais
maison *Visconti* 3°. Elle étoit
le de François I. étant femme de
le France, Duc d'Orleans, fils
rles V. & Frere de Charles VI.

dinal. Le Duc de Parme voulut bien solliciter lui-même cette grace, mais *un refus formel mortifia la présomption* de l'ambitieux Arétin; & sous le Pape Jules III. toute la distinction qu'il put obtenir fut le Titre de Chevalier de Latran; dignité que le Pape lui conféra avec les plus grandes marques de considération. Cependant il ne se crut pas assez payé par-là des Poësies composées en l'honneur du Pontife. *Le S. Pere*, disoit-il, *m'a donné l'accollade, mais ses baisers ne sont pas des Lettres de Change.*

Tel est souvent le style qu'il prend dans ses Lettres : il demande, il sollicite, il expose ses besoins, il fait entendre qu'il donne des louanges pour des Ecus d'Or, que le vrai moyen de gagner son amitié, ou de prévenir sa vengeance, est de lui faire des présents. On ne peut imaginer à quel point la hardiesse

de cette mauvaise langue & de cette plume trempée dans le fiel intimida la plûpart des personnes en, place qui vêcurent de son temps. Le Titre de *fleau des Princes*, qu'il prit dans ses Medailles, étoit un Titre de vanité, mais qui énonçoit aussi quelque chose de réel. L'Arétin étoit trop cynique pour qu'on esperât de lui des égards ou des ménagemens ; on lui envoyoit des chaînes d'Or, *pour enchaîner*, disoit-on, *cette Muse indiscréte*; il fait quelque part l'énumeration de tous les présents qu'il avoit reçus des Princes & des Grands; c'est comme un *inventaire de Bijouterie*, ou un Bureau de Jouaillier.

Mais s'il recevoit beaucoup, il dépensoit & donnoit de même; il étoit somptueux, prodigue, libertin, toujours demandant, toujours livrant au premier venu ce qu'il avoit pû acquérir ; & ses *libéralités* ne demeuroient pas

plus sécrettes que ses demandes. Personne n'a jamais été plus vain, plus panégyriste de lui-même, plus fécond en inventions de parade & de forfanterie ; il s'appelloit *le divin Aretin ; Pierre Aretin homme libre, par la grace de Dieu, destiné à montrer les vices & les vertus ;* il faisoit frapper des médailles en son nom & il les distribuoit jusques dans les Cours des Princes. Comme il se louoit partout & en toutes manières, il se trouva une multitude de sots qui le crurent sur sa parole, & qui lui prodiguèrent aussi les louanges les plus outrées & les plus singulières. Notre Auteur en cite des exemples qui prouvent jusqu'à quel point de fanatisme certaines gens en étoient venus à l'égard de ce personnage.

L'Arétin passa la plus grande partie de ses jours à Venise, & il y mourut vers l'an 1557. agé

5 ans ; on dit que cette
phe fut gravée sur sa
e :

t Aretini cineres, lapis iste, sepultos
rtales atro qui sale perfricuit.
s Deus est illi : causamque rogatus,
ac dedit : ille, inquit, non mihi notus erat.

ais il est plus probable que
ut quelque Satyrique qui
furtivement une inscrip-
i insultante auprès du tom-
. Quoiqu'il en soit, l'Arétin
eaucoup plus de censeurs
nnemis que d'admirateurs
partisans. La raison en est
elle : c'étoit au fond un
nauvais sujet, un Auteur
é, une bouche empestée qui
spectoit rien. On a une ha-
ie très-vive du Bénédictin
um Périon, par laquelle ce
ieux invitoit le Pape Jules

III. le Roy Henri II. & tous les Princes à se défaire de l'Arétin. Il le peint comme le plus scélérat, le plus infâme & le plus impie de tous les hommes. Cette piéce qu'on lit avec plaisir pour le style, qui est très-bon, renferme quelques Anecdotes que nous n'avons point remarquées dans la Vie qu'on nous donne; on y trouve, par exemple, que l'Arétin avoit écrit une satyre contre le Pape Paul III. qu'il avoit vomi des blasphêmes contre S. Jean-Baptiste &c. Du reste il y a tant de reproches dans ce Discours, que Perion pourroit bien avoir passé les bornes de l'exactitude & de la modération.

Quelques-uns ont voulu tirer avantage de quelques Ouvrages de piété composés par l'Arétin, pour diminuer ses torts; mais d'autres ont cru que cet homme profane n'avoit travaillé en ce

leurs ces livres prétendus dévots ont été *condamnés par l'Inquisition comme hérétiques & scandaleux.*

L'état des ouvrages de l'Arétin nous a paru exact dans le livre de M. de Boispreaux. Nous avons eu la curiosité de joindre à la lecture de ce Catalogue raisonné les deux Volumes de lettres écrites au même Arétin, & imprimées à Venise dès l'an 1551. six ans avant sa mort. Rien ne fait mieux connoître les liaisons qu'il sçut entretenir avec tout ce qu'il y avoit de plus distingué en Europe. Les Grands qui lui écrivent, comme le fameux Barberousse, le Cardinal de Lorraine, le Cardinal d'Ausbourg & une multitude d'autres, accompagnent toujours leurs lettres de promesses d'argent & de présens : objets essentiels dans l'idée de ce Poëte, toujours prodigue & *toujours affamé.*

ARTICLE I

LETTRES CRITIQU

divers écrits de nos jo
traires à la Religio
Mœurs. 2 vol. in-12.
à Londres 1751.

CEt Ouvrage divisé
parties contient
vingt-deux Lettres. Le T
nonce que la critique de
Ouvrages Modernes; n
teur, dans la ſuite de ſe
étend plus loin ſes r
Tout ce qui tient aux m
la Religion, tout ce qu
que rapport au bien de la
intéreſſe ſon eſprit & ſo
C'eſt un Citoyen zélé,
vaille à proſcrire les a
ramener l'ordre : zèle
ſans doute, digne d'un
homme, & dont les effe
teroient, & auroient in
ment des ſuccès, ſi nous é
peu plus accoutumés à
par nous-mêmes, ou a

téressés pour adopter les réflexions d'autrui.

Celles que l'on présente au Public, ont droit de lui plaire par le vrai qui y regne ; c'est un homme du Monde, un homme cultivé, un homme d'Esprit, qui parle. Ce dernier Titre détermine aujourd'hui tant de suffrages en faveur de certains Livres dignes tout au moins d'un mépris général ; ne l'estimera-t-on que quand il sera employé à authoriser l'impiété, & à étendre la corruption des mœurs ? Un homme d'esprit qui se fait un devoir & une occupation de travailler au bonheur de la Société, n'a-t-il pas plus de droit à notre estime & à notre confiance, que tel autre qui ne travaille que pour la troubler & la détruire ? La différence des motifs qui animent leurs travaux, & des effets qu'ils produisent, devroit en mettre dans les idées que l'on s'en fait.

Un homme d'esprit qui a la vérité pour lui, devroit toujours l'emporter sur un homme d'esprit, dont on ne connoît les Talens que par l'abus qu'il en fait en faveur de l'erreur & du libertinage; la raison parle pour le premier, le vice seul peut fixer les partisans du second.

La première Lettre n'est qu'une annonce du plan de l'Ouvrage & des Matières qui doivent y entrer. On y reconnoit au style cette aisance & cette liberté que donne l'amitié fondée sur la conformité des sentimens, & cimentée par l'usage.

La seconde Lettre traite de la manière dont on éleve les enfans en France; sujet important & fécond en réflexions solides; qu'il seroit à souhaiter que ceux qu'elles intéressent, fissent eux-mêmes: on ne les fait pas, & de là ces abus énormes en ce qui regarde l'éducation. Les François

›nt en état d'en donner une
guée à leurs enfans, ou en
ʒent les moyens, ou ne
ıent pas les véritables.
ıe légère teinture des belles
es, l'art de la Danse, de la
ʒue &c. voilà à-peu-près à
se réduit ce que l'on appelle
ation. On s'applique beau-
à former le corps, assez
ı cultiver l'esprit : le cœur
·esque entierement négligé ;
cette négligence a-t'elle des
; qui deshonorent égale-
:, & les Peres inattentifs,
; Enfans mal instruits. L'or-
., l'insensibilité pour les mal-
eux, la présomption, ce
les fruits ordinaires que pro-
:nt des passions que l'on n'a
lompter, parce qu'on n'a
t appris de bonne heure à
onnoître.
:s personnes du sexe ne sont
plus heureuses du côté de
cation solide. On ne les

premiers devoirs, & d
en elles le vrai mérite
persuade que l'ignoranc
ce qui n'est point bagat
leur partage, & que p
dans la Société il suffi
de quoi plaire à quelq
adulateurs. L'âge déve
passions, & fait éclore
les toutes les foiblesses
sont la source.

Il paroît étonnant q
teur, après avoir gémi
ture imparfaite que l'
à l'esprit des Dames Fr
ne trouve pour elles de

isse lire sans danger.
rnante assez hardie
r furtivement à son
vres dont on lui dé-
ccuper , sera t'elle
e dans le choix qu'il
? Capable de trahir
de ses maîtres dans
issi délicat , n'ira-
enfin jusqu'à servir
& sans examen ,
é avide de sçavoir
lroit toujours igno-

me , la quatrième ,
ème Lettre roulent
çois ; sur leurs ver-
is encore sur leurs
caractère , leurs
modes , leurs plai-
tour à tour à la cri-
géreté & l'inconstan-
défauts dont on nous
is longtems ; on ne
re pas regardés par-
omme des défauts

ſans perdre ceux-ci d
en eſt d'autres en eff
manderoient nos prem
L'Auteur reproche au
du crime dans leurs pla
de ſincérité dans les
ſervices en apparenc
généreuſes, peu d'œcon
l'uſage des richeſſes, p
pect pour la Religion
réſerve dans la critique
coup de mépris pour l
& les bienſéances qu
la Société. Ces vices
effet les nôtres? ou bi
tent-ils que dans l'im
d'un Ecrivain qui dé

& dans ce cas il est bien humiliant pour nous, de ne pouvoir rendre au moins son jugement suspect.

La seule ressource seroit, en convenant du fond, d'attaquer un peu la forme. Dans une critique des moeurs, il est des détails que l'on peut supprimer sans craindre de manquer son but. Les coupables se reconnoissent toujours aux traits raccourcis qu'on leur présente : la réflexion supplée dans eux à la lecture, & ils sçavent bon gré à ceux qui les ménagent en les corrigeant, & qui leur épargnent la honte de se voir mieux connus qu'ils ne voudroient l'être. L'Auteur fait des portraits, quelquefois même des tableaux bien dessinés, mais les couleurs en sont quelquefois trop cruës & trop chargées : plus adoucies, elles affecteroient moins les sens, & plairoient davantage au goût & à la

raison. La dixième Satyre de Despréaux n'a pas été la plus applaudie, on n'ignoroit pas que ce qu'il y dit est vrai en partie ; mais, ou bien il ne devoit pas le dire, ou bien il devoit adoucir par des tempéraments bien ménagés ce que la vérité avoit de trop dur en elle-même. L'article des Bals dans la cinquième Lettre est un de ces morceaux de peinture qui ne perdroient rien de leur prix en perdant quelques personnages, quelques situations & quelques nuances.

La sixième lettre est employée à prouver la vérité de ce principe d'Horace *Ætas parentum pejor avis.* L'Auteur en appuye la démonstration sur un parallèle des femmes du tems passé, & des femmes de nos jours. On voit d'un côté la simplicité dans les manières, la décence dans les ajustemens, l'application aux

devoirs,

'oirs, l'étude des choses uti-
, la vigilance pour prévenir
foiblesses, la prudence & la
:rétion pour les cacher. On
t de l'autre l'affectation ou-
:, la vanité indiscrette, la
ipation, la curiosité aussi vive
: dangereuse, l'imprudence
a mollesse dans les meres de
iille, l'indépendance & l'oi-
:té dans les enfans. Si ce pa-
èle est juste, il faut l'avouer,
étoit moins méchant en Fran-
il y a quatre siècles qu'on ne
: aujourd'hui. Nous doutons
endant que le fond de ce pa-
èle puisse s'appliquer avec
: exacte justice à toute la Na-
ı Françoise.
.a Capitale ne fait pas l'hon-
r aux Provinces de les com-
er à elle. Les Provinces de
côté seroient fâchées de
:mbler en tout à la Capitale.
y a plus qu'à sçavoir si ce
fonde la différence de part

& d'autre, ne détermine pas l'objet de la comparaison de l'Auteur. Si ce que la Capitale appelle grossiereté, timidité, soins inutiles, dans les Provinces, n'est au fond que cette simplicité, cette pudeur, cette application louable que l'on vante dans nos peres ; si au contraire ce que les Provinces condamnent dans la Capitale, & refusent d'adopter, a réellement les caractères du vice, il en résulte nécessairement que la critique ne regarde que la Capitale. Juger autrement, ne seroit-ce pas conclure du particulier au général, & envelopper des millions d'innocens dans la condamnation de quelques coupables ?

Nous donnerons la suite dans d'autres Articles de ces Mémoires.

ARTICLE LXVI.

NOUVELLES VUES SUR le Systême de l'Univers. 8°. pages 290. A Paris, chez Chaubert, Quai des Augustins, & Ballard rue saint Jean de Beauvais. M. DCC. LI.

CEt Ouvrage est sous la forme d'entretiens. L'Auteur aisonne d'Astronomie Physique avec une Dame qui a déja bien les connoissances & qui en acquiert un million d'autres durant es conversations.

Le premier entretien commence par la réfutation de plusieurs Systêmes sur la pesanteur: Systêmes de MM. Descartes, Varignon, Villemot, Huyghens, Bulfinger, de Moliére &c. On ne discute point ici en particulier celui de M. Newton, parceque l'Auteur le confond avec tous les

la même ligne, laquelle prolongée passeroit par le centre de la Terre ; *c'est donc vers ce centre que tous les corps grossiers sont poussés.*

On voit dans ce Systême, que la pésanteur est renfermée dans les limites de l'atmosphère ; qu'elle n'a point lieu par rapport à la Lune & aux Planettes ; que son action est le résultat de tous les mouvemens imprimés par différentes causes à la matiére subtile ; que cette action doit être très-puissante & très-efficace ; que la facilité qu'ont ces mouvemens de *se pénétrer sans se détruire ni s'altérer*, doit servir à résoudre les objections qui peuvent être faites contre le systême ; qu'enfin à l'aide de ces principes on explique les divers phénomènes de la pesanteur. C'est ce que la Marquise, disciple de l'Auteur, conçoit sans effort, & ce qu'elle développe ensuite avec capacité.

La question de la pesanteur tient de près à celle de la figure de la Terre, puisque c'est des expériences du pendule vers l'Equateur qu'on a pris occasion d'examiner si la Terre est allongée ou applatie dans la direction de son axe. L'Auteur donne l'histoire de cette fameuse controverse, il en suit tous les progrès, il en expose toutes les circonstances, & il arrive jusqu'à la proposition qui passe aujourd'hui pour une espèce d'axiome, sçavoir qu'*il ne paroît plus permis de douter que la Terre ne soit applatie.*

On en doute cependant ici, on regarde comme très-*équivoques les indices que la mesure & la comparaison des Arcs terrestres & célestes ont paru donner de l'applatissement de ses régions polaires. Toutes ces opérations renouvellées avec tant d'éclat, & si l'on veut avec tant de succès,*

n'apprennent rien sur la figure de la Terre. Elles n'ont pû nous instruire que sur la figure de son Atmosphère.

En effet l'Atmosphère étant un corps parfaitement fluide, on ne peut supposer qu'elle tourne en 24 heures sur elle même, sans que l'élévation de son Equateur produise l'abaissement de ses Poles ; & sans qu'il résulte de cette élévation & de cet abaissement la figure d'un Sphéroïde applati ; figure encore une fois qui ne se rapporte point au globe même de la Terre, & que ne prouvent point les travaux faits au Nord & sous l'Equateur. Car si les degrés de la Terre ont paru aux Astronomes plus grands vers les cercles polaires que vers la ligne, c'est que les fils à plomb des quarts de cercle étoient regardés comme perpendiculairement dirigés à la surface de la Terre ; au lieu que la direction de

ces fils n'étoit réellement perpendiculaire qu'à la surface de l'Atmosphère applatie ; la Terre demeurant sphérique ou de telle autre figure que le Créateur lui a donnée au commencement. Et la raison pourquoi les fils à plomb étoient perpendiculaires à l'Atmosphère applatie, c'est que le fluide environnant l'Atmosphère presse toutes ses parties selon des lignes perpendiculaires, afin de maintenir l'équilibre, & d'empêcher tout ce grand corps de se dissiper : car en pressant ainsi selon es lignes perpendiculaires, ce mêe fluide, principe de la direction la pesanteur, devoit détourr les fils à plomb ; c'est-à-dire rendre perpendiculaires à l'aptissement des Poles ; détour ls n'auroient point reçu, si l'atphère fût demeurée parfaint sphérique : mais, une fois us perpendiculaires, du de l'Atmosphère, ces fils

ont du le paroître également du côté de la Terre & faire croire, par conséquent, que les dégrés de ce globe étoient plus grands vers les Poles que vers l'Equateur. Tout ceci nous semble répondre à l'idée de notre Auteur qui ne dit que l'essentiel, & qui a l'avantage de converser avec une personne très-spirituelle, très-intelligente & qui va même au devant des difficultés.

Il en resteroit une qui mériteroit peut-être quelque attention, sçavoir, comment les fils à plomb n'étant pas réellement perpendiculaires à la surface de la Terre, ils pourroient, étant prolongés, passer par son centre: qualité inséparable de la pesanteur & bien reconnue par l'Auteur, quelques pages plus haut: mais la réponse seroit apparemment que, comme à l'œil les fils à plomb tombent perpendiculairement sur la surface de la Terre,

ils passeroient de même sensiblement par le centre, s'ils étoient prolongés : explication qui peut suffire dans une matière comme celle-ci, où il est question de la pesanteur telle que nous l'éprouvons par les sens.

Quoiqu'il en soit, le reste de ce premier entretien combat de plus en plus les conclusions prises au sujet de l'applatissement de la terre. L'Auteur répand des doutes de toute espèce sur les observations modernes, en les comparant avec d'autres plus anciennes, ou avec des variétés d'opinions sur la quantité dont un diamètre de la Terre surpasse l'autre : c'est ce qu'il faudroit voir dans le livre même. Passons au second entretien.

On y attaque d'abord vivement le vuide Newtonien; & l'on fait sentir que ce vuide ne peut compatir avec la propagation de la Lumière, avec la constante

ques Cartésiens. *Car quelle raison peut rendre nécessaire l'action qu'exigeroit de Dieu la supposition de l'attraction mutuelle de tous les corps?* Au lieu que dans l'hypothèse des causes occasionnelles de Malebranche, on *sent une simplicité digne* en quelque sorte, *de Dieu*; on voit *comment deux ou trois loix générales que sa bonté s'impose, suffisent à la conservation de ses Ouvrages, & l'on reconnoît sa Sagesse jusques dans les bornes d'un secours qu'il proportionne à nos besoins.*

La controverse s'anime de plus en plus & l'attraction essuye des reproches terribles, jusques-là que l'Auteur l'accuse de *conduire à des conséquences que la raison & nulle espece de Religion ne peuvent avouer.* Peut-être que Newton entrevit ce précipice, puisqu'il proposa en certains temps & en certaines circonstances, d'expliquer la pesanteur par l'action d'un fluide qui rem-

plissoit l'Univers; mais si cett
proposition étoit sincère, il n'y
auroit plus de dispute: *rien*, con-
clut nôtre Auteur, *ne distingue-*
roit le Newtonien du Cartésien; &
l'on devroit dire que le partisan du
vuide fut le partisan du plein.

La suite de l'entretien est une
espèce d'Analyse de l'Ouvrage
de M. Bouguer sur les Orbites
des Planètes; article très consi-
dérable, & qui mériteroit de
notre part de grandes attentions;
mais il n'est pas possible de spé-
cifier tous les combats géneraux
& particuliers que livre notre
Auteur. Déclaré contre l'Attra-
tion & les Attractionnaires, il
taque toutes les défenses de
parti; il tâche de lui ôter
utes ses ressources, de détrui-
toutes ses espérances. Les
énomènes de l'Aiman, de l'E-
ricité, de l'ascension des li-
urs dans les tuyaux capillai-
la déviation du fil à plomb

quiette ici sur la posse
toutes ces choses ; on
que ces merveilles à l'a
Physique, & la Marqui
clut ainsi : » En vérité
» trésors que la Natur
» gue aux Newtoniens
» roient m'éblouir. L
» chesses annoncent,
» avis, une grande in
» Je crois voir au moi
» les ne sont que des ric
» aisés. »

Il ne faudroit pas dir
me chose de l'Auteur
Ouvrage. Nous n'avon

ARTICLE LXVII.

LETTRE AU P. B. J. SUR deux Brochures : Le Monde & l'Ame. A Londres. 1751.

M. R. P.

IL vient de me tomber entre les mains deux Brochures, une sur *le Monde, son Origine & son antiquité*, l'autre sur *L'Ame & son immortalité*. L'impiété aroît à découvert dans ces deux)uvrages d'autant plus pernicieux, qu'ils ont un air d'érudiion qui en impose facilement.)n trouve peu de Lecteurs en arde contre un Auteur qui cite u Grec & du Latin, qui s'eneloppe même dans l'Hebreu & Arabe. Les réflexions que je ous adresse mettront dans un rand jour la mauvaise foi & ouvent l'ignorance de celui-ci. e vous prie d'insérer ma Lettre

dans vos Mémoires, qui n'ont jamais ceſſé de combattre le libertinage & l'impiété. Je ſuivrai l'ordre des Chapitres parcequ'il n'y en a pas un ſeul qui ne pût fournir matière à une juſte cenſure.

Ch. 1. *L'idée que les Anciens ſe ſont formée du Syſtème du Monde.* Je paſſe volontiers à l'Auteur ſon eſtime pour les Egyptiens & Chaldéens, qu'il croit avoir été les premiers Aſtronomes de l'Univers. Mais il avance ſans fondement que les Juifs tenoient des Chaldéens le peu de connoiſſance qu'ils avoient de la ſcience des Aſtres. Il eſt faux que Moïſe ait emprunté d'eux l'erreur qui fait la Lune lumineuſe par elle-même. Moïſe ne parle nulle part de la lumiére intrinſéque aux Aſtres. C'eſt une impiété de dire, comme l'Auteur, que l'Hiſtoire de la Création en ſept jours n'eſt fondée que ſur le

culte superstitieux des Chaldéens qui adoroient les Cieux dans lesquels se trouvent sept Pléyades, sept Trions, sept Planettes. Une accusation aussi grave exigeoit les preuves les plus convainquantes. L'Auteur n'en apporte aucune, & je le défie d'en donner une seule. A-t'il espéré qu'on le croiroit sur sa parole ? A-t'on jamais cru un malade dans ses délires, un insensé dans ses folies, un libertin dans l'enthousiasme de son impiété ?

Chap. 2. *Opinions des Anciens sur l'origine du Monde.* Les uns l'ont fait éternel, les autres lui ont donné un commencement, tous ont dit beaucoup de fables. Cela n'est pas étonnant. Le Créateur seul a pu instruire l'homme de l'ordre qu'il a tenu dans la Création. Les plus beaux Génies du Monde réfléchiroient des siécles entiers, sans en pénétrer tout le mystére. C'est un

fait & les faits ne s'apprennent pas par des réflexions. Les Grecs & les Romains, Ariſtote & Lucréce ont donc dû dire bien des rêveries. Moïſe a eu ſeul l'avantage de bien dire, parcequ'il a eu ſeul celui d'être inſtruit par le plus grand & l'unique Maître. L'Auteur veut attaquer ces principes, & il montre ſon irréligion & ſon ignorance. Son irréligion, en confondant les écrits de Moïſe avec les fables de l'Egypte, de la Phénicie & de la Gréce. Son ignorance, 1°. en prétendant que Moïſe a admis une matière préexiſtante dans ces paroles de la Genèſe, *la Terre étoit encore informe, & les ténèbres étoient ſur la face de l'Abyme* : erreur qui ſe réfute aſſez par elle-même. 2°. en ſoutenant que *bara* ne ſignifie pas en Hébreu tirer du néant. Tout ce qu'il y a jamais eu de plus habiles gens lui don-

nent le démenti. Qu'il consulte les Juifs & les plus célébres Rabins, entr'autres David Kimhhi; ils lui apprendront que *Bara* signifie proprement tirer du néant; qu'il est même l'unique mot qui ait chez eux cette signification. Qu'il lise les paroles de Dieu même dans Isaïe XLIII, 7. *Tout ce qui invoque mon nom, je l'ai créé, je l'ai formé, je l'ai fait.* Voilà dans ce seul texte les trois mots Hébreux *bara*, *jatsar*, *hisca*, qui nous apprennent que la Créature est d'abord sortie du néant; *bara*; que Dieu lui a ensuite donné la forme, *jatsar*; qu'enfin toutes les perfections dont elle est embellie, elle les tient de la main bienfaisante de Dieu, *hisca*. L'imposture de l'Auteur est manifeste lorsqu'il cite Vatable & Grotius, pour son sentiment impie sur la Création. Ils tiennent positivement

& sans équivoque * que Dieu est l'Auteur de tout ce qui existe, & qu'il a tiré ce monde du néant. Je conviens que l'histoire de la Création a été attaquée par Celse & par Julien ; mais au lieu d'applaudir à ces ennemis de la Religion & du bon sens, il devoit célébrer la victoire qu'Origene a remportée sur Celse : au moins devoit-il sçavoir que c'est S. Cyrille, & non S. Clement d'Aléxandrie, (comme il le dit) qui a écrit

* Voici les paroles de Vatable Gen. 1. *Initio cum creavit Deus cælum & terram, tum terra erat inanis &c.* Proponit initio rem totam ut auctor ejus agnoscatur, & quod mundus non fuit ab æterno. ... deinde ex nihilo Deum aliquid creasse.

Voici celles de Grotius *De veritate Religionis Christianæ*, au titre *Deum esse causam omnium.* Quæcunque subsistunt à Deo existendi habere originem connexum est his quæ ante diximus.

contre Julien l'Apostat & qui en a également triomphé.

Ch. 3. *La fin du Monde.* C'est peut-être la question la plus inutile, & celle qui sera toujours la plus agitée ; l'homme aime à deviner, & se plaît à percer un avenir ténébreux. Toutes les fausses prédictions qu'on a faites jusqu'ici sur la fin du Monde pouvoient fournir à l'Auteur de très jolies choses. Mais il semble qu'il ne veuille avoir d'esprit que pour parler contre la Religion. Il abandonne tous les songes chimériques des hommes, pour tâcher de persuader que les premiers Chrétiens étoient Millénaires, qu'ils croyoient que la fin du Monde étoient très-proche, que les ames des prédestinés n'entroient pas dans la gloire aussitôt après le trépas, qu'ils regneroient mille ans sur la terre avec J. C. La science ecclésiastique n'est pas une chose aussi facile qu'on se l'ima-

gine. Elle eſt d'une étendue immenſe, & ſans un travail long & opiniâtre, on s'expoſe à tomber dans les fautes les plus groſſières, comme fait ici l'Auteur. Non, les premiers Chrétiens n'étoient pas Millénaires. Inſtruits par Jeſus-Chriſt, formés par les Apôtres, ils avoient les idées les plus juſtes ſur l'autre vie, comme ſur tous les autres points de la Doctrine Evangelique. Sans parler des divines Ecritures, on n'a qu'à lire les ouvrages des Peres Apoſtoliques pour s'en convaincre.

Papias, Diſciple des Diſciples des Apôtres, homme de grande piété, mais d'un petit génie, & d'une crédulité exceſſive, fut le premier qui répandit ces opinions. Elles furent adoptées par quelques autres auſſi crédules que lui, ou qui ſe laiſſérent tromper par de fauſſes explications de la Prophétie de J. C. qui annonçoit la ruine de la Déïcide Jeruſalem & le ré-

gne

ne futur de l'Eglise. Si l'Auteur voit sçu cette origine il ne se- oit pas surpris, que l'Eglise qui ne roit que ce que J. C. & les Apô- es lui ont enseigné, ait flétri une pinion toute humaine ; il ne accuseroit pas de faire des dog- ıes nouveaux.

Ch. 4. *De la Terre, & de la éographie selon les Anciens.* La 'erre est le Domaine de l'hom- ne ; & la Géographie est une des :onnoissances qui nous sont les lus naturelles & les plus utiles. Nous sommes bien-aises de sça- voir qui a possédé autrefois le monde que nous habitons, & qui sont ceux qui le partagent aujourd'hui avec nous. L'Au- teur n'entre pas dans des détails qui répondent aux grandes lu- mières que les Sçavans du siècle passé ont répanduës sur cette matière. Il nous dédommage de ces recherches profondes par deux *anecdotes*, l'une que S.

Auguſtin ne croyoit pas les Antipodes, l'autre que Vigile Evêque de Thapſe fut excommunié par le Pape Zacharie pour les avoir ſoutenus. Il releve ces deux anecdotes par cette réfléxion : *Quiconque eût été dans la même opinion avant la découverte de l'Amérique, n'eût pas manqué d'être regardé comme un hérétique.* Eſt-il ſi merveilleux que S. Auguſtin dans un tems où la navigation étoit encore imparfaite, ait eu de la peine à concevoir que les hommes euſſent traverſé l'immenſité de l'Océan pour aller habiter l'autre hémiſphère ? Si l'Auteur qui ſe pique d'une grande force d'eſprit, avoit entendu le célèbre Roger Bacon lui prophétiſer, il y a cinq cens ans, que le ſalpêtre manié par des mains habiles pourroit un jour produire des effets auſſi promts que l'éclair, auſſi terribles que le tonnerre,

il auroit apparemment traité ces idées de songes & de chimères. Pourquoi ne veut-il donc pas que S. Augustin ait été incrédule sur des faits qui n'étoient pas encore connus ? Pour l'histoire de Vigile, il faut qu'il ait consulté quelque Dictionnaire moins éxact que Moréri, qui n'a mis qu'une partie de ses bévuës. Il est difficile d'en rassembler davantage en moins de mots. Ce n'est point *Vigile*, mais *Virgile* qui fut déféré au Pape Zacharie. Il n'étoit pas Evêque, mais simple Prêtre. Il n'y a point d'Evêché de Thapse en Allemagne où Virgile faisoit son séjour. Zacharie ne l'excommunia point, il chargea seulement S. Boniface Archevêque de Mayence d'assembler un Concile pour le juger. Il ne s'agissoit pas du sentiment de Virgile sur les Antipodes, mais de sçavoir s'il croyoit que les Antipodes n'eussent rien

de commun avec Adam & avec Jeſus-Chriſt le Rédempteur univerſel. L'Egliſe n'a jamais traité d'hérétiques, même avant la découverte de l'Amérique, ceux qui croyoient les Antipodes. Mais elle condamnera toujours la témérité de ceux qui voudroient admettre des hommes dont Adam ne ſeroit point le Chef & J. C. le Sauveur.

Ch. 5. *Les révolutions auſquelles la Terre eſt ſujette.* Des campagnes abſorbées par les eaux de la mer, des Villes englouties par des tremblemens de terre, des hommes dévorés par les feux du Ciel, ſont des Tableaux effrayans, ſurtout pour ceux qui craignent un Dieu vengeur. L'Auteur tâche de leur ôter l'horreur ſalutaire qu'ils inſpirent, en ne les repréſentant que comme des effets naturels, auſquels la colére de Dieu n'a point de part. S'il croit que Sodome & Gomorre

ont été consumées par les flammes, c'est sur la foi de Strabon; & parceque ces Villes étoient dans un pays pétri de souffre & de bitume. Il ose même insinuer que les Chrétiens sembloient convenir de la vérité de cette opinion. Il faut être bien imposteur, ou ignorer absolument le respect que les Chrétiens ont toujours eu pour Moyse, & la persuasion où ils sont que rien n'arrive que par la volonté suprême de Dieu, & que les grandes calamités ont été souvent la punition de grands crimes.

Sur le déluge, l'Auteur pousse les choses jusqu'à l'extravagance. Il prétend que l'Ecriture n'en parle que comme d'un événement naturel, & que ce n'est qu'en dépit de l'Ecriture & du bon sens que les Chrétiens ont recours au miracle. Puisqu'il en appelle au témoignage de l'Ecriture, il n'est pas difficile de le con-

fondre. Car le déluge a
dit cent ans avant qu'i
Dieu même a prefcrit l
fions du magnifique Va
fervit d'azyle à la famille
fe qui n'étoit pas comp
la profcription générale
rens d'eau obéiffent à
& fe répandent à fes c
la Terre criminelle. L
des hommes eft inuti
périffent excepté huit é
& l'autre Teftament nc
fente ce déluge comm
terrible fléau, dont Di
mais frappé la Terre. S
des événemens naturel
en dépit de l'Ecriture
raifon que nous avon
au miracle ?

Mais, dit-il, un dé
verfel eft impoffible. L
formées des vapeurs
vent de la terre & d
ne peuvent fuffire. L'
Copifte fervile des i

Chrétiennes de M. Burnet, devoit au moins convenir avec lui que le déluge est très-possible à la toute-puissance de Dieu, à laquelle l'homme ne peut sans impiété marquer des bornes. Les pluyes ne peuvent suffire. A-t-il donc tenu comme l'Eternel l'Univers dans sa main ? Sçait-il la quantité d'eau que Dieu peut faire pleuvoir sur la terre? Dans cette terrible catastrophe l'ordre primitif des élémens ne fut-il pas détruit ? L'équilibre du Monde ne fut-il pas rompu ? Les eaux ne sortirent-elles pas des abîmes profonds où Dieu les tenoit captives, & où elles ne se replongérent que lorsque sa Justice fut vengée ? La vie des hommes tout-à-coup réduite à un si court espace d'années, la Nature entière assujettie à de nouvelles loix, ne sont-ce pas là des preuves toujours subsis-

tantes de ce bouleverſe
néral ?

Enfin, ajoute l'Auteı
ment ſe peut-il que ni l
ni les Romains, ni les
ni les Chinois, qu'aucu
de la Terre n'ait parlé c
luge qui intéreſſoit c
toutes les Nations au
celle des Juifs ? Quaı
des Peuples de la Terre
parlé du Déluge, cela ı
pas étonnant, parce
n'offre une antiquité au
auſſi lumineuſe que c
Juifs, aucun ne ſe glo
voir un Hiſtorien auſſ
que Moïſe. Mais il eſt faı
cun Peuple n'ait parlé
ge. J'oſe même dire qu'i
tous parlé. C'eſt une
ſingulière que toutes les
anciennes du monde pl
Déluge dans leur ter
leux. Quel eſt ce Délı
celui de Noë ? Pourquo
cord de toutes les Na

non parce que ce Déluge a été universel, & que tout ce qui peuple la Terre est sorti des enfans de Noë. C'est ce Déluge de Noë que l'Egypte a mis dans ses Fastes sous le nom de celui d'Osyris. La Grèce l'a consacré dans la personne de Deucalion. Le tems, les circonstances, la Colombe qui annonce à Deucalion quand il doit entrer dans son vaisseau, & quand il doit en sortir, tout nous fait sentir la vérité de cette belle parole de S. Justin : *O Grecs, votre Deucalion n'est que le Noë de nos saintes Ecritures.* Ce Déluge universel se retrouve dans les descriptions des Poëtes Romains, & bien vraisemblablement dans les Annales Chinoises sous *Yao.* Herrera, Pereira & tous ceux qui ont écrit avec le plus d'exactitude sur les Indes Orientales & Occidentales, nous apprennent que ces Peuples en con-

servent encore quelque souve-
nir. Josephe nous atteste que
Bérose de Chaldée, Jérome d'E-
gypte, Nicolas de Damas, Mna-
séas, & plusieurs autres en par-
loient conformément au récit d
Moïse. L'Auteur rejette ces té-
moignages cités par Josephe, su
les raisons les plus frivoles & su
un mensonge. Il assure que le
Arméniens croyent qu'il sort
quatre-vingt personnes de l'A
che, & que c'est pour ce
qu'ils ont donné le nom de *T*
manim, qui en Arabe signifi
quatre-vingt, au village qui
situé au pied de la montagne o
l'Arche s'arrêta. Il est faux qu
ce soit une tradition parmi le
Arméniens qu'il sortit quatre-
vingt personnes de l'Arche,
que le village de *Thémanim*
comme on écrit, & non pas *T*
manim, signifie le village de
quatre-vingt. *Theman* en Arab
signifie *huit*, & le village d
Thémanim est le village des *huit*

nombre précis de ceux qui se sauvérent dans l'Arche. C'est ainsi que ce que l'Auteur allégue contre l'Ecriture, le convertiroit lui-même s'il avoit plus de bonne foi & plus de science. Que les Arméniens croyent qu'il y a encore des restes de l'Arche sur leur montagne, c'est une idée populaire qui ne date de rien, & qui ne peut infirmer en aucune façon le témoignage des Ecrivains cités par Josephe. C'est cependant tout ce qu'il allégue contr'eux.

Dans une autre lettre je vous rendrai compte des sentimens de l'Auteur sur l'Ame, & sur l'origine des hommes & des animaux. Vous y verrez encore plus d'erreurs.

Je suis &c.

A Paris 7. Avril 1751.

ARTICLE LXVIII.

ASSEMBLE'E PUBLIQU de la Société Royale de Lyo du 15 Avril 1750, suite l'Article LVIII. au prem Vol. de May 1751.

Sur la résistance du point d'appu

L'Auteur se plaint des born trop étroites qu'on a donné à la Méchanique, en la réduisa presque à la seule statique, science de l'équilibre, qui n' devroit cependant être que moindre partie. L'état d'équi bre n'est qu'un cas particulie qu'un accident du mouvemen lorsque les forces opposées détruisent mutuellement. Il donc plus utile de remonter a principes généraux de la Dyn mique ou science du mouveme & des forces mouvantes,

d'en tirer les principes de la statique. Alors on ne connoîtra pas seulement si la machine qu'on examine est capable de quelque effet ; mais on connoîtra précisément cet effet, & on sera en état de choisir le plus grand dans les diverses combinaisons possibles.

Il y a deux sortes d'appuis : tantôt c'est une force active qui détruit tout mouvement opposé, tantôt c'est la simple inertie d'une masse qui absorbe le mouvement en le réduis[illegible] une vîtesse insensible. Da[illegible] deux cas, l'appui porte [illegible]e qui est tenue en équilibre : de-là il est aisé de calculer celle qui lui est nécessaire pour résister, & la vîtesse avec laquelle il sera entraîné, s'il est trop foible. En conséquence de cette distinction entre le mouvement que l'appui ne porte pas, & celui qui étant en équilibre charge le point d'ap-

pui, M Mathon réfout l
tions principales qu'on p
pofer fur cette matière:
en feroit ici fuperflu.

En examinant l'effort
à rompre par le milieu u
gue, qui porte une vo
été furpris de trouver
l'Ouvrage d'un Auteur c
que cet effort étoit produ
ment par un des côtés d
le, & que celui de l'au
ne fervoit qu'à foutenir la
en équilibre. M. Math
tend que l'effort qui fe fai
te & celui qui fe fait à g
concourent tous deux à
le point d'appui qui eft au
& à faire rompre la verg

Sur la Gravûre.

La Gravûre telle que
cónnoiffons aujourd'hui,
dire la Gravûre à l'eau
qu'on imprime fur le p
qu'on éxécute par des h

parallèles & croisées & par des points, étoit inconnuë avant le 15e. siécle. André Montagna, Peintre célébre dans ce siécle-là, s'avisa le premier de graver au burain sur l'étain : ayant fait ensuite des essais sur le laiton & sur le cuivre rouge, il se fixa à ce dernier métal. Albert Durer, Allemand, fameux Peintre & habile Orfévre ayant vû ces Gravûres, en imita l'artifice avec beaucoup plus de régularité : il fit des essais sur des planches de cuivre verni, il fit mordre cette Gravûre à l'eau forte, & cette épreuve lui réussit très-heureusement. M. Delamonce pense que ces deux Artistes ne s'étoient proposé d'abord que d'imiter plus proprement les tailles en bois, qui ont quelque chose de rude, & dont la méchanique bien différente est formée par des hachures en saillie. On sçait que l'Imprimerie a commencé par ces

mêmes tailles. Il paroît qu'Albert Durer s'étoit distingué par ces mêmes Gravûres en bois.

Nos anciens, qui n'avoient aucune idée de la gravûre en cuivre, ont gravé avec la dernière perfection sur les pierres les plus dures tant en creux qu'en relief, comme il paroît par les antiques précieuses que nous avons conservées. La gravûre en creux est de même nature que celle de nos cachets & des coins dont nous nous servons pour nos médailles & nos monnoies.

M. Delamonce vient ensuite au parallèle de la gravûre avec les Arts Libéraux qui lui fournissent des modèles, comme la Peinture, la Sculpture, l'Architecture; & il la trouve aussi inférieure à ceux-ci que l'est à un excellent original une copie qui ne sçauroit en imiter toutes les perfections. Il ne faut pas confondre, ajoute-t-il, les graveurs

qui ne font que de fimples Copiftes avec les grands Peintres, les habiles Deffinateurs qui exécutent eux-mêmes leurs Ouvrages. Si nous admirons aujourd'hui les Chef-d'œuvres inimitables de Calot, de Le-Clerc & de quelques autres, c'eft plûtôt à la beauté de l'invention & à l'excellence du deffein que nous devons nos éloges, qu'à la gravûre qu'ils en ont faite. Cela n'empêche pas l'excellence & l'utilité de cet Art : il n'eft perfonne de goût qui ne préfére les bonnes eftampes, quoique privées de la beauté du coloris, à ces tableaux au-deffous du médiocre qui déparent plûtôt qu'ils n'embéliffent les murs de nos appartemens & des édifices publics.

Sur le Sommeil.

M. Colomb après avoir expliqué la nature du Sommeil, & re-

cherché le tems qu'on doit lui donner, le fixe, après la plûpart des Médecins, à sept heures pour les adultes, & quelque chose de plus pour les enfans: il examine ensuite si le sommeil pris immédiatement après le repas, surtout après le diner, peut être nuisible.

Immédiatement après le repas on est disposé à dormir, parceque le volume de sang augmente lorsque le Chyle entre dans la veine Jugulaire: alors jusqu'à ce que le Chyle soit atténué, divisé, & que la sanguification soit faite, le pouls est plus vif & plus élevé; par conséquent si l'on dort pendant la digestion, le mouvement du cœur & du sang sera augmenté par le mélange du chyle. De-là 1°. le sommeil pris immédiatement après le repas doit contrarier la digestion. 2°. Le chyle doit être plus grossier & le sang plus

épais. 3°. La circulation étant plus abondante & plus forte, les Veines doivent être trop diſtenduës, l'effort du ſang, ſur quelques-unes des ſoupapes, peut en affaiſſer le reſſort, procurer des varices, faire obſtacle à la circulation, accélérer les diſpoſitions à l'apopléxie & donner lieu à de fâcheux accidents. Il eſt cependant une exception pour les habitans des pays chauds, & pour ceux qui ſont occupés à des travaux pénibles, ils peuvent dormir après le dîner, parce qu'ils ont à réparer des déperditions conſidérables occaſionnées ou par de violents exercices, ou par la chaleur du climat.

Expérience fulminante de l'Electricité.

Le 8 Février ſur les huit heures du ſoir le P. Beraud entreprit de faire quelques expériences

qui paroiſſoient étoie
mées ; & la barre de f
noit à ſes angles ſolic
trêmité aúcune aig
neuſe. Après avoir ſ
opérations pendant u
conſidérable pour la
dir le globe , il entre
recommencer. Son d
de rendre lumineux u
tras de mercure purge
pour avoir un ſpectac
lant , il éloigna les l
peine commençoit o
le globe , qu'on ente
un bruit de déchiren
tant après , le globe

celles eussent été jettées indifféremment de toutes parts, elles se trouvoient cependant, & plus petites & en plus grande quantité dans l'espace du plancher qui se trouvoit dans le plan de l'Equateur du globe. Les Assistans consternés gardoient un profond silence ; heureusement ils s'en trouverent à peu près quittes pour la peur ; il ne s'en trouva que deux légérement blessés au visage.

La première consternation passée, le P. Beraud a examiné les causes de ce violent phénomène. Il avoue que son globe étoit fêlé, & que depuis un an qu'il s'en servoit dans cet état, la fêlure s'étoit étendue du Pole à l'Equateur, & c'est à cette fêlure qu'il attribue ce fâcheux événement. Ses conjectures ne tombent pas sur la raréfaction de l'air, puisque le globe n'avoit

pas eu le tems de s'écha
ni sur une force centrifuge
tée par le mouvement de
tion, parce que quelque
que soit ce mouvement,
le frottement, il ne lui impr
ra jamais aucune force éle
que. Il pense donc que ce f
tement imprime dans les
petites fibres du verre un m
vement de frémissement & d'
cillation qui doit nécessairem
agiter la matière contenuë
ses pores. Ces vibrations d
parties insensibles du verre do
vent être & plus vives & plus
grandes dans l'Equateur où se
fait le frottement. Cela suppo-
sé, les petites fibres du verre
qui bordoient la fêlure des deux
côtés, ont dû d'abord, par le
premier mouvement de leur os-
cillation, s'écarter & la prolon-
ger d'un pole à l'autre : ensuite
dans leur réaction, se trouvant
séparées par cette même fêlure,

elles n'ont pû s'appuyer les unes sur les autres & garder l'équilibre: elles ont donc dû se désunir avec une explosion d'autant plus violente que leur mouvement d'oscillation étoit plus vif, & que leur désunion s'est faite plus promptement. De-là on voit pourquoi le verre de l'Equateur a été réduit en de plus petites parcelles. Cet exemple doit faire tenir sur leurs gardes ceux qui font des expériences sur l'Electricité, & les engager à proscrire sans balancer tout globe où ils appercevront la moindre fêlure.

Rapport des Commissaires au sujet de quelques Machines.

Le Sieur Micot Artiste très-ingénieux ayant démandé à la Société Royale son approbation pour trois Ouvrages de Méchanique qu'il a exécutés, la Compagnie a nommé Commissaires, pour en faire l'examen, Mes-

ſieurs Bollioud, de Valernod & Goiffon ; ces Meſſieurs ſe ſont transportés à cet effet dans le domicile du ſieur Micot M. Goiffon s'eſt chargé de dreſſer leur rapport, & il y a joint une deſcription très-exacte & très-détaillée de ces Ouvrages en conſéquence de ce rapport M. le Sécretaire a ſigné le Certificat d'approbation. La première de ces machines eſt un Serain artificiel qui offre dabord à l'extérieur un oiſeau de cette eſpéce adroitement imité dans ſa forme, dans ſon plumage & dans ſa grandeur naturelle. Ce petit automate ſiffle correctement pluſieurs airs au ton ordinaire des Serains, borné cependant dans l'étenduë des cinq tons de *ut* à *ſol*. Son goſier ſemble moduler les ſons, & ſon bec paroît non ſeulement les articuler, mais même battre & marteler les cadences. Si l'on preſſe

ſa

sa gorge, ou que l'on s'oppose au mouvement de son bec, les sons cessent aussitôt ou deviennent défectueux, comme s'ils dépendoient effectivement de la liberté de cet organe. Ce petit oiseau semble être docile à la voix de son maître; il siffle quand il l'y invite, & ne tarde pas à se taire quand il lui ordonne de reprendre haleine. Il est dans une cage semblable en apparence aux cages ordinaires: il est posé sur le milieu de la branche supérieure. Une partie des ressorts est cachée dans une caisse d'environ un pied en quarré & 6 à 7 pouces de hauteur, sur laquelle la cage est placée: le reste des ressorts se confond avec les barreaux de cette cage, & pour parvenir dans le corps de ce petit oiseau passe par la branche qui le porte.

Le second de ces ouvrages est employé dans la composition

d'un instrument de M
réunit sous les touche
me clavier divers jeu
à corde, dont les son
archets sont mûs par
lancement d'une jamb
sicien qui en touche l
Il n'est ici question q
partie de l'instrument
quelle le balancement
be imprime à une ou
parties, un mouveme
rotation sur leur axe
jours dans le même
qualités supérieures
Méchanique font espé
teur qu'elle sera empl
succès à des ouvrage
les.

Enfin la troisième
une table longue de
pouces, & large de
pouces, qui contien
d'orgues connu sous l
régale, de manière
paroît rien au dehors

peut, sans exposer cet instrument à aucun risque, l'employer à tous les usages ausquels une Table de cette grandeur peut être propre. Ces trois Machines supposent nécessairement dans M. Micot une profonde connoissance des Méchaniques, un génie supérieur pour l'invention & autant de dextérité que de délicatesse dans l'exécution.

La Séance a été terminée par la lecture du Mémoire de M. Goiffon sur la Perspective dans la Peinture, dont l'Extrait a été donné dans l'Assemblée publique du 3. Décembre 1749.

ARTICLE L

NOUVEL
LITTERAIR

DE ROUEN

Lettre au P. B. J. sur un
tion Françoise de Pin

SUr ce que vous di
R. P. de la Traduc
gloise de Pindare par l
dans vos Mémoires de
on prend la liberté de vo
ser la douzième Ode de
piques, dont vous y par
duite en François. Elle
tie d'une Traduction en
ce Poëte, achevée depu
tems; & vous verrez sa
te avec plaisir, vous q
intéressez si sincérement a
ne Littérature, que les
ne sont pas les seuls, qui a

exécuter cette grande & périlleuse entreprise. Quoique leur langue, dont le caractère est la force & l'audace, soit infiniment plus propre que la nôtre à s'élever au genre sublime du Poëte Grec, & qu'un Traducteur Anglois ait cette difficulté de moins à surmonter; deux François ont eu le courage de l'entreprendre & de l'achever, feu M. l'Abbé Massieu, & celui qui a l'honneur de vous écrire. Mais, mon Révérend Pere, les difficultés de ce travail bien senties, & surtout l'espérance que les dépositaires de l'Ouvrage de M. l'Abbé Massieu le donneroient enfin au Public, ont empêché jusqu'à présent la publication de celui-ci. Lassé cependant d'attendre envain depuis tant d'années, on s'est déterminé à publier par parties une Traduction de cet excellent Poëte, qui manque à notre Littérature. Les Olympiques

ſont actuellement entre les mains du Cenſeur ; & l'on a cru qu'il falloit eſſayer par-là le goût du Siècle. Quelqu'un a dit de ce Siècle *qu'il eſt proſaïque* : ne ſeroit-on pas fondé à dire, dans le même ſens & le même ſtyle, *qu'il n'eſt point du tout Grec* ; & peut-on avoir trop de défiance lorſqu'il s'agit de lui faire gouter Pindare ? On vous ſera très-obligé, mon Révérend Pere, ſi vous voulez bien annoncer cet Eſſai dans vos Mémoires ; & encore plus, ſi vous daignez apprendre à l'Auteur, par une comparaiſon des Traductions connuës de cette douzième Ode Olympique avec la ſienne, ce qu'il doit ſe promettre de ſes efforts. *Nos penſées ſont aveugles ſur l'avenir*, dit Pindare dans ſon Ode ; le Traducteur ajoute ici avec autant de vérité, *& ſur le mérite de nos Ouvrages.* Il ſe trouveroit au reſte fort heureux ; quand il ne tireroit d'au-

tre avantage de son Essai, que celui de réveiller le zèle très-endormi des dépositaires de l'Ouvrage de M. l'Abbé Massieu, & de procurer au Public une Traduction, dont les talens & les connoissances rares de l'Anteur garantissent la bonté & par conséquent le succès.

A Rouen le 15 Février 1751.

Nouvelle Traduction de la XII. Ode des Olympiques de Pindare.

Fille de Jupiter Libérateur, Fortune conservatrice, je vous implore pour la puissante Ville d'Himère: Car sur la Mer vous gouvernez les vaisseaux légers; & sur la Terre, les Guerres sanglantes, les Assemblées, les Délibérations. Parmi les espérances des hommes attachées à de vains mensonges, les unes élevées,

les autres renversée
cessamment à votre

Aucun mortel en
çu des Dieux un
du sort qui l'attend.
sur l'avenir sont ave
coup de choses o
joye arrivent aux l
tre leur espérance;
ont essuyé de fâch
tes, tirent en peu
grands biens du
me.

Semblable à cet
mestique, qui ann
& ne combat que su
Fils de Philanor, l
vos piés se seroi
gloire dans la mai
Pere, si la séditio
toyen contre citoy
eût privé de Gnos
trie. Maintenant
Olympie, & deux
& dans l'Isthme, Er

rendez célébres les bains chauds des Nymphes d'Himère, auprès desquels vous habitez les fertiles Campagnes que vous avez acquises. [illegible]

* Nous ne pouvons qu'applaudir à cette entreprise Littéraire ; & nous exhortons fort l'Auteur, qui nous est inconnu, à la consommer. L'Essai ou le modéle qu'il nous donne doit prévenir le Public en sa faveur. Nous dirons toutefois que trois endroits de son Ode Françoise nous ont fait naître les doutes suivans. 1°. Dans la premiére Strophe, *les espérances des hommes attachées à de vains mensonges* : ne faudroit-il pas exprimer le [illegible] du Grec & dire : *les espérances des hommes qui entament sans cesse des projets frivoles &c.* 2°. Dans la seconde Strophe, *tirent en peu de tems de grands biens du malheur même* : ne suffit-il pas de dire, en suivant le Grec, *changent de situation en un moment, & de l'abîme des malheurs passent à la plus haute fortune ?* *Tirer le bien du mal* fait une idée differente de *changer le mal pour le bien.* 3°. Dans la troisiéme Strophe, *la légéreté de vos piés se seroit flétrie* : il y a dans le Grec *La gloire de vos pieds se seroit flétrie*, &

D E P A .

Specimen novi M
pectûs , Editio alt
aucta. 8°. pag. 2
nouveau plan de ...
Guérin rue S. Jacq.
LI.

Ce Livre dont
édition parut en 1

---

nous croyons qu'il fau
terme de *gloire* qui s'a
flétrir; au lieu qu'on ne
se flétrit.

L'Auteur recevra fa
part ces observations ,
rien & qui lui prouve
nous prenons à son Ou
d'aujourd'hui est encore
nous en convenons; mai
pérance de réforme à c
livres en ce genre ram
Athène parmi nous. C
du courage , de redout
ménager les momens ,
moyens & de ne pas ép

ment augmenté qu'on peut le considérer comme une nouvelle composition. Et pour en donner quelque idée, avant que l'Extrait nous occupe dans un Article de nos Mémoires, nous faisons attention à la Préface qui est un morceau neuf, où l'on découvre tout le plan de l'Ouvrage.

L'Auteur s'y attache à faire voir que, dans l'étude de l'Œconomie Animale, l'observation est préférable aux Expériences. Il entend par le terme d'*observation*, les attentions qu'on donne à l'état de la santé & de la maladie : ce qui comprend un détail sur ce qui peut conserver, troubler, altérer l'harmonie de nos forces & de nos fonctions. L'Auteur invite très-particulièrement les Médecins à étendre leurs connoissances en s'étudiant eux-mêmes soit malades, soit jouissant du bienfait inestimable de la santé.

Les expériences au contraire, sont la pratique de l'Anatomie & l'étude des parties de la Physique qui se rapportent à la Médecine : article qui peut être de quelque utilité, mais d'une utilité beaucoup moins fréquente & beaucoup moins estimable que l'observation.

A la lumière de ce flambeau, l'Auteur se propose de nous initier dans tous les secrets de l'Œconomie Animale. Il nous indique ici ce qui en est le fondement ; car voici son objet capital & le fruit de ses longues études. Il s'est assuré qu'il y a un concert très-intime & un rapport très-essentiel entre toutes les parties du Corps & les organes de l'*Epigastre* * surtout l'Estomach & le Diaphragme : Concert & rapport dont il détaille toutes les preuves, tous les effets, tous les usages. C'est ce qui l'occupe dans

* *C'est la partie supérieure du ventre.*

son livre, qui nous a paru mériter une grande considération.

L'Etablissement de l'Ecole Royale Militaire, Poëme Héroïque. Par M. Marmontel. 8°. Chez Jorry Quai des Augustins &c.

La Grèce eut ses Exercices Militaires qui étoient en même tems des jeux publics *. Elle eut ses Poëtes destinés à chanter ces fêtes, & Pindare le plus excellent de tous en a rendu la mémoire immortelle. L'Ecole Militaire qu'on destine à la Noblesse Françoise sera aussi parmi nous & un lieu d'Exercice & un beau spectacle. Il étoit juste que nos Poëtes montassent leur Lyre pour célébrer cette Royale entreprise. Mais observons des différences bien dignes d'attention. Pindare eut besoin de toute son indus-

* *Voyez l'Anacharsis de Lucien.*

trie pour donner de l'écl
courses Olympiques, à ce
queurs souvent trop pa
leurs travaux par les ap
-semens du Public. Ici t
sublime & tout est vrai
notre Auteur, M. Marn
commence-t'il par écarte
se qui est soupçonnée de p
à l'adulation.

Vaine esclave des Cours, M
les accens
Des favoris d'Auguste ont prof
cens,
Va loin de mon Héros, perfide
teresse,
Vendre à l'orgueil des Grands u
gne caresse.
Mais toi, que Fénelon imploro
trefois,
Lorsqu'il formoit le cœur des e
nos Rois,
Toi, de la vérité noble & tendi
prête,
Muse, inspire à mes vers cette
secrette,

Ce charme impérieux dont tu sçais nous
saisir,
Et qui donne aux vertus les attraits du
plaisir!
Il n'appartient qu'à toi de peindre un
Roi sensible
Qui gémit du besoin de se rendre terri-
ble,
Et d'un œil paternel veillant sur ses Etats,
Par amour pour la paix se prépare aux
combats.
Dis comment de nos Rois cette immor-
telle Fille,
La Noblesse à l'Etat compose une famille:
Dis comment fut conçu ce généreux pro-
jet:
Dis quelle en fut la source, & quel en est
l'objet.
Parle & ne flatte point: tes pinceaux
pour hommage
Ne doivent à LOUIS offrir que son ima-
ge.

Le Poëte entre de-là dans l'ex-
position du projet: tout y est

Noblesse paroît dans ce S
re où résident la *Justice* &
re.

Tout-à-coup au milieu d
tranquile,
De leur Conseil auguste im
azile,
D'un nuage entr'ouvert perçan
rité,
Le Héros voit paroître une Div
L'honneur & la vertu brilloie
visage;
Dans ses yeux éclatoient le
Courage.
Respectés par les ans, des lar

Semble s'enorgueillir de ses rides antiques.
De longs habits de deuil, de ses larmes noyés,
En replis ondoyans tombent jusqu'à ses ses pieds.
Dans l'une de ses mains une épée étincelle,
A ses côtés, semblable à l'auguste Cybelle,
Elle voit des enfans au sortir du berceau
D'armes & de lauriers embrasser un faisceau.
Le Héros reconnut la Noblesse à ces marques.
Ses traits furent toujours si chers à nos Monarques ! &c.

La suite est un discours assez étendu où LOUIS console la Noblesse, lui fait espérer les dons de sa magnificence, la prend sous sa protection & l'invite à profiter des exercices de l'Ecole Militaire. Le Monarque entouré de la Gloire & de la Justice,

s'adresse aussi à l'une & l'
à la première pour lui or
de tracer le plan de cette
Education ; à la seconde
rassûrer sur les dangers
abus de l'Etablissement.
le morceau qui regarde l
re, il explique ainsi les
occupations Militaires.

Un Français en naissant sça
pour son Maître,
Il connaît son devoir avant d
naître ;
Mais sa noble fierté le rend
tueux.
La prudence abandonne un z
tueux,
Et dans de jeunes cœurs, au n
allarmes,
L'ardeur de me servir m'a coûté
larmes.
Plus leur courage est prompt
immodéré,
Plus mon amour m'engage
éclairé.

u'il le soit par le tems, qu'il le soit par
l'étude,

u'en eux l'art des combats se change en
habitude.

amper, marcher, choisir & les lieux &
les tems,

ombiner les efforts, les moyens, les
instans :

peindre les terrains ; mesurer les espa-
ces :

es Bataillons serrés faire mouvoir les
masses :

ortifier, défendre, attaquer des rem-
parts :

'un combat ; d'un assaut calculer les
hazards :

savoir, sans s'étonner, supposer sa
défaite :

léditer à la fois l'attaque & la retraite :

rompt & lent à propos, suspendre,
exécuter :

ans s'obstiner en vain, ne se point re-
buter :

ppofer aux travaux des travaux plus
terribles :

Former sous des rochers des fe
visibles :
Ou d'un œil assuré, le con
main,
Au Tonnerre dans l'air pre
chemin :
Soumettre à l'examen d'une
lance,
L'art de son ennemi, sa forc
lance ;
Voilà les rares fruits de l'étu
ans &c.

Après tous les Disc
Monarque, la Noblesse
sa reconnoissance.

Quel bienfait ! tout mon sang
mériter ?
O mes enfans, vous seuls po
acquitter.
Quel jour brillant doit suivre u
Aurore ?
Du nom de ses Enfans votre
honore.

il doit par ce grand titre élever vos
esprits !
treuses l'infortune & la mort à ce
prix !
z, que de ses soins généreuse ri-
vale,
e reconnoissance au bienfait soit éga-
le.
z que vos Ayeux, de vos honneurs
jaloux,
n'étoient surpassés, en rougiroient
pour vous.
tres de l'Etat la famille chérie.
ous donnai mon sang : rendez-le à
la Patrie.

l y a dans ce Poëme des beau-
bien réelles. Quelques Gens
Lettres ont crû y remarquer
de discours. Ils auroient
haité plus d'étendue dans la
ration Poëtique ; ils auroient
lu que l'ordonnance de toute
pièce eût été autrement tracée,
que ces trois espèces de Di-
tés *la Noblesse, la Justice, la*

doit être pleinemen
si les sentimens que l
loit répandre dans
n'auroient pas souf
altération sur un
du sien. Quoiqu'il e
teur a signalé son a
lens dans une mati
téressante pour la N

Un autre Chant
bien des fois par le
a saisi le même sujet
l'Ecole Militaire da
tre dont on fera
trouver ici les deu
suivans.

Les défenseurs du Thrône, ou le soutien
des Loix,
Franchissez à mes sons les rives téné-
breuses;
Accourez parmi nous; voyez ombres
heureuses,
Quel lustre sur vos noms fait rejaillir
LOUIS;
Pour acquitter nos cœurs, il adopte vos
fils.

Les succès de cette éducation sont ainsi décrits :

O tendresse! ô pouvoir! De ses rayons
frappés
Que de germes heureux seront dévelop-
pés!
Je les vois ces Aiglons, formés sous son
Egide,
S'armer de son tonnerre, & dans leur vol
rapide
Faire tomber ses coups sur cent murs
chancelants.
Je vois ces fiers Lions, les yeux étin-
celants,

L'air terrible ; affronter & le fer & la
flamme.
Que l'ardeur, disent-ils, qu'il souffle
dans notre ame,
Enfante des exploits dignes de ce Ti-
tus ;
Nous comptons ses bienfaits, qu'il comp-
te nos vertus,
Dans ce champ de carnage où régne sa
vengeance,
Gravons en traits de sang notre recon-
noissance.
Que partout l'ennemi reconnoisse à nos
coups
Quel Roi guide nos bras & triomphe
avec nous.

La suite est toujours bien versifiée & toute la Piéce, qui est courte, fait plaisir au Lecteur.

*Lettres de M. l'Abbé de *** à ses Elèves, pour servir d'introduction à l'intelligence des Divines Ecritures, & principalement des*

Livres

ophétiques, relativement
ue originale. T. I. pag.
2. Chez Collombat &c.
a première Lettre de 16
teur promet à ses élé-
le corps entier de ces
ra le résultat des leçons
ême Auteur donne de-
1 7 ans, dans la vue d'a-
t de perfectionner l'étu-
ints Livres. Qui croiroit
tant de travaux en ce
on ne fût pas même ini-
les premiers éléments;
t encore à désirer des
ires, des Dictionnaires,
mentaires propres à dé-
r les mystères de la Lan-
nte? L'Auteur fait sentir
digence; il se plaint que
cules & les conjonctions
ues ayent été très-négli-
e la plûpart des proposi-
soient pas toujours ex-
selon leur véritable sens;
ne *fasse* pas assez d'usa-

ge des lettres paragogiques ; qu'on n'ait point assez éclairci les pronoms, ni donné des régles assez précises pour les discerner ; que la signification des noms soit trop restrainte dans les Lexiques ; qu'on n'ait approfondi ni la doctrine des *Enallages* ou changements de tems & de personnes, ni celle des *Reticences* ou *Ellipses*, ni celle des termes généraux qui ont besoin d'être restraints à une signification particulière, ni celle des termes énigmatiques si communs dans les Prophéties &c. Il y a sur tout ceci des principes indiqués dans cette première Lettre ; les développemens se feront dans les lettres suivantes, où l'on se propose aussi de donner de grandes ouvertures pour saisir le double sens littéral répandu dans les Ouvrages Prophétiques. Mais observons, comme un point essentiel, que le sens littéral unique de cet-

taines Prophéties *uniquement* relatives à J. C. & à son Eglise, sera distingué, conservé, reconnu. *J'admets*, dit l'Auteur, *des Prophéties spécialement faites pour la Religion Chrétienne & pour J. C. son Chef, afin de confondre l'incredulité des Juifs.*

Les Elèves du sçavant homme qui nous donne ces lettres ont déja traduit la plûpart des livres de l'Ancien Testament : ouvrage qui paroîtra sans doute & auquel nous ferons tout l'accueil qui dépendra de nous. Quel honneur pour ce siècle, que l'étude des saints Monuments de la Religion s'y ranime, qu'il s'y montre sous des dehors aussi brillants qu'avantageux ; & que ne doit-on pas au zèle qui forme encore parmi nous des Elèves dans un genre de Littérature si utile à l'Eglise !

Epître à M. Moreau premier Chi-

rurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris. Par M. Le Roy.

Ceci est un monument de reconnoissance. L'Auteur blessé à la Chasse par les éclats de son fusil, a eu besoin des secours douloureux de la Chirurgie. Pour sauver la personne & la vie, le bras gauche ou plutôt l'avant-bras a été sacrifié. Le sieur Moreau s'est conduit dans cette opération avec beaucoup de zèle & de dextérité; c'est pour l'en remercier que le Malade, qui est homme d'esprit & bon Versificateur, chante ce qui suit:

O toi qui joins l'Etude à tant d'expérience,
Moreau, vole à mes cris, j'implore ta science.
J'abattois à mes pieds les habitans de l'Air;
Le Cylindre tonnant d'où s'élance l'éclair,

Brisé de toutes parts, par ses éclats déchire
La main sur qui la droite ose usurper l'Empire *
Tu vois en frémissant ces doigts, ces nerfs broyés,
L'artère ruisselante & les os foudroyés.
Tu prétends qu'égaré dans ses routes rompues
Le sang va se changer en liqueurs corrompues;
Qu'un salutaire acier devroit, sans hésiter,
Lui couper les canaux qu'il iroit infecter.
Rebelle à tes conseils j'écoute un Empirique,
Je me sers malgré toi d'un impuissant topique,
Je diffère d'un jour, & le mal empiré
Loin de répondre au voeu par l'espoir inspiré,

* Ce vers a été un peu critiqué comme précieux ou peu naturel; mais c'est le seul dans cette Piéce qui ait paru mériter un pareil reproche.

Me force de souffrire à ce dur sacrifice.
Ah! pour sauver le tronc, que la branche perisse.

Le Méchanisme de l'opération est décrit de cette manière.

Tandis que le front calme, en ce moment critique,
J'opposois aux douleurs un courage Stoïque,
Le nœud le plus étroit par un double contour,
Aux esprits animaux interdit le retour.
L'acier jusques à l'os s'ouvre un cruel passage,
La scie en le tranchant achève enfin l'Ouvrage.
Le sang comme un torrent s'élance loin de moi,
Mais à l'instant Moreau l'enchaîne sous sa loi.
Un éclair est moins prompt : ses mains intelligentes

Ferment avec un fil ces ſources jailliſſantes,
Ces canaux entr'ouverts, dont les extrêmités
Vomiſſent de mon ſang les flots précipités.
Mon artère indocile au doigt qui ſert de digue,
Tente de la forcer ; le ſang qu'elle prodigue
Y reſſerre ſes flots, & nuit à ſon retour ;
Il faut que l'autre bras, par un excès d'amour,
Se devouant au fer, comme un autre Pylade,
Au prix de tout ſon ſang ſauve le bras malade.

L'habile Chirurgien rend à notre Auteur le ſommeil & le calme ; mais il le réduit à une diette auſtère : nouveau tourment pour un Poëte dans le printems de ſes jours.

Ah ! que tu me vends cher, Moreau, ce
bien suprême,
Tu fais veiller sur moi la Famine au
teint blême,
Sans cesse déchiré par cé cruel Vau-
tour,
Je meurs & je renais mille fois en un
jour.

Cependant la guérison se consomme. L'Auteur reprend sa gayeté, son embonpoint, ses premières inclinations. Cette Chasse funeste irrite encore ses desirs.

Je sçaurai me venger, Styx, c'est toi que
j'atteste,
Du bras que j'ai perdu par celui qui me
reste.
Le Clerc * choisis pour moi le bronze le
plus pur,
Quadrupèdes, oiseaux, vous serez l'Heca-
tombe

---

* Armurier du Roy.

Que ma main foudroyante a vouée à
la tombe ;
D'un bras .... Je laisse fuir l'instant de
me vanger ;
Amis, autour de moi, venez tous vous
ranger,
Comme vous je dédaigne un triomphe
facile,
Forçons d'un Sanglier l'épais & sombre
azile &c.

La suite contient la Description de cette grande Chasse, toujours en vers pleins de feu, d'expression & de Noblesse.

On a dans cette Poësie l'idée d'un malade que son génie soutient & que ses talents consolent. Quand le jeune Eurypile fut blessé aux Champs de Troye, *son grand cœur* dit Homère, *ne s'affoiblit point ;* mais il ne laissa pas de répondre d'un ton fâché à Patrocle qui l'interrogeoit sur

* Iliale XI.

Eurypile sçavoit que Ma
fils d'Esculape, avoit reçu
me un coup de flèche, & qu
hors d'état de guérir les b
des Grecs très-mal men
les Troyens. Il fallut que
ele fit en ces circonsta
fonction de Médecin, d
macien : & qui sçait si, en
Eurypile, il n'employa
me M. Moreau, que cinq
à toute son opération ?

Les Pseaumes traduits en
les meilleurs Poëtes Franç
les principaux Cantiques.
Chez Desaint & Saillant

c'est une édition gracieuse à l'oeil, & commode pour l'usage. A la fin de chaque Pseaume on a placé le nom du Poëte Traducteur quand il a été connu, & l'on voit dans ce détail MM. de Malherbe, de Racan, Godeau, le Noble, Racine, Desfontaines, de Bologne, Frénicle, Fé de Boisragon, Mlle Cheron, & quelques autres. On n'a rien emprunté de Rousseau, parce que les Pseaumes de cet homme illustre sont entre les mains de tout le monde.

On a donc présentement les Pseaumes en bons vers Grecs par le P. Petau; en bons vers Latins par Buchanan, par Magnetius &c; en bons vers François dans le Recueil qu'on nous donne: ce seroit une assez belle chose que de réunir ces Traductions & de mettre à la tête le Texte Sacré. Les Gens de Lettres qui cherchent à s'édifier dans leur goût, pourroient user d'une Col-

lection de cette espèce ; & peut-être trouveroient-ils que de toutes ces versions Poëtiques, la Grèque est celle qui donne mieux le sens littéral du Roi Prophète.

Bibliothèque annuelle & universelle. T. I. contenant un Catalogue de tous les livres qui ont été imprimés en Europe pendant l'année 1748 rangés par ordre de matière avec une Table Alphabetique des noms des Auteurs. petit in-12. Chez le Mercier & Lambert ruë S. Jacques. M. DCC. LI.

L'utilité de cette entreprise se fera mieux connoître à mesure qu'on s'éloignera davantage de l'époque qui l'a vû naître. Il est manifeste que dans 100 ans d'ici un recueil de Volumes semblables à celui-ci formera un corps de Bibliographie très-estimable. Par cette raison nous encourageons fort l'Auteur à continuer, sans se flatter de remplir tout son ob-

jet, ni d'éviter toutes les fautes : la chose n'est peut-être pas possible. Il y a trois sources de Littérature qui ne s'ouvrent pas assez pour la France ; celle d'Italie, celle d'Espagne, celle d'Allemagne. Nous voyons quelquefois des listes de livres imprimés dans ces Pays-là ; elles sont très-abondantes & presque perdues pour nous, puisqu'il ne nous vient pas la centième partie de ce qu'elles contiennent. Il sera donc du zèle d'un Bibliothécaire annuel de se pourvoir à Francfort, à Madrid, à Rome & de faire couler dans nos cantons quelques ruisseaux de cette Bibliographie étrangère.

Le livre que nous annonçons est partagé en cinq Classes, qui sont la Théologie, la Jurisprudence, les Sciences & les Arts, les Belles-Lettres & l'Histoire ; & chacune de ces Classes est soûdivisée en Articles qui énon-

divisions générales plus r
ses ; de séparer par exe
Antiquités de la Classe
toire ; la Philosophie pr
dite, des Arts, &c. Il s
moins que les division
les un peu multipliées
l'oeil & l'esprit du Lecte
les l'instruisent d'abord
due des richesses Littéra
lui présente. L'intérêt
prenons à cette Bibl
nous fourniroit d'autr
xions sur le fond des
sur la manière ; mais no
dire que ceci est touj

&c. comme ils sont la plûpart trop longs pour être insérés ici en entier, nous les abrégerons ainsi, sans pouvoir encore les indiquer tous.

Atlas Géographique & Militaire de la France en deux parties; la première contient 1°. la Carte de la France en 24 feuilles de 14 pouces de longueur chacune sur 10 de largeur, dressée sur les meilleures Cartes qui ont paru jusqu'à présent & sur la Carte des triangles de M. Cassini de Thury de l'Académie Royale des Sciences. 2°. La même Carte réduite en une feuille divisée en 24 carreaux semblables aux 24 feuilles de la Carte précédente &c. 3°. Une Table triangulaire contenant les longitudes & latitudes de 80 Villes des plus considérables de France & des Pays-bas Autrichiens &c. La seconde partie contient les Plans & Descriptions

nés à servir de bordur
te de 24 feuilles &c.

La Carte de Fran
feuilles & la Carte gén
ne feuille couteront 6
qui souscriront à Pari
10 s. à ceux qui souscr
leurs, mais on fera ren
derniers leurs exempl
autre frais que les 30
du prix de Paris. On
3 liv. en souscrivant &
plus en retirant l'Exemp
non-Souscripteurs paye
vres. Le terme de la
tion pour Paris est jus

Hôtel de Soubise & sa boutique Quai des Augustins. Les autres Villes hors du Royaume sont énoncées dans le Prospectus qui se voit chez le sieur David père Libraire, aussi Quai des Augustins.

Vue & Perspective de toute la Ville de Marseille & de ses environs ; en cinq feuilles formant ensemble une longueur de huit pieds & demi sur deux & demi de haut. Cet ouvrage se grave chez le sieur le Bas, premier Graveur du Cabinet du Roi ruë de la Harpe ; on souscrit chez lui & chez le sieur Aulagnier & Compagnie Négocians ruë Quinquempoix, moyennant la somme de douze livres en blanc ; les Non-souscripteurs donneront 18 liv. On fait grand cas du dessein & de la belle Ordonnance de cette vue ; & le burin du Gra-

Architecture Françoiſ
cueil des Plans, Él
Coupes & Profils des
Maiſons Royales, Pala
& Edifices les plus co
de Paris & des Enviro
d'autres endroits de la
On y a joint divers ex
chaque partie de la D
extérieure & intérieur
le Jardinage, la Serru
Menuiſerie, les Orn
Sculpture &c. invent
meilleurs Artiſtes &
goût le plus modern
Profils en grand des o

opofés par Souſcription *chez*
harles-Antoine Jombert rue Dau-
ine.

Le Diſcours de ce Proſpectus
nd à nous faire concevoir l'u-
lité des exemples & des mo-
les en matière d'Architecture ;
vantage qu'on a aujourd'hui
trouver dans le Royaume ,
rtout à Paris & aux envi-
ns , des pièces ineſtimables
des Chef-d'œuvres de l'Art ;
bondance de lumières qu'on
ut tirer des Palais & des
ifices exiſtants , plutôt que
s deſſeins faits de caprice
indépendamment des ſitua-
ns , des accompagnements ,
s facilités ou des embarras
e l'on rencontre dans l'exé-
tion.

On aura donc ici un très-
au Livre en 8 volumes in-
lio pour le prix de 360 liv.
pier ordinaire , & 460 liv.
nd papier. Les non-Souſcrip-

verte dès le mois
dernier, sera fermé
au mois d'Août, &
Septembre pour les
L'ordre des payeme
termes se voit da
pectus, ainsi que l
matières contenuës
Volume.

Chez le même I
trouvera au premie
autres grands ouvr
nant du riche fond d
te. Le premier aura
Les délices de Paris
rons &c. 2 vol. in-fo

des Sciences & des beaux Arts. 1349
faris Augusti &c. *Traité sur l'Obélisque d'Auguste &c.* 1189
ART. LXIII. *Histoire de Perse depuis le commencement de ce siècle.* 1204
ART. LXIV. *La vie de Pierre Aretin &c.* 1233
ART. LXV. *Lettres Critiques sur divers Ecrits contraires à la Religion &c.* 1245
ART. LXVI. *Nouvelles vuës sur le système de l'Univers.* 1257
ART. LXVII. *Lettre sur deux brochures*, le Monde & l'Ame. 1271
ART. LXVIII. *Assemblée publique de la Société Royale de Lyon.* Suite de l'Art. LVIII. au I. Vol. de Mai. 1290
ART. LXIX. *Nouvelles Littéraires.* 1306

Errata pour Avril.

P. 829. l. 19. telle, *lisez* tel.
P. 940. en note l. 12. qualité, lis. qualité.

Pour Mai I. Vol.

P. 1012. l. 14. le plus, *lis.* la plus.

Pour Mai II. Vol.

P. 1183. l. 1. qu'i *lis.* qu'il.

P. 1241. l. 4. en, *otez la virgule.*

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 10 Avril 1751.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY, Quay des Augustins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes. 1751.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Juin 1751.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Juin 1751.

A PARIS,

Chez { BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.
CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.

M. DCC. LI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SON[T]
commencés au mois de Janvier 17[01]
& se vendent 15 s. le mois en bla[nc]
& brochés 16 s.

Années

1701.	9.	vol.	1727.	12.
1702.	12.	v.	1728.	12.
1703.	12.	v.	1729.	12.
1704.	12.	v.	1730.	12.
1705.	12.	v.	1731.	12.
1706.	12.	v.	1732.	12.
1707.	12.	v.	1733.	12.
1708.	12.	v.	1734.	12.
1709.	12.	v.	1735.	14.
1710.	12.	v.	1736.	15.
1711.	12.	v.	1737.	13.
1712.	12.	v.	1738.	13.
1713.	12.	v.	1739.	14.
1714.	12.	v.	1740.	13.
1715.	12.	v.	1741.	12.
1716.	12.	v.	1742.	12.
1717.	12.	v.	1743.	12.
1718.	12.	v.	1744.	12.
1719.	12.	v.	1745.	12.
1720.	5.	v.	1746.	15.
1721.	12.	v.	1747.	14.
1722.	12.	v.	1748.	15.
1723.	12.	v.	1749.	14.
1724.	12.	v.	1750.	15.
1725.	12.	v.	1751.	8.
1726.	13.	v.		

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Juin 1751.

ARTICLE LXX.

***LETTRE SUR LES PEINTURES** d'Herculanum aujourd'hui Portici. Brochure de 23. pag.*

VOICI d'abord la partie Historique de cette Lettre. L'Auteur, qui nous est absolument inconnu, voyageoit l'année dernière en Italie ; il fut attiré comme tant d'autres à Herculane ; il vit les

restes de cette Ville infortunée ; il considéra, dans les appartements du Roi des deux Siciles, les Peintures échappées aux flammes du Vesuve. Connoisseur & peut-être Artiste (nous en jugeons par son style) il auroit souhaité prendre, sur le lieu même, les premiers traits de ces antiquités. Mais vis-à-vis d'elles on ne permet pas aux Etrangers l'usage du crayon. On se réserve à Naples le plaisir de donner à l'Europe une description raisonnée de la découverte. Depuis bien des années on nous fait espérer ce beau présent. Quand verrons nous le moment de l'exécution ? Quand aurons-nous sous les yeux des Notices instructives & des Gravures exactes, qui nous représentent toutes les richesses du Palais de Portici ?

C'étoient aussi les réfléxions de l'Auteur ; & il s'en occupa pour retracer de mémoire quel-

que chose de ce qu'il avoit vû
dans ce Palais. Cinq des princi-
paux sujets l'avoient frappé ;
il se mit à les dessiner au sortir
des Salles de Portici ; il a con-
servé ces petits desseins ; & de
retour dans sa Patrie, qui est peut-
être Bruxelles puisqu'il écrit de-
là, il les a gravés à l'eau forte.
On les trouve à la fin de cette
brochure ; ce ne sont apparem-
ment pas des copies tout à fait
fidelles. On sçait que la mémoire
ne peut être un guide aussi sûr
que les yeux ; mais au jugement
d'un habile homme, * qui a vû les
tableaux tirés d'Herculane, on
trouve dans ces *Esquisses* les
compositions générales ; on se rap-
pelle sans effort ce qu'on a le plus
estimé & le mieux considéré
chez le Roi des deux Siciles. N'est-
ce pas un grand avantage pour
ceux qui n'ont rien vû ? & jus-

* ...alis Sculpteur célèbre.
...in 1751.

qu'ici nous avoit-on rien donné ſur Herculane qui pût être comparé à la petite brochure que nous annonçons ? Mais encore quels ſont les cinq ſujets dont on fait part au public ; & que voit-on dans ces petites planches dont la lettre eſt ornée ? Préciſement ce qu'on a vanté dans les Relations du P. Belgradi, de M. Venuti & de tous les autres qui ont parlé d'Herculane.

C'eſt 1°. Theſée Vainqueur du Minotaure, & recevant les actions de graces de pluſieurs perſonnes, entr'autres de deux enfans * dont l'un lui baiſe la main & l'autre lui embraſſe les genoux.

2°. Hercule debout en préſence d'une femme aſſiſe, couronnée de fleurs & appuyée ſur un panier rempli d'épics, de fruits &

* D'autres Relations diſent que ce ſont des Athéniens.

de fleurs. On y voit aussi un Lion, une Aigle, une biche qui allaite un enfant, ** un Faune groupant avec la femme assise ; & enfin une autre femme ailée qui fait le fond de la figure d'Hercule.

3°. Le Centaure Chiron qui enseigne au jeune Achille l'art de toucher la Lyre.

4°. Un Tableau d'Histoire qu'on appelle le *Jugement d'Appius.* *** Il y a pourtant beautant à disputer sur cette dénomination : car on voit dans le fond une Diane debout, & l'on ne devine pas comment cette figure peut convenir à l'affaire d'Appius & de Virginie.

** On lit ailleurs que cette *femme assise* est Pomone ; que *le Lion* est celui de Nemée ; que *l'enfant* est Jupiter allaité par la Chèvre Amalthée &c.

*** Autrement Virginie devant le Tribunal de ce Décemvir.

la gravûre ne fait poi
cette idée.

Tel est comme le pl
ral, ou, si l'on veut,
vas de cette Lettre : l'A
sonne ensuite sur ce qu'
dessiné & gravé. C'est
principale de son ouv
le fond d'une très-cur
truction touchant les d
tes d'Herculane. Jusqu'i
guéres pris que le to
en parlant des peintur
de cette Ville. L'étr
des esprits étoit grand
ration étoit générale vis

premiers traits d'une espéce de critique, dans la derniére Lettre du P. Belgradi, dont nous rendions compte au mois de Mai 1750. Il observoit que les Peintres antiques d'Herculane *n'avoient pas assez l'intelligence des dégradations de figures & des clairs obscurs ménagés à propos; qu'ils faisoient communément le champ de leurs ouvrages d'une seule couleur.... qu'il leur manquoit quelque chose de cette précieuse facilité qui fait disparoître l'art, & qui imite parfaitement le ton de la nature.*

Mais ceci n'est rien en comparaison de notre Anonyme. Sans vouloir déprimer les Tableaux d'Herculane, il les examine sur toutes les parties de l'Art telles que la composition, le dessein, la perspective, la manière, le coloris & la pratique. Il trouve que le goût de composition qui régne dans ces peintures tient

beaucoup des bas-reliefs ; que le dessein des Auteurs étoit plein de sécheresse & qu'ils semblent avoir abusé de l'étude des statues ; qu'ils n'étoient pas instruits des régles de perspective, quoiqu'il soit bien prouvé que les Anciens ont connu cette partie si essentielle à la peinture ; que la manière de ces Artistes n'étoit sçavante ni pour les draperies, ni pour les groupes ; qu'ils ignoroient le clair obscur, les reflets d'ombre, l'art de varier les demi-teintes ; que leur touche étoit néanmoins hardie & que *tout indique dans leurs ouvrages une grande pratique*. D'où l'Anonyme conclut que les Peintres qui ont travaillé à Herculane, ont pu être élevés dans des Ecoles où l'on opéroit facilement ; mais qu'à tout prendre c'étoient des Artistes médiocres, *puisqu'ils n'étoient pas instruits de toutes les parties de leur Art ; & que c'est le cas de dire*

qu'ils n'étoient pas de grands Grecs. Ces derniers mots viennent à la suite d'une observation très-judicieuse sur l'intelligence que les Grecs possédoient en général pour tout ce qui intéressoit le goût.

On voit à Herculane des Morceaux d'Architecture parfaits, des Ouvrages de Sculpture admirables ; les Peintures sont inférieures à ces Chef-d'œuvres : ce qui forme naturellement une question ; sçavoir, comment accorder la médiocrité des Peintres d'Herculane avec le mérite très-réel des Architectes & des Sculpteurs qui ont été employés dans la même Ville ? Suivant les principes de la raison & des bons Connoisseurs, ces Arts s'éclairent mutuellement, & un mauvais Peintre, comme le remarquoit le P. Belgradi dans sa dernière lettre déja citée, auroit été une espèce de coupable aux

pieds des grands Maîtres en Architecture & en Sculpture, qui auroient vêcu dans le même tems & dans le même lieu.

La question est difficile à résoudre. Notre Auteur la prend de tous les biais ; tantôt il fait entendre qu'Herculane n'étoit après tout qu'une petite Ville de Province, & qu'il n'est pas probable que les meilleurs Peintres soient allés s'y établir : condition toutefois nécessaire dans le cas dont on dispute, puisqu'il s'agit de fresques ; c'est-à-dire de sujets peints sur le mur, & non de Tableaux qui auroient été transportés de Rome ou d'Athènes dans cette Ville voisine de Naples & de la mer. Mais cette raison souffre des difficultés, puisqu'on pourroit s'en servir contre les Monuments d'Architecture de la même Ville d'Herculane : Monuments dont

on reconnoît néanmoins la beauté & l'excellence.

Tantôt l'Anonyme insinuë que *l'Architecture & la Sculpture étoient plus en honneur par la raison du culte des Dieux & des idées de l'Immortalité qu'elles procuroient aux Hommes.* Mais nous ne voyons pas que dans l'Antiquité on ait observé ces différences ; on voit au contraire que les Auteurs qui ont traité des Arts, se sont autant étendus sur les louanges d'Apelle & de Timanthe que sur celles de Phidias & de Praxitèle ; c'est-à-dire qu'ils ont jugé aussi favorablement des Peintres que des Sculpteurs (il faut dire la même chose des Architectes) c'est-à-dire encore qu'ils n'ont jamais relevé les succès de ces derniers au préjudice des premiers ; qu'ils n'ont point dit que la Sculpture & l'Architecture étoient cultivées avec soin , mais que la

Peinture étoit négligée. On peut voir Pline ſur toutes ces intéreſſantes matières.

Enfin l'Auteur de la lettre ſe tire ainſi de la queſtion propoſée : » J'en laiſſe l'examen & celui de toutes celles qu'elle peut » entraîner, à ceux qui ſont plus » ſçavans que moi, & je me con» tente de dire que j'ai rapporté, » avec vérité, le ſentiment dont » j'ai été affecté ; que je l'ai ap» puyé du peu de connoiſſances » que je puis avoir acquis dans » l'Art, & qu'enfin j'aurois été » charmé de voir des Peintures » anciennes auſſi belles que j'ai » lieu de me les repréſenter, » c'eſt-à-dire auſſi complettes en » tous les genres que les belles » Statuës antiques ; & je ſuis » bien éloigné à beaucoup d'é» gards d'en avoir vû de ce gen» re à *Herculanum.*

Cet endroit pourra faire juger du ſtyle de l'Anonyme ; il

n'eſt pas auſſi leger, auſſi lumineux, auſſi parfait en un mot qu'il ſeroit à ſouhaiter; mais l'Auteur doit être regardé comme un homme d'eſprit, comme quelqu'un qui ſçait dire des choſes, qui a le zèle de la verité, & dont la lettre après tout pourroit bien remporter le prix ſur tout ce qu'on a publié juſqu'ici en faveur d'Herculane.

Il réſulte de ſes obſervations que les Morceaux de Sculpture & d'Architecture trouvés dans cette Ville, méritent particuliérement l'admiration des Spectateurs; que les Peintures qu'on a tirées de ces ruines ſont toujours très-curieuſes par leur antiquité, par le genre de leur compoſition, par leurs défauts même; qu'il faut diſtinguer dans ces Peintures les grands Tableaux d'Hiſtoire des petits ſujets, des fruits, des fleurs, des vaſes &c. ces derniers étant

bonne foi des Italiens
ticus * disoit : *Valde*
atque nostros, & ce
doit toujours être c
quand il est question
ment rigoureux & d'u
dans les formes.

* *Cicer. l. 4. Acad. Qu*

ARTICLE L

NOUVELLE DECO
du principe de l'Har
un examen de ce q
meau a publié sou

Moreau, Durand rue S. Jacques M. DCC. LI.

QUoiqu'il n'y ait point de division énoncée dans le corps de cet Ouvrage, nous y distinguons deux parties ; la première qui occupe 32 ou 33 pages, est l'examen de ce que M. Rameau publioit l'an passé sur le principe de l'Harmonie ; la seconde qui s'étend depuis la 33e page jusqu'à la fin est l'explication, ou, si l'on veut, la découverte nouvelle de ce principe, tel que M. Esteve le conçoit. Suivons en particulier chacun de ces articles. La Musique étant l'inclination des ames bien faites, il faut croire que bien des Lecteurs se piqueront de n'être pas indifférents à ce que nous allons dire.

Après une longue expérience & de grands succès, M. Rameau cherchoit encore le principe de

& comment cette beau
avoit ſçu plaire aux ho
étoit queſtion , dans le
notre habile Muſicien ,
noître la route qu'indiq
ture pour former *du ch*
lude eſſentiel à l'Harmo
premières tentatives
rarement un obſervate
tif, profond , délicat.
meau ſe défia de ſes
penchants , c'eſt-à-dire
tains ſons pour leſque
bloit avoir de la prédile
tenta d'autres moyens ;
ce qui ſe paſſoit autou
un ſon le frappa : & ce

dix-septième par rapport à ce
1 principal, c'est-à-dire l'oc-
re de sa quinte, & la double
ave de sa tierce majeure. En
nant *ut* pour le son principal,
deux autres seront *sol* au-des-
de la première octave & *mi*
-dessus de la seconde : l'un &
tre qualifiés du titre de sons
moniques, & le premier ap-
lé son *fondamental*.
On connoissoit déja cette fine
servation, on prétend même
'Aristote indiquoit les *harmo-
ques* dans un de ses problèmes,
squ'il demandoit *pourquoi le
devient plus aigu en finissant.*
effet les harmoniques (la
& la 17e) sont très-*aigus &
s-fugitifs*, ainsi que s'exprime
Rameau ; & ils ne se distin-
ent que quand le son est prêt
s'éteindre ; ils ne se distinguent
int quand le son est *un*, *sim-*
, quand c'est *le son en général*,
ur nous servir aussi de l'ex-

forme, on n'y découv
les *harmoniques*; on ne
distinguer que différent
les de *bruits*, suivant
sons pourront paroître
moins forts, plus o
aigus.

Et lors même qu'on
sons composés, lorsq
possible de saisir les
ques, toute oreille se
telle à cette délicate e
ce? Combien d'homm
qui la plus belle Musi
que du bruit; pour qu
harmoniques sont perdi

ses. Mais ce malheur est un peu volontaire : l'éducation, la réflexion anime, vivifie, en quelque sorte, les objets de l'oreille, comme ceux des autres sens. Qui pourroit croire, sans cela, que tant de Républiques Grecques, dont nous avons les loix, eussent fait entrer la Musique dans le plan de leur gouvernement ; qu'on s'en fût servi tantôt pour adoucir les mœurs, tantôt pour inspirer l'ardeur des combats ; toujours pour des fins générales, & qui supposoient assurément que ces Peuples distinguoient fort l'*Harmonie* du *bruit* ?

M. Rameau place le principe de l'Harmonie dans le son *fondamental* & dans les deux *harmoniques* ; il réfléchit sçavamment sur la nature de l'octave, qui par elle-même, dit ce sçavant homme, n'est qu'une replique, qui a d'ailleurs la propriété de borner les intervalles

plie, puiſqu'elle fa
équivalemment plu
croit réellement ent
exemple, lorſqu'on n
tendre qu'une tierce
en vertu de la doctri
ves & des replique
tend encore une
ce même *mi* & l'octav
de cet *ut*.

Tout ceci eſt, en
d'une clarté qui ne la
déſirer; & de-là le
teur tire des conſéq
contiennent la plu
théorie de ſon Art

tention & du zèle pour la Muſique. Il faut dire auſſi qu'à la fin de l'Ouvrage, il y a un excellent extrait de MM. de Mairan, Nicole & d'Alembert, où l'on voit toutes les idées de l'Auteur miſes dans le plus grand jour. Nous avons profité de toute cette littérature à l'occaſion du Livre de M. Eſtève : heureuſe circonſtance qui ramène à nos Mémoires celui de M. Rameau, dont nous n'avions point rendu compte dans le tems, parce qu'il n'étoit pas venu juſqu'à nous. Rentrons préſentement dans l'éxamen qu'en fait l'Académicien de Montpellier.

Il reconnoit l'exiſtence du ſon fondamental & des deux harmoniques la 12^e^. & la 17^e^. mais il prétend qu'on ne doit pas borner les harmoniques à ce nombre ; & il ſouhaite qu'on en ajoute trois autres qui ſont l'octave du fondamental, la double octave

du même, & la double octave de la quinte, en sorte que tout l'ordre des harmoniques en montant soit *ut* de l'octave, *sol*, *ut*, *mi*, *sol*; & la raison de ce grand nombre d'harmoniques vient d'un principe très-physique, du nombre même des vibrations, que font les ressorts de l'air, source & cause productrice de ces harmoniques. En effet quand on pince une corde de clavecin, il se fait autant de vibrations dans les ressorts de l'air, qu'il y a de sons relatifs au fondamental, c'est-à-dire de sons qui s'achèvent dans le même tems que le fondamental; tels sont, dans les intervalles de notre gamme, l'octave du fondamental, l'octave de la quinte, la double octave du fondamental, la double octave de la tierce majeure, & la double octave de la quinte, d'où il arrive que, quand on pince la corde une

seconde fois, tous les ressorts qui produisent ces harmoniques sont aidés dans leur mouvement, & continuent de suite avec uniformité.

L'Auteur observe que tous ces harmoniques sont au-dessus du fondamental, & il n'en reconnoît point au-dessous, parce que les ressorts, qui se meuvent plus lentement que les vibrations de la corde, ne peuvent convenir avec ces vibrations, & n'entrent point par conséquent dans la classe des harmoniques. En ceci M. Estève contredit encore M. Rameau; & il n'est pas non plus du même avis sur les notions que ce grand Maître donne du bruit & du son, de la diverse sensibilité des hommes pour les harmoniques, des octaves bornées à n'être que des répliques du son principal &c. Ecoutons un moment notre Académicien : » Ni les harmoniques, *dit il*, que

» M. Rameau disoit ne pas se » trouver dans le bruit ; ni les » harmoniques qu'il disoit n'être » pas entendus par ceux qui n'a» voient pas de sensibilité pour » la musique ; ni les deux seuls » harmoniques qu'il avoit enten» dus, descendus à leurs octa» ves ; ni des harmoniques sem» blables en dessous du fonda» mental ; ni enfin les combi» naisons de ces deux dernières » suppositions, rien de tout cela » n'est démontré & ne doit être » admis que comme des hypo» thèses ingénieusement trou» vées. »

Il ne nous appartient pas trop de prononcer sur le différend ; & nous dirions volontiers aux deux Adversaires le mot célèbre de Virgile : *Et vitulâ tu dignus & hic.* Cependant voici, ce semble, le point qui divise ces habiles gens. M. Rameau a cherché le principe de l'Harmo-

nie plutôt dans l'expérience que dans la théorie : après l'avoir trouvé, il s'eſt plutôt appliqué à le rendre utile aux Muſiciens & aux Compoſiteurs, qu'à former une diſſertation pleine d'analyſes & de raiſonnements. Dans les conſéquences de ſon ſyſtème, il a plutôt parlé en Géomètre qu'en Phyſicien, parce que ſon art, quoique dépendant des modifications de l'air qui nous environne, conſiſte dans la ſcience des rapports, dans la combinaiſon des harmoniques, & dans l'application de ces grandeurs.

M. Eſtève a plus inſiſté ſur la Phyſique, ſur la cauſe productrice des ſons ; il a pénétré dans les reſſorts de l'air ; il en a meſuré & compté les vibrations ; c'eſt ce qui le rend à quelques égards ſi attentif & ſi rigoureux : par exemple, il veut cinq harmoniques, & M. Rameau deux

ſeulement, parce qu'il ſupprime les octaves, comme étant de ſimples repliques : ce qui, dans l'uſage, eſt reçu comme une eſpèce d'Axiome. L'Académicien prétend qu'il y a des harmoniques dans le bruit, parce qu'il s'y trouve du ſon : principe que ne nieroit pas abſolument M. Rameau, pourvû qu'on lui accordât que ce ſon étant comme général on n'y diſtingue rien, & que les harmoniques qui peuvent s'y rencontrer, ſont perdus pour l'oreille & pour le ſentiment. Mais il eſt tems de voir la découverte que M. Eſtève nous annonce : c'eſt la ſeconde partie de ſon Ouvrage.

On doit *chercher*, dit-il, *pourquoi certains ſons s'uniſſent & produiſent des ſenſations agréables, & pourquoi d'autres ſe combattent & ſont déſagréables. C'eſt ce qu'il faut regarder comme les éléments de la théorie du ſentiment*

sonore. Ceci fait connoître l'objet de l'Auteur ; il considère notre ame comme affectée du sentiment de l'Harmonie, & il se propose d'indiquer ce qui cause en elle ce sentiment : question mêlée en quelque sorte de Physique & de Métaphysique, de mouvement extérieur & de sensation interne, de Méchanique & d'affection. Mais M. Estève s'attache, comme il convient, à ce qui se passe hors de nous, à ce qu'il y a dans les sons, aux harmoniques qui les accompagnent. Il procède par la voye des accords ; il fait voir, par exemple, que dans l'accord de l'octave composé de deux sons, il y a des harmoniques du son grave qui se perdent, tandis que tous les harmoniques du son aigu se conservent. Et de ceci il conclut que plus il y a d'harmoniques conservés, plus les accords sont agréables, plus

l'ame en est satisfaite ; au lieu que, si nul harmonique n'est conservé, les accords seront privés de toute leur douceur, de toute leur mélodie ; *ils seront aigres & comme décharnés ; l'ame s'y refusera.... Elle éprouvera un sentiment d'inquiétude, & voilà comment on ne se plaît point aux accords dissonans.*

Au reste ces sentimens de l'ame sont naturels & précédent toute réfléxion. Il n'est pas question de recourir ici aux vues de l'esprit, aux attentions délicates, à l'étude des sons & de nous-mêmes, pour être affectés des consonances ou des dissonances. Descartes subtilisoit trop en cette matière, ainsi que le fait bien sentir l'Auteur. Mais cela n'empêche pas que les Observateurs de l'Harmonie ne doivent *calculer les mouvemens & les forces qui peuvent* opérer dans nous ces sentimens agréables ou disgracieux.

On voit donc quelle est la

doctrine de notre Académicien en ce qui concerne les accords. Le combat *des harmoniques est* à cet égard *le vrai principe de l'Harmonie ;* mais pour les ſons ſimples, c'eſt-à-dire uniques & iſolés, quel ſera ce principe ? Si nous en jugeons par concluſion, ce ſera *l'action méchanique des harmoniques*, ſans doute combinés avec leur fondamental, & tout diſpoſés à former des conſonances, ſi l'on veut avoir des accords. Nous ne concevons rien autre choſe ; & peut-être qu'ici M. Eſtève ſe rapproche de M. Rameau qui nous paroît avoir voulu juger du principe radical de l'harmonie par rapport aux ſons, non par rapport aux accords : ſecond degré qui ſuppoſe le premier. Mais quoiqu'il en ſoit, il y a toujours dans l'Ouvrage de l'Académicien de Montpellier des choſes très-réfléchies & très-neuves ſur le

meau voulût s'expliq
me sur cette *nouvelle*
Nous croyons que M.
refuseroit pas son estin
servations d'un si gran

ARTICLE L

DISCOURS PRO
le troisième Février
première Assemblée a
Litteraire fondée da
de Nancy, par le
logne, Duc de Lo
Bar.

Discours prononcé à la
nue à Luneville, le

fondé une Société Littéraire, avec des Prix pour les Sciences & les Belles Lettres, avec des places de Censeurs pour juger du mérite des Ouvrages, l'ouverture de cette Académie se fit le troisième de Février dernier dans la Salle du Château de Nancy, lieu destiné à la Bibliothèque publique qui est aussi un des bienfaits de S. M. Les Discours que nous annonçons au nombre de IV. remplirent cette première Séance; le cinquième que nous leur associons fut prononcé à la Séance tenue à Lunéville le XI de Mars suivant. Tel est le coup d'œil général de ce qui doit nous occuper dans cet Article.

Le premier Discours est de M. le Chevalier de Solignac Sécretaire du Cabinet & des Commandemens du Roi de Pologne. En cette qualité, il devoit annoncer le dessein & les motifs du

nouvel Etablissement ; mais ses attentions ne se bornèrent pas là. L'éloge du Monarque & l'état actuel des Sciences l'attachèrent quelques moments. Sur le premier Article il avoit de grands avantages ; le Roi de Pologne, par ses vertus & ses bienfaits, répand un éclat qui frappera plus encore la postérité que le siècle présent; qui fournira plus encore à l'Histoire qu'à l'Eloquence. C'est le cas extrêmement rare où les titres de *Pere de la Patrie*, de *bienfaisant*, de *Restaurateur des Lettres*, placés sur les médailles & les inscriptions, ne paroîtront point une affaire de style, mais des dénominations naturelles, trop foibles néanmoins pour exprimer le vrai dans toute son étendue.

M. le Chevalier de Solignac connoît parfaitement notre Littérature ; il la loue sans dissimuler ses défauts ; il avoue qu'on

aime les lettres, mais il se plaint de la manière dont elles sont cultivées. » Quel est en général » le sçavoir de notre siècle ? » Voyez quelles en sont les » mœurs : elles ont coutume » d'influer sur l'esprit même. Des » cœurs volages, annoncent na- » turellement des esprits legers. » Ainsi dans nos idées, comme » dans nos sentimens, rien ne nous » fixe, nous voltigeons d'ob- » jets en objets, & nous ne pre- » nons que la fleur de ceux qui » nous arrêtent. De-là cette foule » d'écrits superficiels, plus pro- » pres à nourrir l'oisiveté qu'à » la dissiper. De-là ces Romans, » débauches d'un esprit frivole, » qui craint la peine & le travail, » & qui veut faire passer pour un » pénible effort de génie, l'essor » aisé d'une imagination qu'il au- » roit dû réprimer. Pour définir » en un seul mot notre siècle, ne » pourrions nous pas l'appeller

» le siècle de l'esprit ? Le brillant
» ne l'emporte-t'il pas aujour-
» d'hui dans tous nos ouvrages
» sur la richesse de la compo-
» sition ? & dans nos Livres ne
» préfére-t'on pas les traits sail-
» lans, les ornements affectés,
» les graces du langage, à la pro-
» fondeur, à la justesse, à la
» finesse même des réflexions. »

Nous sommes bien aises qu'un homme de beaucoup d'esprit, qui a la qualité de *Censeur* Littéraire, exerce déja sa fonction dans une Académie nouvelle, où il est plus nécessaire de connoître les abus que de prévoir les succès. Il n'est pas douteux qu'une Assemblée de Sçavants animés par les exemples & les bienfaits d'un grand Roi, ne doive se distinguer dans la carrière des Lettres. Le Climat qu'elle habite & les premiers fruits qu'elle nous donne, sont des garants sûrs de sa fécondité. Mais que ne doit-on pas

craindre de la contagion du siècle, des charmes de la nouveauté, des amusements de la frivolité, de je ne sçai quelle inquiétude plus familière au François qu'à ses voisins, & plus commune de nos jours qu'autrefois ? Voilà ce qu'il faut représenter à des hommes qui fondent une République Littéraire. Sans être Législateur on peut les prémunir contre les dangers: le langage d'insinuation, soutenu de l'exemple & du mérite personel, suffit pour les fixer dans les vrais principes. Le Discours de M. de Solignac aura cet avantage. Les Etrangers doivent le lire pour en profiter, & nous avons du en remarquer les principaux traits, pour faire connoître les richesses de la nouvelle Société Royale de Nancy.

Le second discours, en réponse au précédent, a pour Auteur M. Thibaut Lieutenant général du

Bailliage de Nancy & Membre de l'Académie naiſſante. Il expoſe dans cette Pièce les ſentimens de la Nation ſur les établiſſements faits par le Roi de Pologne, en particulier ſur celui qui occupoit l'Aſſemblée. Il invite tous les Lorrains, ſans exception, à profiter des tréſors de goût & d'érudition qui leur ſont ouverts. » Paroiſſez, Ha-
» bitans des Villes & de la Cam-
» pagne, ſortez des ſombres de-
» meures où vous étiez ignorés,
» & ſi vous brillez de quelque
» étincelle de génie, apportez
» dans ce Tribunal Littéraire
» les fruits de vos veilles labo-
» rieuſes, avec cette libre con-
» fiance, que les éloges ne ſont
» pas moins préparés à vos ef-
» forts que les prix à vos ou-
» vrages. Voici le temple où il
» eſt permis à tout le monde
» de donner l'eſſor à ſon eſprit,
» & de développer ces heureux

germes ausquels il ne man-
quoit que la chaleur pour les
mettre en action &c.

Il y a bien du zèle & de la
rité dans cette invitation :
ais il faut la prendre dans son
int de vuë, & concevoir la
nsée de l'Auteur. Il entend
e le génie & les talens, quel-
e part qu'ils se trouvent, mê-
e dans les conditions les moins
stinguées, pourront aspirer
x récompenses & aux Cou-
nnes Littéraires. Son inten-
on n'est pas qu'à l'occasion de
nouvelle Académie, les Scien-
s soient livrées & prodiguées
ous les états ; que le Cylin-
e d'Archimède prenne la pla-
des instruments du labourage,
que la lyre d'Apollon fasse
re le chalumeau des Bergers.

Il y a sur les Sciences & les
ts une question philosophique
politique qui sera sans doute
itée dans les séances de la So-

» effor de l'ame &c. »

Les Sciences & les Arts atti-rent principalement l'attentio[n] de M. de Treffan. Pour picquer d'émulation la nouvelle Acadé-mie, il lui remet fous les yeux le tableau magnifique des décou-vertes modernes; il célèbre tous ceux qui en ont été les Auteurs ou les Coopérateurs. Ceci eft une efpèce de Bibliographie raifon-née, de Nomenclature oratoi-re: il a fallu beaucoup de lec-ture & d'intelligence pour dref-fer ainfi, dans un feul difcours, l'état exact de toutes nos *richef-fes* Académiques; pour caracté-rifer individuellement & tout à la fois ce qu'il y a de plus illuftre dans les Sciences, à Paris, à Montpellier, à Londres, à Ber-lin, à Pétersbourg &c.

M. Poncet de la Riviere, Evê-que de Troyes, Grand-Maître de la Chapelle du Roi de Polo-gne, Membre de l'Académie

oyale d'Angers & de la Société
ttéraire de Nancy, termina la
ınce par un discours sur le
ût dans les ouvrages d'esprit.
:st le quatrième du recueil:
y remarque des traits qui
:ent être bien applaudis des
diteurs. Et d'abord le Roi de
.ogne ayant principalement
vûë d'établir le régne du goût
ıs les Professions Littéraires
:es Etats, rien de mieux ima-
: que le plan de M. de Troyes.
cru, dit-il, *qu'il convenoit*
'aire quelques réfléxions sur la
ure & la nécessité du bon goût.
: indiquerai les loix, j'en mar-
ai les avantages. Il vous est
vé, Messieurs, d'en donner
exemples. Tel est l'ordre du
ours.

e goût peut être consideré
rapport aux Lettres, par rap-
: aux esprits des hommes,
rapport aux sentiments du
r. Ces trois considérations

in 1751.

ouvrent un vaste cham
rateur : écoutons-le 1
cond article. Le goût
hommes est » une facili
» d'un coup d'œil & à s
» l'instant le point de
» propre à chaque f
» l'on traite. Mais qu'e
» beauté dans les ou
» force & vivacité du
» liaison exacte de to
» parties, rapport imm
» unes avec les autres
» dans ces rapports &
» dans les contrastes,
» nuance, ton de coule
» fortiment & assemblag
» ce qui enlève d'abord
» ge & fixe l'admirati
» exemple, dans les p
» rien de beau sans le 1
» le vrai ; le faux & l
» pant doivent en être
» Dans les sentimens,
» beau sans l'élévation &
» chant ; le touchant &

» thétique font leur mérite. Dans
» les expreſſions, rien de beau
» ſans le naturel & le gracieux ;
» l'obſcur & l'affecté ſont leurs
» défauts eſſentiels. La hardieſſe,
» mais ſans écarts dans les idées ;
» les ornemens, mais ſans pa-
» rure dans le ſtyle ; la variété,
» mais ſans bigarrure dans les
» tours ; une richeſſe, mais ſo-
» bre & ſans faſte ; une ſageſſe,
» mais égayée ſans indiſcrétion ;
» une abondance, mais meſurée
» ſans profuſion ; une facilité qui
» ne ſoit point négligence ; une
» fineſſe qui ne ſoit point affec-
» tation ; une méthode qui ſoit
» ſans contrainte ; l'art enfin,
» mais déguiſé, qui ſemble n'a-
» voir étudié tout, que pour
» tout dire ſans étude, & ne tra-
» vailler que pour diſſimuler les
» efforts du travail. Telles ſont,
» ſi je ne me trompe, Meſſieurs,
» les qualités avantageuſes qui
» nous ſaiſiſſent d'abord dans les

derne. C'eſt toujou
té, le clinquant, l'a
c'eſt *le jargon obſcur*
la barbarie du langage,
rée de faux brillants
ſubſtitué à la Peinture
coupure au Tableau.

Cette critique eſt
elle ſe rapporte aſſe
fond à celle de M. de
Cependant, il faut l'a
difficulté eſt de rendı
l'autre auſſi utiles qu'
tent de l'être. S. Ev
qu'*il n'y a point de*
raiſon ſoit plus rare q

i défendre. Mais si cela se rouvoit juste, malgré les oppositions de notre amour-propre, comment le *goût* qui suppose toujours la *raison*, établiroit-il son régne parmi nous? Comment seroit-il l'ame de toutes nos Littératures?

Quoiqu'il en soit, comme S. Evremont ajoute que *quand la raison se trouve en France, il n'y en a pas de plus pure dans l'Univers;* voila notre espérance, notre dernière ressource. Un petit nombre d'hommes extraordinaires maintiendront le goût, non universellement, non dans tous les esprits, mais par rapport à eux-mêmes & dans la sphère qui leur est propre: c'en est assez pour prescrire contre les abus, & pour conserver les étincelles de ce beau feu qui donne le prix à tout. Il n'y a pas de doute que ces hommes rares ne doivent se trouver dans les Aca-

démies, & que celle de Nancy n'en ait déja reconnu plusieurs dans ses Assemblées. Du reste, elle poura quelque jour se proposer l'examen du jugement porté par S. Evremont sur nos François : c'est un des beaux sujets qui puissent occuper des gens de Lettres & des Philosophes.

Le dernier discours, dont nous devons parler, rappelle toutes les fondations littéraires du Roi de Pologne ; la Bibliothèque publique, les Prix, le Tribunal des Censeurs, la Société Royale. Chacun de ces Articles fournit des morceaux à l'Orateur. Nous en remarquons deux très-brillans sur la Bibliothèque ; le premier où le P. de Menoux compare les préparatifs qui se font pour ce dépôt littéraire, avec la construction d'un nouveau Port de mer ; le second où il raproche ce que l'histoire nous ap-

prend de la fameuse Bibliothèque de Lucullus. « Ce grand » homme, après avoir cédé, trop » facilement peut-être pour le » bonheur de la République, le » commandement des Légions, » consacra le reste de ses jours » aux douceurs séduisantes d'un » utile loisir. Il fit ériger à grands » frais, un vaste édifice dans » l'enceinte de son Palais ; il en- » toura ce nouveau Lycée de » promenades publiques ; il l'en- » richit des dépouilles littéraires » de la Grèce & de l'Italie ; il en » ouvrit l'entrée à la curiosité » de tous les Sçavans. Les Ro- » mains venoient y converser » avec les Grecs, que divers » motifs attiroient dans la Capi- » tale du Monde. Lucullus pre- » noit part à leurs doctes entre- » tiens : l'équerre ou le compas, » la plume ou le crayon à la » main, il interrogeoit, il écou- » toit, il disputoit, il calculoit,

» il mesuroit, il peignoit, il com-
» posoit ; tous les objets de l'é-
» rudition de son siècle lui étoient
» familiers. Héros & sçavant
» tout à la fois, on ne sçavoit
» lequel de ces deux titres il mé-
» ritoit le mieux. Rome lui fut
» redevable des succès étonnans
» de ses meilleurs Ecrivains. Je
» ne fais point ici d'application,
» Messieurs, mais je ne crains
» pas de me trop avancer en di-
» sant que du sein d'une Biblio-
» thèque sortent à grands flots
» des sources pures, qui portent
» l'abondance & les lumières
» d'une contrée à l'autre &c.

Le parallèle des Censeurs Littéraires de Nancy avec les Censeurs Romains frappe encore le Lecteur, & nous voudrions pouvoir transcrire ce morceau ainsi que plusieurs autres de la même piéce ; mais il faut finir par une observation que fait naître la lecture de tous ces discours. Les

Auteurs se sont proposé des objets littéraires, ils sont entrés dans des discussions Académiques. Quoiqu'attentifs à donner de justes éloges aux vertus & aux bienfaits de leur Auguste Fondateur, ils n'ont pas moins songé à satisfaire ses désirs en traitant des points d'instruction. Qui peut douter que cette manière d'occuper des séances d'Académie ne soit très-bien entendüe ?

ARTICLE LXXIII.

DE OBELISCO CÆSARIS Augusti è Campi Martii ruderibus nuper eruto Commentarius. Auctore Angelo-Maria Bandinio &c. Traité sur l'Obélisque d'Auguste tiré depuis peu du Champ de Mars. Par M. Bandini. A Rome. M.DCC. L. Fol. chez les Palearini.

L'Obélisque du Champ de Mars méritoit, à sa rentrée dans le monde, d'occuper les Sçavans. Pline nous apprend qu'Auguste avoit destiné ce monument à des usages Astronomiques, mais quels usages? Peut-on croire qu'on eût voulu en faire le style d'un cadran solaire? Devoit-il seulement marquer la ligne Méridienne? Voilà ce que M. l'Abbé Bandini a examiné, ce qu'il a proposé aux plus célèbres Mathématiciens de sa connoissance; ce qui lui a procuré des réponses très-instructives sur cette matière; on les trouve à la fin du volume, & nous donnerons ici le résultat des plus importantes.

La Lettre de M. le Marquis Poléni, Mathématicien de la République de Venise, se voit à la tête de cette espèce de recueil. Son sentiment est que l'Obélisque étoit une simple Méri-

dienne, & le texte de Pline se plie sans effort à cette explication. Car il n'est question dans ce texte que de *la mesure des ombres du Soleil*, *de l'inégalité des jours & des nuits*, *du pavé environnant l'Obélisque & recevant sur son plan horizontal*, *l'ombre de midi ou de la sixiéme heure au solstice d'hyver* * expressions qui servent toutes à n'indiquer que les usages de la Méridienne. Si Pline avoit prétendu parler d'un cadran solaire, il n'eût pas manqué d'employer les termes dont il s'étoit servi dans son septième Livre, lorsqu'il faisoit l'histoire de ces sortes d'horloges connues à Rome depuis longtems; il eût certai-

* Divus Augustus addidit mirabilem usum ad deprehendendas Solis umbras, dierumque ac noctium ità magnitudines, strato lapide, ad magnitudinem obelisci, cui par fieret umbra, brumae confectæ die, sextâ horâ &c.

nement fait connoître la multitude des heures qui doivent être néceſſairement marquées ſur un cadran ; au lieu qu'il ſe reſtreint préciſément à la ſixième heure ou à l'heure de midi, en ne nommant que l'ombre jettée pour lors ſur le plan horiſontal au moment du ſolſtice d'hyver.

Mais comment Pline ajoute-t-il que *l'obſervation ne réuſſiſſoit plus depuis 30 ans ?* * Quel dérangement s'étoit donc fait dans l'ombre de l'Obéliſque ? Quelles pouvoient être les cauſes de ce dérangement ? Celles que donne Pline ſont-elles recevables ; déſordre dans le Ciel, ré-

* Hæc obſervatio triginta jam ferè annis non congruit, ſive Solis ipſius diſſono curſu & cæli aliquâ ratione mutato, ſive univerſâ tellure aliquid à centro dimotâ, ut deprehendi, & in aliis locis accipio, ſive urbis tremoribus ibi tantum gnomone intorto, ſive inundationibus Tiberis &c.

olution dans notre globe, inon-
ations du Tibre, tremblements
e terre ? M. Poléni se présente
outes ces raisons, toutes ces
olutions ; il rejette les deux
remières, il n'approuve pas
op l'hypothèse des inonda-
ons ; il ne contredit pas la
onjecture des tremblements de
erre ; mais il est tenté de croi-
e aussi que la boule du som-
et de l'Obélisque devant être
etenuë par une verge de métal,
ette verge aura cédé aux efforts
e quelque ouragant, de quel-
e coup de foudre : explica-
n qui est renduë bien proba-
par ce qui arrive aux croix
clochers, lesquelles se cour-
t souvent dans des tems d'o-
e & de tempête.

lettre du célèbre Mathéma-
n de Venise relève tout ceci
les discussions réfléchies &
ues sur les opinions des
Sçavants ; il faudroit lire

tous ces détails, & reconnoître ensuite, par un sentiment de vérité & de justice, que l'Italie mere des beaux Arts & des Sciences, du moins à l'égard de notre Occident, se maintient avec honneur dans la réputation que lui ont fait ses anciens Maîtres.

La 3e lettre, & sans contredit une des plus considérables de ce recueil, est du P. Roger Boscovich célèbre Mathématicien du Collége Romain. Consulté sur l'Obélisque du Champ de Mars il a traité la matière à fond, & avec une méthode qui rend so[n] ouvrage aussi facile qu'intére[s]sant. Il considère trois cho[ses] dans le passage de Pline. 1°. corps de l'Obélisque destin[é à] marquer les ombres du Sol[eil] (ou plutôt de l'Obélisque mê[me]) sur le pavé horisontal au mo[yen] de certaines bandes ou rè[gles] de cuivre scellées dans ce p[avé]. 2°. La boule placée sur l'[...]

lisque pour servir à bien terminer son ombre. 3°. Le changement survenu *depuis 30 ans*, dit Pline, en sorte que l'ombre de l'Obélisque ne tomboit plus avec la même justesse sur le pavé ou plan horizontal. On connoît déja ces trois choses par tout ce que nous avons dit dans nos Extraits; mais il falloit les répéter pour faire voir l'ordre qui régne dans la lettre du P. Boscovich.

Sur le premier Article il observe d'abord, en reprenant le texte de Pline, qu'il y est parlé de la sixième heure ou du midi, du jour le plus avancé dans l'hyver ou du Solstice, d'une ombre égale à la longueur du pavé, non à la hauteur de l'Obélisque. Ce dernier point est extrêmement bien discuté & prouvé. L'ombre de la Méridienne au solstice d'hyver devoit surpasser à Rome plus que du double la hauteur de l'Obé-

lisque ; ainsi l'on ne peut pas supposer que Pline ait voulu parler de l'égalité de l'ombre par rapport à cette hauteur.

Ces préliminaires posés, le Mathématicien décide que l'usage auquel l'Empereur Auguste avoit destiné l'Obélisque, n'étoit pas de marquer les heures, comme on les voit sur un cadran solaire, mais de désigner simplement la ligne méridienne: c'est toujours la conclusion des Sçavans interrogés sur l'Obélisque. Le P. Boscowich confirme ce sentiment par d'excellentes raisons; car 1°. l'ombre de midi, au solstice d'hyver, étant égale au pavé ou plan horisontal, & cette ombre étant la plus courte de toutes les ombres diurnes, il étoit nécessaire qu'à d'autres heures que celle de midi, l'ombre de l'Obélisque outrepassât la longueur du pavé, ce qui rendoit cette ombre totalement inutile pour marquer ces heures,

& par conséquent pour faire les
fonctions de cadran solaire ;
2°. Dans d'autres tems que le
solstice d'hyver, à la vérité
l'ombre qui marquoit la Méri-
dienne au moment de ce solstice,
pouvoit indiquer quelques heu-
res voisines du Midi, parce que
l'ombre propre pour ces heures
pouvoit se trouver égale à la
Méridienne du solstice d'hyver ;
mais les premières & les derniè-
es heures du jour auroient tou-
ours manqué d'indication ; &
ar cette raison encore l'Obélis-
ue ne pouvoit être regardé
mme l'aiguille ou le style d'un
dran solaire. 3°. Pline dit que
mbre de Midi, au Solstice
yver, décroissoit chaque jour
:roissoit ensuite : ce qu'on ne
roit dire de l'ombre destinée
arquer les heures de chaque
sur un cadran solaire : car
ait qu'après l'heure de Mi-
'ombre croît chaque jour &

devient toujours plus grande à mesure que le Soleil s'avance vers le couchant. Au contraire, dans la révolution successive des saisons de l'année, l'ombre de midi décroît à commencer au solstice d'hyver, & croît ensuite lorsqu'elle a passé le solstice d'Eté : alternatives annuelles qu'indique Pline dans son Texte, & qui prouvent encore que son intention n'a point été de parler d'un cadran Solaire, mais simplement d'un Gnomon destiné à marquer la Méridienne.

Le P. Boscowich ajoute à tout ceci des considérations tres-solides sur la manière dont les Anciens comptoient les heures du soir & de la nuit : manière toute différente de la nôtre, & qui ne peut se concilier avec le prétendu cadran solaire du Champ de Mars. Le même Auteur explique de suite comment l'Obélisque pouvoit servir à distinguer la grandeur des jours &

des nuits, au moyen des régles ou lignes de cuivre dont parle Pline. Nous avons indiqué dans nos précédents Extraits l'essentiel de cette ingénieuse explication, passons au second objet que la lettre se propose d'après le Texte de Pline, qui est toujours l'oracle & le guide.

L'Empereur Auguste fit ajouter au sommet de l'Obelisque une boule de cuivre doré ; & Pline dit que c'étoit afin de *rassembler l'ombre en elle-même*, d'empêcher qu'elle ne se répandît d'une façon irrégulière, & d'imiter par [illegible] l'effet que produit la tête de l'homme, lorsque son ombre est jettée sur un plan horisontal. Il est aisé d'entrer dans le discours & la pensée de cet Auteur. Le P. Boscowich raisonne d'abord en Physicien sur les différences de l'ombre & de la pénombre ; il fait voir ensuite que *la pénombre* croît à mesure que

son âge avoient observé ces changements depuis environ 30 ans. Cette explication est raisonnable, & elle sert d'ailleurs à rendre raison des deux premières causes de changement que Pline indique.

C'étoit, selon lui, ou le cours du Soleil devenu irrégulier, ou la Terre qui seroit sortie de son centre : Raisons qu'on juge communément fausses, improbables, presque ridicules; mais le P. Boscowich rappelle ici la doctrine des variations qu'on a observées dans l'obliquité de l'Eclyptique; il cite ses propres découvertes à cet égard, * & il conclut que

* En 1745. ce Pere, accompagné du P. Maire Astronome Jésuite, & des PP. Le Seur & Jacquier célèbres Mathématiciens Minimes, observa l'obliquité de l'Ecliptique avec le Gnomon de l'Eglise *della Madonna di gli Angeli*, & il la trouva de 23 d. 28′ 2″ En 1702 M. Bianchini se servant du même Gnomon & des mêmes principes d'observation, l'avoit trouvée de 23 d. 28′ 23″ la différence est de 21″ en 43 ans.

le Soleil étant à l'heure de midy, cette pointe n'eût formé aucune ombre, & par conséquent l'Obélisque en ce tems là n'eût jamais pû marquer la méridienne ; au lieu que la boule débordant toujours au-delà du sommet de l'Obélisque, il ne pouvoit se faire que dans tous les tems & à toutes les heures du jour elle ne jettât de l'ombre hors de la pyramide. Ce raisonnement est manifeste & concluant. Ecoutons le même Auteur sur le troisième Article du Texte de Pline.

On y lit que, depuis 30 ans, les observations faites avec l'Obélisque du Champ de Mars n'avoient plus le même rapport. Surquoi le P. Boscowisch témoigne que ce terme de 30 ans ne signifie peut-être pas, dans l'idée de Pline, qu'il n'étoit point arrivé de changements avant ces 30. dernieres années ; mais seulement que Pline & les gens de

des expériences qui
ſuffiſamment réfutées
tres obſervations en
contraires. Le P. Boſ
wtonien déclaré, jett
cipes ſur tout ceci &
jours ces matières a
de clarté que de conf
le ſtyle propre de
poſſéde en maître u
doctrine.

Les dernières cau
tes par Pline, ſçavo
blements de terre &
tions du Tibre, ſont
& il n'y a pas de do

e qui écrivoit 80. ans après
ction de l'Obélisque, avoit
pû soupçonner ou même
ndre dire aux Astronomes,
s'étoit fait un changement
s le Ciel.

e déplacement du centre de
erre étoit peut-être, au tems
Pline, un paradoxe, mais
urd'hui qu'on est Newtonien,
s'explique comme de soi-
ne. Suivant le systême de la
vitation, dit notre Auteur,
planettes agissent les unes sur
autres & causent des alterna-
s fréquentes dans leurs cen-
réciproques, dans leurs or-
; à quoi il faut ajouter l'ac-
véhémente des Comètes;
n faudroit qu'une, un peu
voisine de la terre, pour
îner tout notre globe; &
catastrophe arriveroit si la
idence n'empêchoit une si
te approximation. Mais les
gemens doivent être bien

applaudiſſement relatif à la robe & à la profeſſion.

D'autres lettres de ce recueil portent auſſi des noms illuſtres parmi les Sçavants, on en voit de MM. Marinoni, Maffei, Muratori, Boze, Wolfius, Euler &c. Ces Lettres ſont la plûpart très-courtes, & ſe déclarent en peu de mots pour l'opinion de la Méridienne contre l'idée du cadran Solaire, adoptée par les P. P. Maſius & Kircher. M. Maffei ajoute un trait qui lui eſt propre ; il penſe que tous les Obéliſques en général furent des Gnomons, & que quand Auguſte deſtina celui de Séſoſtris à marquer la Méridienne dans le Champ de Mars, il ne fit que rétablir ſa première & naturelle inſtitution. Ce point mériteroit d'être comparé de près avec Pline, qui ſemble faire honneur à Auguſte de l'invention ; & l'Académie Royale des Inſcriptions

consultée autrefois sur un différend qui étoit entre M. le Chevalier de Louville & quelques autres Membres de l'Académie Royale des Sciences touchant le passage de Pline, fit connoître qu'elle regardoit l'Obélisque de Sésostris comme ayant été *un simple objet de curiosité*, avant qu'Auguste en fit un Gnomon *.

Il reste encore une Lettre considérable, & qui demanderoit seule un extrait. Elle est de M. Jacques Stuart Anglois établi à Rome; & elle s'adresse à Mi-ord Comte de Malton qui vou-oit être informé de toutes les articularités concernant l'Obé-que. Comme M. Stuart a pris ıtes les mesures de ce monu-nt, qu'il a examiné la direc-ı de ses côtés, la position de fondements, de sa base &c. s'instruit extrêmement à la

* Voyez *Mem. des Inscript. Tom. II.* to.

lecture de son Ouvrage : surtout nous faisons toute l'attention qui dépend de nous à ce qu'il dit des mesures de l'Obélisque. En le considérant depuis le sommet jusqu'à la base, il a trouvé sa longueur d'un peu plus de 71 pieds d'Angleterre ou un peu plus de 67 de Paris. On donne ici au pied d'Angleterre 1351 parties telles que celui de Paris en a 1440. Ces mesures feroient connoître le pied Romain du tems de Pline, si l'on pouvoit compter sur l'endroit de cet Auteur, où il est parlé de la hauteur de l'Obélisque ; mais comme Pline fait cette hauteur de 116 pie $\frac{3}{4}$, il s'ensuivroit par une simp règle de division que le pied R main du tems de Pline n'au eu qu'un peu plus de 827 pa telles qu'il y en a 1440 da pied de Paris ; & ce seroit rément une erreur ; car les mesures anciennes d

Romain le repréſentent comme ayant eu plus de 1300 de ces parties. * Il faut donc qu'il y ait faute dans Pline, & M. Stuart adopte volontiers à ce ſujet la correction dont nous avons tant parlé, & qui conſiſte à changer les *CXXV pieds* du grand Obéliſque en *XXCV.* ou *85* pieds: cela ſe rapproche mieux des meſures actuelles de l'Obéliſque.

Cependant la correction ne ſuffit pas encore. Car en ſuppoſant le pied du temps de Pline, de 1310 parties, on ne trouve aujourd'hui qu'environ 73 pieds de cette eſpèce dans l'Obéliſque, & ſuivant ce réſultat, il faudroit qu'il y eût dans Pline XXCII. au lieu de XXCV. pour le grand Obéliſque duquel

* Il y a quatre de ces meſures: la *Statilienne* de 1310 $\frac{5}{6}$, la *Colotienne* de 1307 $\frac{1}{2}$, l'*Ebutienne* de 1314 $\frac{1}{8}$, la *Capponiène* de 1309 $\frac{5}{12}$.

cet Auteur déduit 9 pieds, afin d'énoncer la mesure de l'Obélisque du Champ de Mars. Nous n'exprimons tout ceci qu'en gros, sans les fractions, sans les rapports que l'Auteur emprunte d'un autre pied Romain de 1309 $\frac{1}{12}$ sans rapprocher les mesures de l'autre Obélisque qui est le grand de Pline, & qui a été placé par Sixte V. devant la porte Flamminiène ou *del popolo*. Ce dernier fournit un argument très-fort ; on trouve actuellement que ce grand Obélisque a 82 pieds $\frac{1}{4}$. Si l'on en retranche 9 on aura 73 $\frac{1}{4}$ pour l'Obélisque du Champ de Mars, & il faudra véritablement supposer dans le Texte de Pline XXCII. au lieu de XXCV. Cependant comme ces monuments peuvent avoir été diminués de deux ou trois pieds par leurs malheurs & par le tems ; comme on peut soupçonner que Pline auroit com-

pris dans ses mesures la boule dorée qui terminoit l'Obélisque du Champ de Mars, & celle qui, selon l'opinion de M. Maffei, devoit couronner l'Obélisque du grand Cirque ; nous ne croyons pas qu'il faille changer aisément la leçon *XXCV.* en *XXCII.* Nous avons vû la première si bien terminée, dans le beau manuscrit de la Bibliothèque du Roi, qu'il est difficile d'y supposer de l'erreur.

Il nous arrive souvent de dire, en faisant nos Extraits, qu'il faudroit voir dans les Livres mêmes certaines discussions importantes : peut-être que cet avis ne vient nulle part aussi à propos qu'en cet endroit. M. Stuart répand d'ailleurs tant d'autres jours dans sa Lettre ; il restitue si bien les mesures de Diodore de Sicile qui ont embarassé le torrent des Auteurs ; il présente ses explications d'une manière si plau-

ſible, qu'on ne peut ſe diſpenſer de le ſuivre, de l'étudier d'adopter preſque tous ſes ſentiments. Finiſſons ici, car cette matière nous entraîneroit encore & laſſeroit nos Lecteurs. On nous permettra pourtant une réfléxion générale ſur l'érection de l'Obéliſque & la deſtination qu'en fit Auguſte à la ligne Méridienne.

Voilà donc un Empereur qui place dans la Capitale du Monde le monument le plus ancien, & qui le fait ſervir en même tems à des uſages Aſtronomiques. N'y a-t-il pas beaucoup de grandeur & de nobleſſe dans une telle action ? Ne concevons-nous pas que c'eſt là prendre le Gouvernement & les Arts en grand ? Il faut embellir Rome, il faut y ériger un monument d'Aſtronomie ; du même coup & par la même intelligence, ce qu'il y a de plus antique au Monde ſatis-

fait à ces deux vuës. Il y a dans ceci quelque chose qu'on admire mieux qu'on ne l'explique.

On sentoit à Rome, dans ces derniers tems, la beauté de cette idée; le Prélat Sécretaire & Econome de la fabrique de Saint Pierre *, proposa un jour au P. Boscowich de transformer en Gnomon l'Obélisque qui est dans la place du Vatican; c'étoit une entreprise semblable à celle d'Auguste, mais le Mathématicien fit observer qu'une des deux belles fontaines qui sont dans cette place empêche qu'on ne puisse tirer la Méridienne dans toute sa longueur, c'est ce qui a fait échouer un si magnifique dessein.

* M. Jean-François Olivieri.

ARTICLE LXXIV.

MUSEO CAPITOLINO, O sia Descrizione delle Statue, Busti, Bassirilievi, Urne Sepolcrali, Inscrizioni, ed altre ammirabili, ed erudite Antichità, che si custodiscono nel Palazzo alla destra del Senatorio vicino alla Chiesa d'Ara Coeli in Campidoglio. *Le Cabinet du Capitole; ou Description des Statuës, Bustes, Bas-reliefs, Urnes sépulchrales, Inscriptions & autres belles & sçavantes Antiquités qui sont conservées dans le Palais à la droite de celui où se tient le Sénat, proche de l'Eglise d'Ara Cœli au Capitole. A Rome chez Bernabò & Lazzarini. M. DCC. L. 4°. pag. 71.*

CEci n'est à proprement parler que l'annonce ou le Catalogue des richesses contenuës

dans le Cabinet du Capitole, & décrites depuis peu par M. Bottari. Nous rendrons compte de son Ouvrage avec tout le soin qui dépendra de nous. Ces objets antiques élévent tellement nos idées que nous oserions esperer d'eux quelque chose de cette force & de cette confiance qu'Horace faisoit dépendre d'une cause bien différente, *viresque & addis cornua pauperi* *.

En attendant que le Livre du docte Antiquaire, dont nous venons d'indiquer le nom & les travaux, puisse nous être communiqué, nous suivrons ce Catalogue, & nos Lecteurs verront déja ce qu'ils doivent attendre d'une description dans les formes. Une simple nomenclature en ce genre est toujours un morceau précieux; elle l'emporte de beaucoup sur des dé-

* *Od. l.* 3.

tails de Bibliographie : & qui ne sçait toutefois que les opérations de cette dernière espèce picquent aussi la curiosité des connoisseurs ?

Le feu Pape Clement XII. avoit beaucoup de goût pour les Antiquités ; il s'étoit donné de grands soins pour augmenter la collection commencée par d'autres Papes. Benoît XIV. aujourd'hui régnant a témoigné encore plus de zéle & signalé plus amplement sa magnificence. Les monuments dont il a enrichi le cabinet du Capitole, forment une liste très-nombreuse, qu'on voit à la fin de ce volume. On croiroit au coup d'œil que c'est l'inventaire des richesses portées en triomphe devant ces anciens Romains qui avoient subjugué la Grèce, l'Egypte, l'Asie, les Peuples, les Souverains, le Monde entier.

On nous fait considérer dans

cette partie du Capitole, destinée aux Antiques, la Cour, le Vestibule,. la Salle de *Canope* ou des Monuments Egyptiens, l'Escalier, la Gallerie de passage, la première Chambre dite *des Vases*, la seconde Chambre dite d'*Hercule*, la grande Salle, la Chambre des Philosophes, la Chambre des Empereurs, la Galerie où l'on entre par la grande Salle, la Chambre des Pièces *Miscellanées* ou qui ne forment point de suite particulière; & tout ceci présente le plus bel assemblage de Sculptures antiques qui jamais ait été fait. *Que seroit-ce*, dit l'Auteur Anonyme de ce Catalogue, *si dans les siècles passés on avoit été plus attentif à ne pas laisser enlever de Rome les Chef d'œuvres de l'Art, qu'on y a découverts sans cesse, & qui se voyent répandus presque dans toute l'Europe.* Mais disons aussi que, dans cette sup-

position, Rome seroit trop riche, & qu'il est glorieux à cette Capitale de céder quelque chose aux peuples qui ont tenu d'elle le goût des Arts & l'amour des belles connoissances.

Dans la Cour du *Museo Capitolino* il y a une Fontaine très-abondante & très-ornée. On y voit la statue colossale d'un fleuve couché tenant une grande conque de la main droite ; la gauche a été réparée par le célébre Michel-Ange. On voit aussi deux colonnes de Granite d'Egypte avec les pilastres & les chapiteaux d'ordre Toscan ; la corniche est surmontée de quatre statues d'Impératrices habillées en Vestales ; & dans les côtés on admire deux grandes Cariatides en forme de Satyres, portant sur leur tête des paniers de raisin & des grapes dans leurs mains. Cet ouvrage est d'un excellent Artiste.

Le Vestibule ou *Atrium* est extrêmement décoré ; nous ne pouvons indiquer ici & dans la suite de notre Extrait que les piéces principales.

Sous les Architraves à côté de l'entrée, deux grandes statues Egyptiennes, l'une de pierre noire très-dure, marquetée de jaune ; la figure est couronnée de tours, avec des hiéroglyphes sur le dos & sur le côté gauche ; dans la main droite elle porte un Livre & dans la gauche une palme. L'autre statue est d'un Granite particulier ; & sur sa tête on voit la fleur de *Lotus*. Ces Antiquités avec deux autres statues de Granite, ont été trouvées dans l'endroit où étoient autrefois les jardins de Saluste ; & le Pape Clement XI. en a fait présent au Capitole.

Au milieu du Vestibule paroît la grande Urne historiée dont on voit la gravûre au XII. tome de

Gronovius pag. 68. Sur le couvercle sont deux Statuës couchées qu'on dit être d'Aléxandre Sevère & de Mammée sa mere, quoique ces figures ne ressemblent guères aux types des Médailles & des Médaillons de ces Princes. Sur le devant de l'Urne est la pacification des Romains & des Sabins après leur démêlé pour l'enlévement des Sabines; on voit là Romulus dans sa Chaise Curule & Tatius dans un siège à bras fort semblable à ceux dont on use aujourdhui. Au côté droit est un Augure assis & entouré de plusieurs personnes qui témoignent de l'admiration ; à gauche sont des soldats armés. Tout cet ouvrage est à grand relief & d'un travail exquis ; la partie postérieure, qui est moins bien, représente un Prêtre voilé, à genoux & baisant la main d'un Vainqueur mort ou mourant, au milieu des dépouilles de ses ennemis vaincus.

Les deux côtés du Vestibule sont remplis de curiosités du premier ordre. A gauche est un Autel où l'on a représenté la naissance de Jupiter ; sur la première face on voit Rhéa qui donne à Saturne un caillou enveloppé de langes ; sur la seconde les Coribantes & la Chévre Amalthée ; sur la troisième Saturne assis & appuyant une lance sur son genou droit. Un Globe paroît sous le siége, & diverses figures grouppent à l'entour. Au-dessus de l'Autel est une belle tête colossale voilée, couronnée de tours, & représentant Cybèle ou le Génie de la Ville d'Antioche de Syrie. On a trouvé cette antique dans les ruines de la maison de Campagne d'Adrien à Tivoli.

Au côté droit du Vestibule, sont deux *cippes* ou petites colonnes d'une beauté rare. Sur le *premier sont* représentés les tra-

vaux d'Hercule ; & l'un de ces *Cippes* est chargé d'un fragment de Laocoon ; l'autre d'un Autel votif où l'on voit, sur une des faces, une figure de femme assise tenant de la main gauche une corne d'abondance & de la droite un gouvernail de navire, avec cette Inscription SALVOS VENIRE. Sur une autre face est aussi une figure de femme assise à terre, appuyée sur une roue & tenant de la main droite une espece de fouet ; au-devant se trouve une colonne milliaire & au-dessus cette Inscription SALVOS IRE. Le devant de l'Autel présente cette Inscription :

IN. HDD.
T. ALBANIVS
PRINCIPIA
NVS. EVOK.
AVG. N.

On trouve cette belle Antiquité gravée dans Grævius Tom.

X. p. 780. & dans la ſixième partie de Boiſſard fig. 114. L'Auteur du Catalogue que nous abrégeons marque que la première ligne de cette Inſcription manque dans Grævius ; ce qui n'eſt pas. Il n'y a qu'une différence, c'eſt que Grævius d'après Boiſſard met IN H. DD. au lieu de IN. HDD. Le même Auteur du Catalogue reprend auſſi Grævius de mettre à la quatrième ligne EVOX au lieu de EVOK changeant la dernière lettre K en X. mais Grævius n'en uſe ainſi que pour tranſcrire exactement Boiſſard, & il avertit qu'il faut la lettre K au lieu de la lettre X que Boiſſard ſubſtituë de ſon chef.

Cet eſſai de critique montre ce qu'il faudroit faire ſur toutes les parties du *Muſeo Capitolino* pour en rendre compte avec la dernière exactitude ; mais il eſt néceſſaire d'abréger. Le Veſti-

bule seul nous fourniroit encore 13 ou 14 Articles d'Antiquités très-remarquables; par exemple,

Une Bacchante couronnée d'épics.

Une Pallas armée de toutes pièces.

Une Diane en attitude de Chasseuse.

Un Jupiter tenant la foudre en main.

Le torse ou fragment d'un Apollon, morceau excellent.

Une Statuë de l'Abondance tenant une bourse de la main droite, & une corne de la gauche.

Une Statuë de l'Immortalité tenant un Sceptre de la droite, & de la gauche une éponge : symboles très-bien imaginés & dont nous ne nous souvenons pas qu'aucun Mythologiste ait fait mention.

Le grouppe d'un Vieillard te-

ant de la droite une flutte &
la gauche un Enfant cou-
ché par terre.
Une Statuë de l'Empereur
drien sous la forme de Jupiter
udroyant.
Une Statuë Gigantesque qu'on
t représenter le Roi Pyrrhus :
affure qu'elle a été payée
ux mille écus Romains.
Une colomne d'albâtre orien-
l haute de 10 palmes & de
ux palmes $\frac{1}{3}$ de diamètre &c.
La chambre appellée de *Canope*
oit ses plus grandes richesses au
pe Benoît XIV. Ce sont les
pouilles d'une partie de la Mai-
n de Campagne que l'Empe-
ur Adrien possédoit à Tivoli.
out le terrein, qui étoit dit-on
six milles, avoit été distribué
r ce Prince en plusieurs por-
ns ou départemens ; & cha-
ne de ces divisions étoit dési-
e par un nom célèbre ; on y
oit un Lycée, une Académie,

un Prytanée, une Vallée de Tempé, un endroit appellé *Canope*; & ce dernier étoit décoré de mille curiosités Egyptiennes. Le tems & la Barbarie ont détruit tout ce Palais antique; on en voit les ruines à Tivoli,* & différens particuliers possédent dans l'enceinte de leurs Campagnes, quelques restes de cette magnificence Impériale. Les Jésuites, par exemple, sont Maîtres de *Canope*. Ils ont fouillé ce sol qui cache encore des beautés dans son sein; ils en ont tiré des pièces admirables; le Pape les a jugé dignes de son attention & il les a fait placer au Capitole; c'est ce qui forme avec d'autres morceaux qu'on a rassemblés, le *Canope* de ce Palais; dénomination qui fait revivre ce

* Voyez en le plan très-curieux & très détaillé dans le *Latium Vetus* du P. Kircher.

[redacted]

: sorte Adrien & sa somp-
naison de Tivoli.
i donc, dans cette piè-
xcellents morceaux d'E-

ond de la Chambre, un
de marbre noir repré-
d'un côté Isis ayant la
e *Lotus* sur la tête, & de
Osiris avec sa tête de
L'ouvrage est d'un très-
Artiste; on l'a trouvé dans
pe de Tivoli.
ige de la porte un Croco-
marbre de Paros.
ilieu de la Chambre, sur
el antique, la statue du
Anubis, vêtu à l'Héroï-
ortant le sistre à la main
& le caducée à la gau-
Autel est aussi très orné;
voit en Sculpture le mê-
u Anubis, un Dieu Har-
e, divers instruments de
e &c.
s des niches autour de la

Chambre, cinq Statues de marbre noir marqueté de blanc, elles sont chargées de Hiéroglyphes & d'un travail exquis : c'est encore une découverte faite à Canope.

Trois autres Statues placées de même dans des niches ; elles sont de *Basalte*, pierre ou marbre de couleur de fer, & d'une dureté extrême. La première est couverte d'un voile très-délié, elle tient à la main droite le signe *Tau* * des Egyptiens, & dans la gauche la fleur de *Lotus* ; on croit que la seconde figure est une Isis ; la troisième n'a aucun caractére particulier.

Sur un gradin regnant autour de la Chambre, on voit une grande & belle tête de l'Empereur Adrien trouvée dans son Palais de Tivoli.

---

* C'étoit une espèce d'anneau mystérieux : voyez en la figure dans l'*Oedipus Ægyptiacus* du P. Kircher.

.. Bas-relief de craye repré-
..nt le Nil avec une barque
..s Canards ; on y remarque
des Ippopotames, des Cro-
..es & l'oiseau Ibis perché
.. toit de quelques Temples
..abannes faites de roseaux.
.. singulière Antiquité étoit
..vant sur une muraille de
.. des PP. Dominicains de
..e ..bine.
..scalier du *Museo Capitolino*
..nte aussi ses ornemens, en-
..tres deux grands Bas-reliefs,
..ient autrefois sur l'Arc de

marque dans le même Ouvrage un bucher d'où Faustine la jeune s'éléve au Ciel par la puissance & la faveur de Diane qui préside à la lumière, & que l'Artiste a représentée avec des aîles.

Il y a sur ce même escalier deux niches, dont l'une contient la statue célèbre de Junon qui étoit honorée à Lanuvium ; elle est telle que Cicéron la décrit au premier Livre de la Nature des Dieux * *avec une peau de chèvre sur la tête, une lance, un petit bouclier & des souliers recourbés*. Dans l'autre niche on a la statue de Faustine la jeune sous le nom de la chasteté (*Pudicitas*) la tête est moderne, on la dit faite par Michel-Ange.

La Galerie qui donne entrée aux Chambres de ce Trésor

* *Cum pellâ caprinâ, cum hastâ, cum scutulo, cum calceolis repandis.*

d'Antiquités contient quelques morceaux très-estimables : par exemple,

Un marbre quarré portant en bas relief la figure d'un *Archigaulois* ou premier Prêtre de Cybèle, avec les symboles de son Ministère, tels que la flute, le Tambour, le panier mystique &c. le tout très-bien expliqué par M. Dominique Georgi dont le célèbre Muratori a inséré l'ouvrage dans le premier Tome de son Trésor d'Inscriptions. Cette Antiquité fut trouvée en 1736 sur les Terres du Duc Sforce, & cédée par ce Seigneur, au commencement de l'année suivante, pour servir à l'ornement du *Museo Capitolino.*

Un *Cippe* portant deux figures separées par un arbre, & deux Inscriptions dont une est Grèque, & l'autre en langue Palmyrienne. M. Spon a fait graver cet excellent & très-rare morceau, il a

rapporté aussi les explications des Sçavans sur les deux Inscritions. Gruter avoit déja parlé de ce Monument, mais sans en donner l'empreinte. Sur l'explication de ces Auteurs, nous corrigeons quelques traits du Catalogue qui nous occupe. Il oublie de dire que l'une de ces figures, celle qui a la Couronne sur la tête, porte une Lune sur ses épaules, & qu'elle a le Cothurne aux jambes; il dit que ces deux figures se donnent la main, ce qui n'est point; & il ne caractérise pas l'espèce d'arbre qui les sépare, & qui est un *Pin*.

Un marbre circulaire portant en bas-relief l'action barbare d'Achille qui traine le corps d'Hector autour de Troye. Cette antique étoit autrefois sur un mur de l'Eglise d'*Ara Cæli*. Fabretti & Beger l'ont expliquée; mais il faut bien considérer que Beger parle aussi d'une autre Sculpture

Sculpture qui est un peu différente & qui se conserve dans le Cabinet du Roi de Prusse.

Nous comptons que M. Bottari, dans son grand Ouvrage sur les Antiquités du Capitole, aura discuté ce point d'érudition, & tous les autres qui sont relatifs à son dessein.

C'en est assez pour ce premier Extrait : on permettra que les autres pièces du Capitole nous rappellent, & fournissent un nouvel Article à nos Mémoires. Comment être Laconique dans une matière qui saisit & qui captive ?

ARTICLE LXXV.

***HISTOIRE DE PERSE** depuis le commencement de ce Siècle, Tome II. A Paris rue Dauphine, chez Charles-Antoine Jombert, Libraire du Roi pour l'Artillerie & le Génie, à*

l'Image de Notre-Dame, in-12. p. 356.

IL est extrêmement rare qu'une révolution presque soudaine soit suivie d'un grand calme dans tout l'Etat. Il s'y forme au dedans des cabales & des partis, & les Puissances voisines travaillent volontiers à étendre leur domination aux dépens d'un Prince malheureux, quelquefois même sous prétexte de le secourir.

Le Czar, Pierre le Grand, qui avoit policé sa Nation & aguerri ses troupes contre la Suede, conçut un dessein digne de son génie & de sa puissance. Il se proposa d'ouvrir une communication entre la mer Caspienne & le Pont Euxin, & depuis ces mers jusqu'à l'Océan Septentrional, en unissant par des canaux le Volga, le Tanaïs & la Duine. Ce Prince avoit déja creusé

un canal du Volga à la Néva, & par conséquent jusqu'à la mer Baltique, de sorte que Pétersbourg étoit du côté de l'Europe ce qu'Astracan étoit du côté de l'Asie, l'entrepôt des plus précieuses Marchandises de ces deux parties du Monde.

Le Czar envoya des Ministres à la Cour de Perse, pour s'y plaindre des cruautés exercées sur ses sujets par les Lesghis, les Usbecs & les autres Alliés de la Perse : c'étoit après la révolution. Mahmoud régnoit, & il répondit que les Peuples qu'on accusoit de ces excès, étoient des Alliés très-indépendans. Le Czar mécontent de cette réponse, prit la résolution de se rendre maître de la côte occidentale de la mer Caspienne. Il assembla près d'Astracan une nombreuse armée composée de trente mille hommes de vieilles troupes & de quatre vingt mille Tar-

tares Cosaques & Calmoucs. Il voulut la commander en personne, & le succès de cette campagne fut complet.

Pendant que les Russes dépouilloient la Perse de ses Provinces Septentrionales, le Grand Seigneur pensoit à profiter de la situation désavantageuse où elle se trouvoit ; mais la guerre ne commença pas sitôt contre les Turcs. Dans cet intervalle Casbin, ville considérable qui s'étoit livrée aux Aghvans, se lassa bientôt d'une domination qui l'épargnoit aussi peu que si elle avoit été conquise par la force des armes. Les habitans résolurent de se délivrer de si mauvais Maîtres, & le signal de cette exécution fut le premier son du cornet dont on use en ce lieu, après le coucher du Soleil, pour avertir que les bains sont prêts. On avança l'heure, parce qu'on observa divers mouvemens parmi

ison, qui donnoient lieu
çonner qu'elle se défioit
up de la Ville. On atta-
: Aghvans avec une ex-
urie, & ils se défendirent
e, mais ils succombérent
iombre, & furent chassés
oin où dix mille Persans
; Barbares avoient fait
:, recouvrérent la liberté,
nvier 1723. Les vaincus
avec tant de précipita-
'ils abandonnérent leurs
& leurs trésors.
noud effrayé de la conspi-
de Casbin & du succès
avoit eu, considéroit
quiétude qu'il étoit en-
d'un peuple encore très-
ux, à qui il étoit en hor-
qu'il n'avoit auprès de lui
poignée de soldats pour se
e. Saisi de cette crainte, il
mina à faire périr la plus
partie de ses nouveaux
our s'assurer du reste; il

fit avertir d'abord, le jour même de l'arrivée des débris de la garnison de Casbin, les Ministres, les Seigneurs & les principaux chefs Persans, de se rendre au Palais, sous prétexte de leur communiquer quelque affaire importante : ils s'y rendirent sans défiance ; & dès qu'ils furent assemblés, les soldats de la garde se jettant sur eux, le sabre à la main, les massacrérent impitoyablement. Les corps de ceux qui périrent par cet horrible stratagême furent exposés devant le Palais, & de peur qu'ils n'eussent quelque jour des vengeurs, on massacra leurs enfans avec la même inhumanité.

Ce ne furent-là que les préludes de la barbarie de l'Usurpateur. On conduisit par ses ordres à la campagne deux cens jeunes gens des premières familles de Perse & de Géorgie, qu'on élevoit ensemble dans une Acadé-

:, & leur ayant laissé la liber-
le fuir, les Aghvans galo-
rt après eux se firent un diver-
ement cruel de les tuer à la
urse comme des bêtes sauva-
. On n'en demeura pas là. Le
ran avoit choisi dans les trou-
de Chah-Hussein trois mille
mmes qu'il avoit pris à sa sol-
: il les assembla dans une cour
mme pour les régaler, & pen-
it qu'ils mangeoient, des sol-
s apostés se jettérent sur eux
es taillérent en piéces; il fut
suite ordonné de mettre à
rt tous ceux qui avoient tiré
Palais Royal quelques appoin-
nens ou quelque pension, &
n en égorgea environ huit
lle. Mahmoud ne cessa de
pandre du sang, que quand
peuple d'Ispahan fut réduit à
si petit nombre qu'il n'y avoit
is rien à craindre.
Nous ne dirons rien de tout ce
i se passa durant ces temps

pen…
dante : mais ne… assez …
pas deux faits assez … Une femme Géorgienne de
mari avoit été tué pend…
siége d'Ispahan, résolut d…
ger sa mort sur les Agh…
plus distingués qu'elle …
treroit. Cette veuve a…
pide que les hommes …
tion, ayant recom…
deux enfans à son fr…
guisa sécrettement …
bien armé. Elle dir…
che vers Ispahan, …
Mahmoud y rentre…
avec son armée. I…
plutôt découvert … Prince …

couverte des blessures qu'elle avoit reçuës dans le combat, & de celles aussi qu'elle s'étoit faites à elle-même pour éviter de tomber vive entre les mains de ses ennemis. Mahmoud dans ce moment oublia sa férocité, & il ordonna que cette Géorgienne intrépide fût traitée avec tous les égards dûs à son sexe & à sa valeur.

Un autre fait qui déplaira encore moins que le précédent, arriva à Chiras, après le siége que cette Ville soutint en 1724. Elle fut emportée d'assaut par un peu de mauvaise foi. Le carnage ayant cessé on courut au pillage. Les Aghvans fouillérent partout selon leur coutume, pour découvrir ce que l'on pourroit avoir caché. Ils sçavoient que la disette extrême avoit fait périr dans Chiras plus de vingt mille habitans, & ils trouvérent chez un particulier plus de bled qu'il

n'en falloit pour la subsistance de cette grande Ville pendant plusieurs mois. Justement indignés de cette inhumanité, ils attachérent le coupable à un poteau où il mourut de faim au milieu de tant de grains qu'il avoit amassés. Jamais la loi du Talion ne fut appliquée plus à propos.

Les Turcs jaloux des avantages que la Perse avoit accordés au Czar, s'étoient préparés à s'en procurer du moins de semblables, par la voie des armes. Ils s'assurérent d'abord de la Géorgie en y construisant une nouvelle forteresse : après quoi le Seraskier passa l'Araxe, le 26. de Juin 1724. à la tête d'une armée de 35 mille hommes avec laquelle il entra dans la Province d'Erivan. Tout fut ravagé sur la route, & le Patriarche d'Echmiazin, assura dans une Lettre, que ces Infidéles avoient fait

eſclaves plus de quarante mille Arméniens de l'un & de l'autre ſexe.

Le Seraskier vint camper devant Erivan avec une formidable artillerie. Cent piéces de canon eurent bientôt renverſé les foibles remparts dont la place étoit environnée, & l'on ſe prépara pour l'aſſaut. Les Turcs furent repouſſés vigoureuſement, & ils éprouvérent encore la même réſiſtance à pluſieurs autres aſſauts, parmi leſquels il y en eut trois généraux où toute l'armée combattit. Le Seraskier ayant reçu des renforts conſidérables, livra un quatriéme aſſaut général, où il périt encore plus de monde qu'à aucun des précédents.

Tous ces mauvais ſuccès avoient tellement découragé l'armée Ottomane, qu'elle étoit ſur le point de ſe débander, ſi les Milices d'Egypte ne fuſſent ar-

rivées très-à-propos. On reprit courage à cette nouvelle, & l'on ne pensa plus qu'à continuer le siége. Le Gouverneur étoit dans une grande inquiétude, voyant les Assiégeans se fortifier de plus en plus par des secours si fréquens. D'ailleurs on manquoit de vivres dans la Ville; il n'y restoit plus que peu de balles pour la Mousqueterie, & l'on avoit été obligé de les refondre avec celles qu'on avoit ramassées sur les bréches & dans les fossés, en y ajoutant un pois à chacune en forme de noyau. Cette ruse put bien multiplier les balles, & cacher le besoin qu'on avoit de plomb: mais ces balles en partie falsifiées n'avoient plus la même pesanteur, ni par conséquent la même portée ni le même effet. Ces considérations & plusieurs autres déterminerent le Kan à capituler. Tous les articles de

la Capitulation furent exactement obſervés ; mais le brave Officier qui s'étoit ſi bien défendu, fut mal récompenſé de ſes ſervices, ſon Maître lui fit couper la tête.

Une autre armée Turque entreprit le ſiége de Tauris, mais elle n'y réuſſit pas. Nous avons déja dit que cette grande Ville avoit vû périr cent mille de ſes habitans par un tremblement de terre : elle n'avoit point d'autres remparts que la valeur & les armes de ſes citoyens, comme autrefois Lacédémone. Cependant elle ſe défendit avec tant de vigueur que les Aſſiégeans, après les plus grands efforts & avoir perdu beaucoup de monde, levèrent le ſiége honteuſement la nuit du 20. au 21. Septembre 1724.

Mais l'année ſuivante la Porte qui n'avoit pas oublié cet affront entreprit de s'en vanger.

On ſçavoit qu'il y avoit dans Tauris cent cinquante mille hommes en âge de porter les armes, & qui, pour ſe défendre juſqu'à l'extrémité, avoient envoyé leurs femmes, leurs enfans & leurs effets les plus précieux dans les montagnes du Ghilan. Le ſiége d'une place défenduë par tant de monde étoit une entrepriſe bien hazardeuſe. On le confia à Abdoullah - Cupruli Pacha de Van, qui ſe voyant à la tête d'une armée de cent dix mille combattans parut devant Tauris à la pointe du jour le 30. Juillet 1725.

Le Gouverneur Perſan ne conſidérant pas aſſez l'avantage que les troupes réglées ont en raſe campagne ſur les Bourgeois & les Milices, oſa ſortir de ſa place pour attaquer les Turcs, avant qu'ils euſſent eu le tems de ſe retrancher. Le Général Turc attendit qu'il en fût ſorti

iron vingt mille hommes, &
lant alors sur ces Milices
disciplinées & mal aguer-
, il les fit charger avec fu-
Les Persans, continuelle-
nt soutenus par ceux qui ve-
ent à leur secours, résisté-
: opiniâtrément jusqu'à l'en-
de la nuit où ils furent rom-
& enfoncés de toutes parts,
orcés de rentrer dans la Vil-
Les Turcs les y suivirent
c acharnement, & le combat
devint plus furieux. Les ha-
ns s'étoient retranchés dans
f quartiers, qu'ils défendi-
: avec la même résolution:
: de ces quartiers furent em-
tés par les assiégeans, à qui
l couta pendant quatre jours
uatre nuits des assauts conti-
ls. Il restoit encore quarante
e hommes dans les deux au-
quartiers : mais ce n'en
t pas assez pour s'y mainte-
Ainsi ils demandérent à ca-

pituler, & ils obtinrent du vainqueur la vie, la liberté & la conservation de leurs biens. La Capitulation fut gardée exactement. Les Persans perdirent dans ce siége soixante mille hommes, & les Turcs vingt mille.

Cette même année 1725. Mahmoud signala sa cruauté par de nouveaux attentats : il avoit jusqu'alors respecté le sang de ses Rois, se contentant de leur avoir enlevé le Thrône sans attenter à leur vie. Chah-Hussein étoit gardé avec plusieurs Princes ses parens, oncles, freres, neveux, dans le Serrail, où l'on n'ajoutoit point d'autres mauvais traitemens à leur captivité : mais l'usurpateur se livrant tout-à-coup à un excès de fureur résolut de ne conserver que le chef de la Famille Royale, & d'immoler tout le reste à ses soupçons & à ses défiances. Il fut lui-même le principal exécu-

teur de cet abominable projet; il se jetta le sabre à la main sur ces malheureuses victimes pour assouvir sa cruauté & calmer ses inquiétudes.

Il ne restoit plus de tous ces Princes destinés à la mort que deux enfans, fils de Chah-Hussein, dont le plus âgé n'avoit que cinq ans. Ce Monarque infortuné étant accouru aux cris des mourans, les deux enfans par un mouvement naturel se jetterent entre les bras de leur pere pour y trouver un asyle. L'inéxorable Mahmoud leva le bras pour les massacrer. Chah-Hussein les embrassa étroitement, & reçut le coup qui alloit tomber sur eux. L'Usurpateur à la vuë du sang qui couloit des veines d'un Prince qu'il avoit résolu de conserver en détruisant sa famille, sentit expirer sa férocité, & laissa au Monarque déthrôné deux enfans qui

tranquile sous le règne d'un Pri
ce, né avec les talens nécess
res pour le Gouvernement
Etats, & qui avoit été élu
le consentement unanime
Conseil & de l'Armée : mais i
préparoit une nouvelle Révo
tion plus étonnante que ce
qui finit avec Mahmoud. U
simple particulier fut, par la fo
ce de son génie, l'Auteur de c
étrange événement. Ce
Tahmas-Couli-Kan, plus co
aujourd'hui sous le nom de Ch
Nadir, nom aussi célèbre parmi
nous que le furent, en leurs
tems, les noms d'Alexandre &
des deux Conquérans Tartares,
qui ravagérent les plus belles
Provinces de l'Asie. Afchar,
Bourg du Corassan, fut la Patrie
de cet Usurpateur qui commen-
ça, dit-on, par être simple ber-
ger. Il s'ennuya bientôt d'une
vie si obscure, & pour en me-
ner une autre selon son goût, il

ıduisit & vendit à Masched,
: des principales Villes de la
ıvince, sept cent moutons
il avoit volés à son Pere. Il
ploya la somme qui lui en re-
t à assembler une Troupe de
ıdits, dont il se fit le Chef.
; Caravannes qu'il détroussa
ıdant sept ans, l'enrichirent
le mirent en état d'assembler
ju'à cinq mille hommes, bien
ıés, bien disciplinés. Dégou-
le ce brigandage, il proposa
ous ses Gens de marcher
ıtre les *Afdalis & les autres
ɔelles qu'on venoit de décla-
ennemis. Ils comprirent ai-
ent que ces expéditions leur
ɔient plus glorieuses, & ils
mirent de suivre leur Géné-

Nadir s'avança vers les Re-
es, & les ayant joints, il en
:it plusieurs corps qu'il atta-
séparément. Après quoi,
nt sçû que Chah-Tahmas,

troupes à ce Prince
il l'assura qu'il le rét
le Thrône de ses an
offres furent reçuë
grands sentimens d'e
reconnoissance. Ce f
occasion que Nadir q
premier nom prit ce
mas-Couli-Kan qu
célébre dans la suite
clarré dans ce mome
de l'Armée du Prince

Le nouveau Géné
jonction de ses Trou
du Roi, n'avoit à
que seize mille homn

mbre n'empêcha pas Thamas-
uli-Kan de déterminer son
nce à entrer dans le Coras-
, pour y assiéger Masched.
la première nouvelle de la
rche de l'Armée Royale, les
belles, (*les Afdalis*) aban-
nnèrent cette Ville qui étoit
is fortifications & qui étoit
ine d'habitans, dont ils avoient
ut à craindre. Chah-Thamas
entra comme en triomphe,
rmi les acclamations & tous
s témoignages d'affection que
euvent donner des sujets tou-
urs fidèles, à la vue de leur
gitime Souverain.

Depuis qu'Abas le Grand eut
ti la magnifique Mosquée où
m voit le Tombeau d'où Mas-
ied tire sa plus grande gloire,
que ce grand Roi y eut fait
1 Pèlerinage, les Rois de
erse ses Successeurs imitèrent
n exemple, & ce qui n'avoit
é d'abord qu'une dévotion

rémonie.

Le Harat & le Cora
mis furent le prélude
conquêtes plus importa
prit la résolution de
aux Aghvans & de les
dans la Capitale mêm
mée Royale s'avança q
le Mazanderan pour y
ses quartiers, & pou
portée de commencer d
heure les opérations de
pagne. Aschraf ne pouv
rer que l'orage venoi
sur lui; mais ce n'étoit
même Aschraf qui pré

redoutable par son activité & par tous les autres talens militaires. Cependant la proximité d'un guerrier de tant de réputation, réveilla ce Prince indolent d'un assoupissement si funeste. Il rassembla les troupes qui étoient dispersées vers les frontières : il obligea le peu de Persans qui restoient dans Ispahan en état de porter les armes, de sortir de cette grande Ville si maltraitée sous son régne & sous celui de Mir-Mahmoud. Le même ordre fut publié dans plusieurs autres Villes, où l'on ne voyoit plus que des femmes & des enfans. Aschraf, après avoir pris toutes ces précautions, sortit enfin de la Capitale avec tout le faste ordinaire aux Rois de Perse. Les deux Armées se rencontrèrent près de Damegan, & en vinrent aux mains. Les Aghvans s'étoient accoutumés à mépriser les Persans qui ne tenoient

le mérite du Général qu
en tête, eut recours à l
il détacha deux Officiers
fiance, chacun avec d
trois mille chevaux, po
quer l'ennemi dans les f
par derrière : mais le
Perſan avoit tout prévû
vû à tout. La ruſe fut
& les Aghvans repouſſ
tout furent enfin obligés
avec précipitation. L'ar
les bagages demeurére
vainqueurs avec le ch
bataille. Les vaincus re
dans Iſpahan par des

ivantageux, y établit des batte-
ries, & se prépara avec tout le
soin possible à une seconde ac-
tion qui devoit bientôt décider
de son sort.

Tahmas-Couli-Can ne se fit
pas attendre longtemps. Il parut
le 13. Novembre 1729. en ba-
taille à huit heures du matin, &
fit sonner la charge tout en ar-
rivant. Les Persans soutinrent
fierement le feu de l'artillerie
de l'ennemi, & s'avançant tou-
jours en bon ordre jusqu'aux bat-
teries mêmes, ne commencèrent
à tirer que de fort près. Toute
l'Armée d'Aschraf fut tellement
épouvantée qu'elle prit la fuite
vers Ispahan, d'où elle sortit
pendant la nuit même pour cher-
cher une retraite plus sûre. Tah-
mas-Couli-Can étant arrivé,
on chercha tout ce qu'il y avoit
d'Aghvans & de leurs alliés, qui
s'étoient cachés dans la Ville,
esperant y trouver un azile con-

bre, & il y fut rétabl
Thrône de ses ancêtres
révolution encore plus é
te que celle qui l'en avoi
Un événement singulier
Monarque. A l'entrée du
du Palais, une femme
entre ses bras. C'étoit la
sa mère, laquelle après
cation du Roi son épo
toit travestie en esclave
nier ordre & en avoit
fait les fonctions; la joi
Prince doux & compati
sentit en ce moment susp
douleur dont il avoit é
tré en passant par les li

légère ; mais elle ne pouvoit empêcher qu'Aſchraf qui s'étoit retiré vers Chiras avec les débris de ſon armée, ne fût pour Chah-Tahmas un objet d'horreur. Il ne pouvoit ſouffrir que le meurtrier de ſon père & de ſes frères, vécût encore. Il le déclara à Tahmas-Couli-Can, & ce Général ſe mit bientôt en marche, malgré la rigueur de la ſaiſon, pour s'approcher de Chiras. Deux batailles lui en ouvrirent les portes, mais Aſchraf avoit pris la fuite : il fut tué ſur les frontiéres du Candahar, dans un combat que lui livra Haſſein-Kan frere de Mir-Mahmoud. L'Auteur à qui il eſt plus permis comme ancien Officier, qu'à ceux qui ne ſont pas du métier, de relever les fauſſes démarches des Généraux, reproche bien des fautes à Tahmas-Couli Can, qui peut-être pourroit ſe juſtifier s'il vivoit encore : mais il

ne nous convient pas de prendre aucun parti dans ces contestations que nous abandonnons à leurs Juges naturels.

Depuis Plutarque & à son exemple, on a tout mis en parallèle, les Poëtes, les Orateurs, les Conquérans, les Législateurs, les premiers Ministres. Y aura-t-il quelqu'un qui entreprendra de comparer les troupes Asiatiques avec les troupes Européennes, & leurs différentes méthodes de faire la guerre? L'Europe aura du moins l'avantage de n'autoriser point dans ses armées cette férocité dont on a vû tant d'exemples dans l'histoire de ces révolutions.

Tout le reste du troisième Tome est un recueil de Lettres, de Mémoires, de Relations dont l'Auteur a fait usage. On pourra juger par nos Extraits du plan & de l'exécution de son histoire : comme elle nous a fort at-

tachés dans le cours de notre travail, nous ne doutons pas qu'elle n'opére le même effet sur la plûpart de ceux qui la liront de suite, & sans se permettre aucune des omissions nécessaires dans un Ouvrage périodique.

ARTICLE LXXVI.

HISTOIRE DE L'ACADEMIE Royale des Sciences & Belles-Lettres, depuis son origine jusqu'à présent, avec les piéces originales, 4°. A Berlin chez Haude & Spener, M. DCC. L.

ON a d'abord, dans ce volume, l'histoire de l'Académie de Berlin : ce qui comprend la relation fidèle de son établissement & de ses progrès ; les éloges de ceux qui en ont été membres ; les discours qui y ont été faits dans quelques circons-

tances d'éclat. On voit enſuite les piéces originales, qui ſe rapportent au gouvernement de cette Compagnie Littéraire, avec les liſtes des Académiciens; dont la dernière a pour date 1750. Il eſt agréable de parcourir tous ces divers monuments; & nous y avons diſtingué avec raiſon quelques diſcours, même d'une époque aſſez ancienne, qui méritent l'attention des Lecteurs; celui de M. Jablonsky en 1711. eſt du nombre. L'hiſtoire générale des Sciences & des Arts y eſt préſentée ſous un coup d'œil avantageux, & l'on y a répandu, ſur l'utilité des Académies, quelques obſervations philoſophiques qui plaiſent par un certain air de nouveauté. Il y eſt dit, par exemple, que ces ſociétés de Gens des Lettres ſervent à mettre une ſorte de juſteſſe dans les jugements que les hommes peuvent porter d'eux-mêmes. Les

uns s'estiment trop tandis que d'autres ne sentent pas assez ce qu'ils valent. *Il faut*, dit l'Auteur, *faire revenir les uns & les autres de leur erreur, & l'on ne peut mieux s'y prendre qu'en les associant ensemble pour les amener peu à peu à se former de justes idées d'eux-mêmes.*

Cela formeroit donc une sorte de raison réciproque, comparable peut-être à ce qui arrive dans les mouvements des corps, lorsque les masses & les vitesses se compensent mutuellement; mais il y a bien lieu de douter que les esprits se gouvernent de même. Ceux qui s'estiment trop seroient-ils portés à tempérer leur présomption en traitant avec des hommes pusillanimes; & ces derniers prendroient-ils quelque dégré de confiance vis-à-vis de ces caractères dominants qui se croyent placés dans le monde pour décider de tout? Il faudroit

plutôt dire que dans les Académies nombreuses, la présomption se corrige par les lumières supérieures qu'on y rencontre, & que la timidité se dissipe par les exemples, les succès, la réputation de tout le corps.

Il y auroit beaucoup de choses à recueillir des piéces qui forment la partie historique de ce volume, & nous pourrions insister particuliérement sur trois éloges qui ne se trouvent point dans les tomes précédents. Ce sont ceux de MM. des Vignoles, Lamprecht & Grischow. Le premier est le plus considérable, & il devoit l'être, M. des Vignoles ayant joint à un sçavoir très-étendu le mérite rare d'une vie de 95 ans. » Il s'est vû le Doyen » des Sçavans de l'Europe, & il » a eu l'avantage de conserver » les forces de son corps & de » son esprit jusqu'à la vieillesse » la plus avancée. La situation

» tranquille dans laquelle il vi-
» voit, & la parfaite égalité de
» ſon humeur, ont ſans doute
» beaucoup contribué à prolon-
» ger ſa carrière; vivant agréa-
» blement en ſociété avec quel-
» ques perſonnes de mérite, qui
» rendoient juſtice au ſien, &
» qui honoroient ſa vénérable
» vieilleſſe, il voyoit couler
» ſes jours de la manière la plus
» douce. Adminiſtrant avec une
» ſage œconomie de médiocres
» revenus, & trouvant d'amples
» reſſources dans ſa frugalité,
» il a toujours poſſédé le pré-
» cieux tréſor du contentement
» de l'eſprit. » Il nous ſemble que parmi les éloges faits pour les Membres de cette Académie, il s'en trouve de plus remplis, de mieux écrits, & de plus attachants que celui-ci. La matière étoit pourtant favorable. Un Académicien qui vit près d'un

ſiécle, a toujours vû, toujours fait, toujours écrit beaucoup de choſes qui enrichiſſent l'Hiſtoire Littéraire. On eſt bien-aiſe de ſçavoir ce qui a pu occuper un tel Philoſophe durant tant d'années; on veut connoître en détail ſes liaiſons, ſes rapports, ſes entrepriſes, ſes ſuccès, ſes défauts même ou ſes imperfections. C'eſt une ſorte de Phénomène qui attire tous les regards, parce qu'on n'eſt pas communément expoſé à le voir deux fois.

Mais nous devons préſentement tous nos ſoins aux Mémoires contenus dans ce Volume. Il y a toujours, comme on ſçait, quatre claſſes; *Philoſophie Expérimentale*, *Mathématiques*, *Philoſophie Spéculative*, *Belles-Lettres*. Parcourons ici ce qui nous intéreſſera davantage.

sse de Philosophie Expérimentale.

Essai sur la formation des corps général par M. Eller. Tout le nde sçait que les Philosones anciens & modernes ont sonné souvent & longtems les principes des corps ; st-à-dire sur les éléments qui nstituent toutes les producns du régne animal, végétal, néral. Démocrite imagina les omes, Zénon les points indiibles, Parménide le feu & la re, Aristote la terre, le feu, r & l'eau, Thalès l'eau seu. &c. Il seroit long de suivre tes ces diverses opinions & les apprécier. Ce qu'on peut e de plus intéressant sur la estion présente, c'est 1°. que Anciens s'égarèrent étrangent lorsqu'ils crurent ces prines quels qu'ils soient, indédants d'une première cause

fouverainement fage, puiffante & intelligente : tous ne donnerent pas dans cet écueil, mais en général la Philofophie ancienne éprouve de grands reproches à cet égard; & aujourd'hui l'enfant qui bégaye encore, & qui a pû retenir les premiers éléments de la Religion révélée, en fçait plus lui feul, fur la formation des Etres, que tout le Lycée, tout le Portique, toute l'Académie. Ceci eft certain & fait le bonheur de l'état préfent du monde.

La feconde chofe qu'il nous convient d'obferver, c'eft que le Souverain Etre une fois connu & révéré, comme auteur de tout ce qui exifte, il eft fort permis de faire des conjectures fur les principes des corps. Ariftote, *dit ingénieufement le Chancelier Bacon*, * trembloit pour

* *Parmenid. Telefii, Democriti Philof.*

ſa Philoſophie, comme les Sultans tremblent pour leur trône jusqu'à ce qu'ils ayent fait périr ceux qui peuvent le leur diſputer : Comparaiſon qui ſignifie que ce Philoſophe ne pouvoit ſouffrir ni contradicteur ni rival ; & c'eſt une injuſtice ou une foibleſſe. Ç'en feroit une de même ſi nos Modernes s'attribuoient des Priviléges excluſifs, l'un pour ſes Monades, l'autre, pour ſes trois Eléments, M. Eller, dont le mémoire nous occupe, pour ſon principe unique qui eſt *l'Eau* : car voici tout le fond de cet Ouvrage.

L'Académicien, déja inſtruit des expériences citées par quantité d'Auteurs, a fait de nouvelles obſervations, & elles lui ont appris qu'une eau très-purifiée, très-dégagée de toutes les parties hétérogènes, peut ſuffire à la végétation ; qu'elle fournit la Terre qui eſt comme la baſe de

la solidité des plantes; qu'elle répand même dans elles cette partie inflammable, huileuse ou résineuse qu'on y rencontre. Le détail, la Méchanique, les conséquences de ces observations, remplissent le Mémoire, & l'Auteur insinue, vers la fin, qu'on peut reconnoître facilement la fécondité du même principe dans les Animaux & les Minéraux.

On peut former une difficulté sur cet Essai qui d'ailleurs a bien son mérite. Si l'eau est *le* principe de la formation des corps, ne restera-t'il pas à sçavoir quel est le principe de l'eau même; car il semble qu'en cette matière il faut remonter jusqu'à la constitution du premier Elément. Mais la réponse est peut-être contenue dans quelques réfléxions de l'Académicien sur la nature de l'eau. Selon lui, les parties qui la composent sont parfaite-

ment homogènes, elles ſont très-petites & très-ſimples; qualités toutes propres à remplir l'idée que nous avons d'un premier Elément, & à ſatisfaire aux diverſes fonctions qui le concernent.

Du moins, & c'eſt la remarque que nous faiſons ici en finiſſant, du moins les propriétés & la conſtruction intrinſèque qu'on attribue à l'eau ne ſont pas plus révoltantes que celles des Monades; elles ne font pas naître plus de difficultés, elles n'élèvent pas plus de nuages dans les eſprits: c'eſt trop peu dire aſſurément. L'excès d'embarras & d'obſcurité ſe trouve du côté de ces prétendus êtres ſimples qui formeroient des corps étendus, quoique compoſés eux-mêmes de parties non-étenduës. Ecoutons un moment M. Eller ſur les incertitudes que cauſent les Monades. Ceci eſt un des

beaux endroits du Mémoire. » Les propriétés, *dit-il*, & les » attributs de ces Etres ſimples » occupent les eſprits de la plû-» part de nos Philoſophes mo-» dernes. On n'eſt pas tout-à-fait » d'accord ſi ces Etres, qui aſpi-» rent à devenir matière, peuvent » occuper un eſpace ou non; ſi » ces êtres ſimples ou ces Mo-» nades enfin ſont doués d'un » mouvement; s'ils poſſédent » une force intrinſèque ou ré-» préſentative; s'ils ont quelque » reſſemblance entre eux, ou s'ils » ſont diſſemblables à l'infini; ſi » cette diverſité des Etres ſimples » à l'infini prouve aſſez leur exiſ-» tence ſéparée l'un de l'autre; » ſi l'aſſemblage des êtres non » étendus ſéparément exiſtants, » peut cauſer un corps étendu; » ſi chaque être ſimple ou mo-» nade contient une ſuite ou » continuité de changements, » qui différe de la ſuite de

» changements de tout autre
» être ? &c.

Recherches sur la nature & les propriétés du fiel de verre. Par M. Pott. On appelle *fiel de verre* le mélange de terre & de sel qui coule comme une écume sur la surface du verre en fusion. Pendant le flux, on enlève ce mélange avec cueillère de fer, on le jette dans l'eau, & par la coagulation on en fait des pains blancs ou cendrés. Ce fiel de verre est de différente espèce, selon le plus ou le moins de pureté dans les sels dont on se sert dans la fabrique du verre ; selon les proportions diverses de ces sels ; selon l'espace de tems plus ou moins long, au bout duquel on retire ce fiel du creuset de la verrerie &c. Notre Auteur explique tout ceci, & il convient que longtems avant lui on a raisonné sur cette matière dans les Écoles, qu'on en

a traité dans les Livres, qu'on l'a appliquée à plusieurs usages chymiques ; mais nul examen dans les formes, nulles expériences suivies, nulle doctrine complette en ce genre ; le Mémoire de M. Pott aura donc l'avantage d'ouvrir des routes nouvelles.

Il y a des Auteurs qui rangent le fiel de verre parmi les espèces de sel commun, & d'autres parmi les sels Alkalis, mais l'Académicien croit plutôt que c'est une espèce de sel de Glauber. *S'il ne se forme pas*, ajoute-t-il, *en cristaux aussi grands que ceux de ce sel admirable, cela ne fait pas une difficulté ; car sa disposition à prendre cette figure est détruite par le feu véhément de la vitrification qui lui fait violer la règle de l'immutabilité de la figure commune aux sels.... Il est néanmoins possible que certaines espèces de fiel de verre, surtout d'Espa-*

gne, montrent aussi quelquefois une portion de sel merveilleux (de Glauber) *dans de grands crystaux &c.*

Les principaux usages du fiel de verre occupent aussi M. Pott. Ce fiel sert aux Orfévres pour fondre la limaille d'or & d'argent; à ceux qui travaillent dans les mines, pour accélérer la fonte des minières; aux ouvriers qui fabriquent les vases de terre, pour le vernissement de leurs ouvrages; il augmente la malléabilité des métaux; il empêche, quand on l'a mis en solution, les insectes de toucher aux herbes & aux fleurs des jardins; il est employé avec succès dans la médecine, comme étant laxatif, apéritif & servant à la digestion &c. Tout ce mémoire est clair & instructif; nous ne doutons pas qu'il ne fasse plaisir aux amateurs de l'histoire naturelle.

Juin 1751.

Sur les moyens propres à découvrir la construction des viscères. Par M. Lieberkühn. On sçait que le plus sûr moyen de connoître cette construction est d'injecter les viscères ; on sçait aussi que le célèbre Ruysch a poussé fort loin les tentatives en ce genre ; mais notre Auteur découvre ici les inconvéniens de sa méthode. *Il faut*, dit-il, *s'y prendre plus doucement avec des ouvrages de la Nature aussi délicatement travaillés, & se servir d'une matière plus dure & cohérente pour injecter ces vaisseaux, lorsqu'on veut avoir le plaisir d'en découvrir les merveilles.* Après quoi l'Académicien donne le Méchanisme de ses opérations. Il injecte avec de la cire blanche bien purifiée, à laquelle on a joint un cinquième de Colophonie & un dixième de Thérébentine de Venise, & autant de vermillon qu'il en

ıt pour colorer la cire ré-
idie. Telle eſt la matière; l'Au-
ɪr la met en œuvre avec une
ɛtérité & des précautions qu'é-
nce le Mémoire & qu'il fau-
ı conſulter.

*Obſervations ſur la véritable Oſ-
cole de la Marche de Brande-
ɪrg.* L'Oſtéocolle eſt un foſſile
ı connu, du moins peu expliqué
qu'ici. Notre Académicien
rlant des Auteurs qui en ont
quelque choſe, ne fait guères
ention qu'à *Ferrantes Imperatus*
Imperato, Naturaliſte Italien,
ez qui l'on trouve une Noti-
aſſez raiſonnable de l'Oſtéo-
'e. M. Gléditſch qualifie cela
Deſcription, terme qui ne
it pas induire en erreur; car
feuilletant bien cet Auteur du
rnier ſiècle, nous n'y avons
ıuvé que la gravure qui re-
ſente le foſſile avec deux ou
ıis lignes en titre, c'eſt tout

» ſemence eſt mure, ou qu'elle
» s'eſt détachée. »

M. Gléditſch explique tout ce morceau de Michelius. Il étend l'Obſervation à d'autres champignons que ceux dont parle ce ſçavant Botaniſte ; il aſſure qu'avec le Microſcope, on découvre, dans tous ces champignons, les corps diaphanes qui forment ici la queſtion ; il nous apprend que ces corps ſont des *éminences papillaires* de diverſes grandeurs, dont les plus petites ſont mêlées, en très-copieuſe quantité, aux plus grandes ſur toute la ſurface de la lame ; il décrit parfaitement toute la figure de ces corps ; il en marque les eſpèces ; il découvre dans eux plus d'uſages que n'en a trouvé Michelius &c.

Qu'on liſe tout ceci on en ſera content ; & nous ne regretterons point les attentions que nous venons déja de donner à ce 4^{e}. Vol.

des Mémoires de Berlin ; nous le reprendrons bientôt à la Classe de Mathématiques.

ARTICLE LXXVII.

***LETTRES CRITIQUES SUR** divers Ecrits de nos jours contraires à la Religion & aux Mœurs 2. vol. in-12. A Londres, & se trouvent à Paris chez Bauche fils, Quai des Augustins. Suite de l'Article LXV. au II. Vol. de Mai.*

RIen de plus sensé, rien de plus digne des sentimens d'un homme d'honneur que ce qu'on lit dans la 7e. Lettre sur l'insensibilité, sur la froideur insultante avec laquelle certains Auteurs voyent flétrir & proscrire leurs Ouvrages. Toute la Société s'élève contre leurs attentats, & en poursuit la vengeance ; eux seuls sont tranquilles,

ils méprisent, ils bravent tous les efforts des Loix. A la faveur d'un ménagement dont ils abusent, ils affrontent sans pâlir les dangers présens qui menacent leurs jours, & consentent de sang froid à ne paroître aux yeux de la postérité que couverts d'infamie, & chargés de l'exécration des hommes vertueux.

» Vous avez des amis, *dit* » *l'Auteur de la Lettre, en s'a-* » *dressant à un de ces vils Artisans* » *du crime ;* on vous ménagera, » mais ce sera toujours comme » un coupable. Qu'une pareille » grace est humiliante ! la puni- » tion me sembleroit plus sup- » portable.... La grace par- » donne le crime sans y satis- » faire.

» Vous vous glorifiez du débit » qu'a votre Ouvrage ; n'en de- » vriez-vous pas rougir au con- » traire ? De qui est-il goûté ? » D'un tas de Gens sans mœurs

» qui ſe dédommagent avec ces » ſortes de livres, des mortifica- » tions qu'ils éprouvent ſans ceſ- » ſe de la part des eſprits ſoli- » des.... Encore les applaudiſ- » ſemens de cette foule de dé- » bauchés, tout deshonorants » qu'ils ſont, durent très-peu, » tandis que les milliers d'exem- » plaires qu'ils ont répandus dans » la Société y reſteront pour » éterniſer la honte de l'Au- » teur.

Les Faiſeurs de Romans n'échappent pas aux réfléxions de l'Auteur, & la huitième Lettre les regarde. Les Romans n'annoncent pour l'ordinaire que des leçons & des modèles de vertu; mais combien la deshonorent ſous prétexte de la faire connoître ! Qui le croiroit ? La vertu ne paroît preſque toujours dans ces ſortes d'ouvrages que ſous les traits, & avec tout l'appareil du vice. On ne par-

vient à la distinguer, qu'après s'être vû tromper plus d'une fois par les illusions de la volupté. Pour devenir vertueux il faut avoir été déréglé ; & le mépris des devoirs apprend à les connoître. Les Passions y triomphent à chaque instant de la Raison, parceque celle-ci ne paroît que foible, & avec des ressources extrêmement bornées ; tandis que celles-là ne se montrent qu'avec des forces, ausquelles on se persuade aisément qu'il est plus utile de céder que de résister. Les agréments de l'esprit & du style devroient-ils être employés à autoriser, & à répandre la corruption ? Rien ne peut justifier les Auteurs de Romans licentieux.

» Ou en publiant leurs Ou» vrages, les Auteurs qui ont » travaillé dans ce nouveau gen» re, en ont senti les suites fu» nestes pour les moeurs, ou ils

» les ont regardés comme des » livres innocens .... Si les con» noissant dangereux, rien n'a » pû les empêcher de les répan» dre dans le Public, c'est de ces » trois choses l'une : ou qu'ils » sont sans mœurs, ce dont ils » auront, je crois, de la peine à » convenir ; ou qu'ayant des » mœurs, ils n'ont pas cru qu'el» les méritassent d'être respec» tées, ce qui ne viendra jamais » en pensée à personne ; ou » que les respectant, la vanité » d'être Auteurs les a entrainés » dans l'oubli qu'ils en affectent, » ce qui est le comble de la dé» raison. Ainsi voilà où ils en sont » réduits, à choisir entre les Epi» thétes de mauvais Citoyens, ou » d'insensés. «

La neuvième Lettre attaque & détruit les principes d'un Ecrivain qui a prétendu que les vices produisoient la gloire & l'abondance des grandes Socié-

tés. Notrre Auteur profite
homme d'esprit de tous les a
tages que lui donne sur so
versaire la fausseté d'une p
le opinion. Les raisonne
solides concourent ici ave
événemens de l'Histoire
démontrer que l'époque
décadence des plus flori
Etats doit se rapporter aux
où ces Etats se relachèrent c
vertus rigides qui furent le
cipe de leur grandeur. L
commença le mal, les défa
fruits naturels du luxe le co
mérent. Les besoins des
mes firent naître les Arts
bientôt les Arts multipl
nos besoins. Aujourd'hui l
peut satisfaire à ces besoi
plûpart chimériques, qu'a
pens du bon ordre & de l'a
des mœurs.

L'esprit s'obscurcit inse
ment, & perd de sa di
naturelle, quand on ne p
à ses réfléxions que des

mes erronées ; le cœur s'amollit au milieu des plaisirs dont on lui fait une occupation sérieuse. Un Etat où ne régne plus ni la raison, ni le courage, doit-il enfin s'attendre à autre chose qu'à des malheurs ?

Sera-t'il toujours vrai que les spectacles, les cercles, les délices de la table ne prennent rien sur la valeur naturelle des François ? » Deux fortes pas-
» sions ne peuvent subsister
» long-tems dans un égal empi-
» re. La douce habitude qu'on
» se fait de suivre l'une, éteint
» l'autre peu à peu. »

En vain pour justifier le luxe, exagère-t'on le nombre des ouvriers dont il exerce les talents, & assure la subsistence. Il est des travaux plus dignes de l'homme que ceux que les modes ont imaginés ; ces travaux sont aussi capables de fournir aux besoins de l'Artisan, sont plus hono-

tribue à la facilité de
ges, en plaçant ſeulem
pierre dans une Rou
que !

L'Auteur auroit pu
les comparaiſons ridic
les fades plaiſanteries
donne la peine de rele
ſa dixième Lettre. I
battue autant de fois
oſé attaquer, aujourd'hu
de reſſources, en eſt r
employer la raillerie
groſſière pour avilir ce
Religion a de plus reſ
Une cauſe eſt bien déſ

ſaires, n'ont pas été mis au nombre des preuves convaincantes en faveur du parti que l'on ſoutient. Le fond même du Chriſtianiſme a été attaqué ; faut-il s'étonner que l'on n'épargne pas ſes cérémonies ? Elles ne ceſſeront jamais d'être reſpectables, que pour ceux qui auront intérêt de les décréditer ; & cet intérêt, de quelque eſpèce qu'on le conçoive, ne ſçauroit être que honteux. Cette dixième Lettre eſt pleine de réfléxions qui aſſurent de plus en plus aux pratiques extérieures du Chriſtianiſme, l'eſtime & le reſpect qui leur ſeront toujours dûs.

Quelques morceaux de la onzième Lettre mettront au fait des matières dont elle traite. Après avoir détruit les plus fortes raiſons que l'on allégue pour ôter au Suicide ce qu'il a de criminel, & pour rendre injuſtes les peines décernées contre ceux qui

en ſont coupables, l'Auteur dit:
» quand il ne pourroit y avoir
» que les méchans qui s'ennuyaſ-
» ſent de leur exiſtence, leur
» donner la liberté de ſe tuer,
» c'eſt les arracher à leurs re-
» mords, & les ſoutenir dans le
» crime par l'impunité, puiſqu'ils
» regardent la mort comme une
» grace.

» Ce n'eſt donc point parce
» que l'homme ſe donne ici-bas
» pour un perſonnage de con-
» ſéquence, ni par des idées
» d'orgueil & de préſomption,
» que le Suicide nous paroit un
» crime; ſa deſtruction volontai-
» re & prématurée eſt un mal-
» heur réel pour la Société. Pour
» ſoutenir le contraire, il ne faut
» pas regarder la vie comme un
» bien qu'on eſt libre de refuſer
» ou d'accepter. Ce point de vue
» eſt faux. La vie eſt un bien
» qui nous appartient moins qu'à
» nos Concitoyens, & il n'eſt
» pas permis de le leur enlever,

» même pour les délivrer d'un
» méchant, puiſque c'eſt les
» abandonner aux fureurs de
» vingt autres, que le châtiment
» public des crimes de celui-ci au-
» roit pû faire rentrer dans le de-
» voir.

C'eſt ainſi qu'il s'exprime ſur la multiplicité des Religions qu'un Auteur regarde comme avantageuſe pour un Etat :

» Comparons. . . . cet Etat à
» une famille nombreuſe : que
» tous les membres de ce petit
» corps ayent des uſages, &
» des intérêts différens, il n'eſt
» pas poſſible qu'ils ſoient unis
» entr'eux : chacun opinera con-
» formément à ſes vues particu-
» lières. L'un voudra ſe diver-
» tir, l'autre travailler, celui-ci
» aller aux champs, celui-là à
» la ville, cet autre ſera d'avis
» qu'on reſte à la maiſon. Quelle
» ſera l'autorité du Chef ſur
» une famille partagée en tant

» partie du commerce
» tre sera par préfér
» sans enfraindre sa loi
» ci consacrera aux dev
» Religion les jours que
» tre donnera aux plais
» sera au Temple , &
» la taverne. Aujourd'hu
» tre laissera brûler tranq
» la maison de son voisin ;
» server sa loi. «

Sur l'indissolubilité du M

» Si l'on a substitué
» au sentiment , le mar
» t'il changé de natur

» en se mariant sur la liberté
» de se séparer à son gré, on
» apportera moins de précau-
» tions à former ce lien & à se
» connoître. Le plaisir seul dic-
» tera un engagement qu'on
» pourra rompre au premier
» dégoût. . . . . La honte de la
» personne répudiée sera un le-
» vain éternel de ressentimens,
» & de haine contre la famil-
» le préférée, & contre celle
» qui aura fait l'affront. La mê-
» me femme pourra passer suc-
» cessivement dans deux ou trois
» familles qu'elle acharnera l'u-
» ne contre l'autre ; sembla-
» ble à ces bêtes venimeuses,
» qui, même après leur fuite,
» causent encore la mort par
» le poison qu'elles ont ré-
» pandu dans l'air. Les enfans
» qu'elle aura laissés dans cha-
» cune de ces familles s'égor-
» geront l'un l'autre pour ven-
» ger son outrage, ou l'augmen-

» teront en oubliant qu'ils lui
» doivent le jour ; & si elle ne
» l'oublie pas elle-même, que
» pourra être le fruit de ses ter
» dresses ? Veillera-t'elle à le
» éducation ? Qui le fera donc
» Leur pere qui gouverné p
» une marâtre, sera forcé p
» lui plaire de les regarder c
» me des Etrangers chez lu
» Cependant une mort préma
» rée leur enléve cet appui,
» foible qu'il est ; quel sera
» ressource ? Iront-ils, da
» famille de leur mère, s
» avec les alimens la
» pour celle de leur père
» au contraire ? Je ne vois
» eux, de quelque côté
» me tourne, qu'une vi
» heureuse & des parri
» commettre. «

L'Auteur finit sa Lettre
gner les véritables causes
population qu'on apper
la plûpart des États de
» Falloit-il tant f

» ter pour trouver la cause de
» la dépopulation des Empires ?
» la paresse, le libertinage, & ce
» nouveau Monde peuplé des
» habitans de l'ancien, ne sont-
» ils pas plus que suffisants
» pour occasionner ce mal-
» heur ?

» On attribue encore cette
» dépopulation au Célibat des
» Prêtres ; mais je ne crois pas
» cette raison plus juste que la
» précédente (l'indissolubilité
» du mariage.) Les deux tiers des
» productions de la Nature ne
» peuvent venir en maturité. Les
» fleurs plus nombreuses que les
» feuilles du Printems se termi-
» nent à un très-petit nombre
» de fruits pendant l'Automne.
» Il périt avant, ou après la
» germination, plus de la moitié
» des graines qu'on a semées....
» La conduite de la Nature est la
» même dans tous les dégrés dif-
» *férens qui* forment la chaîne

» immenſe des êtres. Elle arra- » che & retranche de ſa pepiniè- » re tous les plans ſuperflus dans » chaque eſpèce, ſans épargner » le genre humain. Il naît un » ſi grand nombre d'hommes, » qu'ils périroient de diſette, » s'ils vivoient tous ſeulement » juſqu'à trente ans. La guerre, » la famine, la peſte, les infir- » mités de l'enfance... ſont au- » tant de moyens néceſſaires qui » concourent à la décharge de » ce fardeau. «

La douzième Lettre qui eſt la dernière dn premier Volume contient des Réponſes à quelques réfléxions critiques de ſept ou huit penſées de Paſcal. Ces Réponſes ont de la ſolidité & doivent être luës dans le corps même de l'Ouvrage. Elles ne ſçauroient être bien rendues dans un Extrait, parcequ'en retrancher quelque choſe, ce ſeroit en diminuer la force.

ARTICLE LXXVIII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

DE PARIS.

Catalogue des Tableaux & Sculptures, tant en bronze qu'en marbre du Cabinet de feu M. le Président de Tugny & de celui de M. Crozat; dont la Vente se fera vers le milieu du mois de Juin 1751 en l'Hôtel où est décédé M. le Président de Tugny, Place de Louis le Grand, 8°. pag. 60. Chez Louis-François De La Tour rue S. Jacques, &c.

Ce Catalogue, dressé avec intelligence & avec goût, indique les richesses que deux Con-

noisseurs opulents ont rassemblées. On y voit des Tableaux de toutes les Ecoles & des plus grands Maîtres ; tels que Raphaël, Jules Romain, le Titien, Paul Veronèse, le Baroche, le Tintoret, Rubens, Rembrandt, Vauvermans, Teniers, Poussin, Lebrun, Mignard, le Lorrain, Lafosse &c. On a ici 41 Tableaux du Cabinet de M. de Tugny & 244 du Cabinet de M. Crozat ; on marque toutes les grandeurs, on distingue ce qui est copie d'avec ce qui est original, & l'on avertit que pour satisfaire les Connoisseurs, quelques semaines avant la Vente, les Appartements de l'Hôtel où est décédé M. de Tugny seront ouverts au Public.

Histoire des Huns & des Peuples qui en sont sortis ; où l'on voit l'origine des Turks, des Hon-

grois, des Mogols & des Tatars &c. Leurs Migrations, leurs Conquêtes & leurs Etablissements dans l'Asie, l'Europe & l'Afrique, avant & depuis J. C. jusqu'à présent. Par M. de Guignes, Interprète du Roi pour les Langues Orientales. 4°. pag. 20. Chez Debure l'aîné Quai des Augustins.

Les Huns sont le même Peuple que les Turks. Un Auteur moderne dit que les Turks ne méritent guères plus qu'on recherche leur origine & leur Histoire, *que les loups & les tigres de leur Pays.* M. de Guignes, Auteur de cette annonce de l'Histoire des Huns, pense bien différemment. » Les hommes, » *dit-il*, sont partout les mêmes, » & souvent avec cette grossièreté qui les rend méprisables » à des yeux prévenus, ils ont » moins de vices, plus de franchise, plus de droiture, plus

» de bonne foi, & peut-être en
» général plus de vertus ſolides.
» Cette réfléxion que préſente
» à tout inſtant la lecture de l'Hiſ-
» toire, eſt bien capable d'hu-
» milier notre amour-propre &
» de nous faire rabattre de l'o-
» pinion avantageuſe que la va-
» nité nous porte à concevoir
» ſi aiſément de nous-mêmes.
» Nous n'imitons pas en *tout les*
» Grecs ni les Romains, nous
» admirons leurs belles actions,
» nous blâmons leurs défauts.
» C'eſt avec la même équité
» que nous devons traiter les
» autres Nations.

Ceci prévient d'abord en faveur du ſtyle qui régne dans l'Ouvrage de M. de Guignes; mais le fond des choſes le rendra encore infiniment plus précieux. Les Huns originaires d'un pays ſitué au Nord de la Chine, ont ſubjugué la grande Tartarie, ont contribué à la deſtruc-

on de l'Empire Romain, ont avagé la France, l'Italie, la Germanie, tous les Pays du Nord de l'Europe, ont ruiné 'Empire des Khalifs, possédé a Terre Sainte &c. La connoissance de tout ce qui les concerne doit donc nous intéresser, & 'on ne peut que sçavoir gré à M. de Guignes des soins qu'il se donne pour nous tracer ce grand morceau d'Histoire.

Il a de grands avantages dans l'exécution de son projet. Appliqué presque dès l'enfance à l'étude des Langues Orientales, élevé en quelque sorte dans la Bibliothèque du Roi, il connoît toutes les richesses de ce trésor, & il est en état de les mettre en œuvre. Les Huns sont sortis du Nord de la Chine; il découvre leur époque & leur premier état, dans les histoires Chinoises; les Huns se sont écartés ensuite vers les Pays Oc-

cidentaux ; il trouve leurs migrations dans les Historiens Arabes. Les Huns ont ravagé l'Europe ; il a recours pour le détail de ces expéditions à l'Histoire du bas Empire. Les Huns ont fait de fréquentes incursions sur les terres de l'Empire Grec; il suit ces événemens dans les Livres Arabes joints à l'Histoire Byzantine. Enfin les Huns, sous le nom de Turks, ont eu des démêlés avec les François durant les Croisades ; il en prend occasion d'examiner avec soin nos anciens Historiens, tels que Guillaume de Tyr, Jacques de Vitry &c. de parler des conquêtes de Godefroi de Bouillon, du Comte de Toulouse, de Boëmond, de Tancrede &c. de rappeller les ambassades envoyées par S. Louis en Tartarie, & les liaisons des Khans - Mogols avec les François.

Ce grand Ouvrage sera partagé

tagé en cinq parties. La première, contenant 4 livres & un espace de 7. siècles, à commencer 200 ans avant J. C. présentera l'Histoire des Huns dans la Tartarie, la Chine & l'Europe.

La seconde partagée en 5 livres & poussée jusqu'au X. siècle depuis J. C. considérera les Huns sous le nom de Turks dans la Tartarie, la Chine & l'Europe.

La troisième comprenant 8 livres & occupée de quelques événements considérables des siècles IX. X. XI. & XII. fera voir les Turks dans l'Empire des Khalifs.

La quatrième en IX. livres traitera des Turks Mogols & de leurs exploits durant les siècles XIII. XIV. & XV.

La cinquième & dernière partie en 5 livres aura pour objet les Turks du Captchac, les Tur-

Romans & autres durant les mêmes siècles.

L'Auteur prie les Sçavans *de lui faire part de leurs lumières, de lui procurer de nouveaux secours, & de l'instruire des changemens ou des augmentations qu'ils jugeront nécessaires.* Nous croyons que les Sçavans à leur tour desirent extrêmement de voir paroître ce Livre si capable d'accréditer l'érudition, & d'affoiblir les impressions désavantageuses que tant de littératures frivoles donnent si souvent de notre siécle.

Nous avons souvent rendu témoignage à l'industrie, au zèle & aux connoissances du Sieur Baradelle Ingénieur du Roi pour les Mathématiques ; il nous donne encore occasion de recommander au public le fruit de ses travaux. On voit chez lui des Globes tant célestes que ter-

reſtres de pluſieurs grandeurs & remarquables par l'étenduë de leurs uſages. Les Globes céleſtes ſont ornés de pluſieurs conſtellations nouvelles ; les Pôles du Soleil y ſont marqués , ainſi que ſon Equateur & ſes Colures : nouveaux cercles qu'on diſtingue au moyen de lignes ponctuées ſans cauſer aucune confuſion avec les autres cercles. Les étoiles ont été poſées à leur diſtance du pôle & à leur aſcenſion droite avec tout le ſoin & la juſteſſe poſſible. Les figures des conſtellations ont été deſſinées & gravées d'un nouveau goût &c.

Les Globes terreſtres ſont dreſſés ſur les nouvelles obſervations de Meſſieurs de l'Académie Royale des Sciences , & ſuivant les Mémoires que feu M. le Prince de Cantemir , Ambaſſadeur de Ruſſie en France , avoit communiqués au ſieur Ba-

radelle ; pour ce qui concerne la grande Tartarie Moscovite jusqu'à la mer de Kamchatka. Ces Globes ont été gravés par les meilleurs Graveurs du tems.

Les Globes de l'une & de l'autre espèce sont de trois grandeurs, sçavoir de 9, de 6 & de 4 pouces ½ de diamètre.

Le même Artiste distribuë aussi des sphères de Ptolomée & de Copernic des trois grandeurs susdites & exécutées avec beaucoup de soin.

Pour rendre ses Sphères & ses Globes plus utiles, le sieur Baradelle a eu l'attention de dresser un Livre intitulé : *Description & Usage de la Sphère Armillaire suivant le système de Ptolomée & celui de Copernic ; & des Globes Céleste & Terrestre.* Ce Livre qui est une brochure de 44 pages, a été formé de très-bons extraits du Dictionnaire universel de Mathématique &

de Physique que M. Saverien, Ingénieur de la Marine, va donner au Public. On a de suite dans cette Brochure tous les *Usages* qu'on peut souhaiter ; & il n'est personne à qui les Sphères & les Globes ne puissent devenir, par ce moyen, très-utiles, très-faciles & très-commodes. Les Extraits qu'on nous donne sur cette partie des Mathématiques & de la Physique, qui sont l'objet de M. Saverien, nous font souhaiter de plus en plus la publication de son Dictionnaire.

Principes de Religion ou *Préservatif contre l'Incrédulité, in-12. chez Prault le Jeune, Quai des Augustins &c.* On fait cas de cet Ouvrage ; & nous en parlerons avec soin.

Nouvelle Histoire Poëtique & deux Traités abrégés, l'un de la

Poësie, l'autre de l'Eloquence; composées pour l'usage de Mesdames, 3 parties 3 volumes. Chez Jacques Guerin, Desprez, Cavelier &c. » Ces trois Ouvrages » ont été pour Mesdames, » comme une préparation à des » Etudes plus profondes, où » leur goût naturel pour tout ce » qui tend à perfectionner la » raison, & une pénétration sin» gulière, leur ont fait faire » des progrès plus réels que » vraisemblables. « Ainsi s'exprime l'Auteur, M. Hardion, très-bon Juge en matière de Littérature. Il a d'ailleurs l'avantage de dire une vérité éclatante & dont toute la Nation sent le prix. Le mérite des Augustes Personnes, pour qui cet Ouvrage a été composé, fait l'ornement de la plus belle Cour du Monde, & l'admiration du Peuple le plus connoisseur. L'Auteur qui est entré dans le plan

de cette éducation a bien des droits sur nos éloges ; ses soins, ses succès, la bonté de son Livre parlent extrêmement en sa faveur : nous rendrons compte de cette estimable composition.

M. Tullii Ciceronis Orationum quæ in Universitate Parisiensi vulgò explicantur, cum Notis ex Manutio, Hottomano, Grævio &c. selectis & novis aliquot additis. *Les Oraisons de Cicéron avec des notes &c. 3. vol. in-12.* Chez Desaint & Saillant, I. vol. année 1748. II. vol. an. 1749. III. vol. année 1751.

Quand la Littérature est menacée d'une décadence prochaine, c'est à proportion comme quand la Patrie est prête d'éprouver quelque révolution. Dans ces deux hypothèses, dont nous reconnoissons d'ailleurs les grandes différences, on voit les hommes de zèle réunir leurs for-

de l'Auteur a répandu des voiles. Et tout ceci nous le disons après une multitude de Commentaires, de Traductions même de l'Orateur Romain, parce qu'il n'est peut-être point encore d'Ancien où il reste plus de choses à éclaircir, à expliquer, à manier, à développer. Cicéron, considéré dans toutes ses parties, nous paroît le champ le plus fertile en richesses & en épines ; le plus propre à fixer les goûts & à les révolter ; le plus agréable, si l'on sçait le prendre comme il faut, & le plus insipide si l'on est mal guidé dans cette lecture.

Ces réfléxions nous font entrer avantageusement dans les trois volumes que nous annonçons. M. le Beau qui est l'Auteur de cette entreprise Littéraire, a eu dessein de ranimer le goût des Lettres qui languit, *senescentem in litteras amorem exci-*

uere ; il a voulu par cette rai-
on donner un texte des Orai-
ons de Ciceron, qui eût l'a-
antage d'être correct & facile.
a correction n'a pû dépendre
ue du choix d'une bonne édi-
ion déja connuë ; il a pris pour
s Oraisons *pro Roscio Ameri-
o, in Verrem de Signis & de
Suppliciis*, celle de M. Desjar-
ins publiée il y a environ dix
ns : dans toutes les autres il a
uivi communément celle de
Gruter.

Et à l'égard de la facilité, ar-
icle essentiel dans le plan d'une
remière éducation, le judicieux
rofesseur s'est enrichi des Ob-
ervations de Manuce, d'Hotto-
nan & de Grævius, ausquelles il
joint les siennes ; & de tout
eci il a formé une collection
e notes marginales qui répan-
ent des jours sans fomenter la
areffe.

Mais on n'a pas ici toutes les

Oraisons de Cicéron ; le choix régne aussi dans cette partie ; on ne s'est attaché qu'à celles qui occupent le train des classes, comme étant plus faciles, plus agréables, plus relatives aux idées & aux inclinations des élèves d'Eloquence ; la liste de ce qui est contenu dans chaque volume se voit à la tête ; il faut reconnoître qu'on a pris le meilleur & le plus beau. Que dirions-nous de plus pour marquer la satisfaction que cette Littérature nous donne ? Celui qui nous la procure est bien louable de chercher l'avancement de la jeunesse, par un travail d'assiduité & de zèle, tandis qu'il se distingue dans des Académies Littéraires par des Ouvrages de génie & d'érudition.

On voit depuis quelque tems une feuille intitulée : *Défense du Code Frederic attaqué par les Jour-*

nalistes de Trévoux dans leurs Mémoires du mois d'Avril 1751. Nous ferons trois ou quatre observations sur cet ouvrage.

1°. On nous reproche de n'avoir pas donné l'*Analyse* du Code Frédéric. Et nous prions les Lecteurs judicieux & attentifs de revoir notre Extrait. Il a 20. pages; il présente, même en grand, les traits principaux de la Préface ; il donne une connoissance générale de tous les Livres qui composent la première partie de ce Code ; il nomme presque toutes les matières qu'on y traite ; il met dans un point de vuë très-avantageux le plan que le Roi de Prusse a dressé pour la réformation de la Justice. Nous le demandons à quiconque n'ignore pas quelles sont les bornes d'un Journal, & combien il importe de mettre de la variété dans ces sortes d'Ouvrages : Nous étoit-il possible de suivre

tous les détails du Code Frédéric, d'entrer dans toutes les vuës qu'indique l'Auteur Anonyme de la *défense* ? Mais d'ailleurs la Préface même de ce Code nous avertissant qu'au fond ce nouveau corps de législation n'est que le droit Romain mis dans un ordre convenable, ne devoit-il pas nous suffire de faire remarquer aux Lecteurs le plan & l'œconomie de cette belle Jurisprudence ; d'avertir, comme on le voit dans notre Extrait, que son grand mérite est de lier les conséquences aux principes, & de présenter un systême de Loix, qui ne laisse ni embarras, ni obscurité, ni subterfuge &c ?

2°. On tâche de rendre odieux les *Trévousiens*, c'est le nom qu'on nous donne, sur ce qu'on lit dans nos Mémoires que le Code Frédéric *est bien plus fait pour être étudié dans les Ecoles &*

consulté dans les Tribunaux, *que pour servir à l'ornement d'un Ouvrage périodique*. Assurément cette proposition doit être reçuë de quiconque y fait attention. L'essentiel, pour un corps de Jurisprudence, est de fournir des principes aux Ecoles & des décisions aux Tribunaux de la Justice ; sa destination ne le porte pas également à orner des Journaux Littéraires. C'est tout ce que nous avons voulu dire dans notre Extrait. Nous n'y déclarons pas que le Code Frédéric *n'est pas fait pour servir à l'ornement d'un Ouvrage périodique* ; mais seulement *qu'il est plus fait pour être étudié dans les Ecoles & consulté dans les Tribunaux*. Or l'Auteur de la *défense* prend la chose dans le sens absolu ; il nous accuse quatre fois dans une page & demie d'avoir dit que ce Code *n'est pas fait pour servir à l'or-*

nement d'un Ouvrage périodique. Il multiplie à ce sujet les termes forts ; c'est une *raison étrange*, un *paradoxe*, une *contradiction manifeste*, une *défaite messéante & incompatible avec les éloges que les Journalistes ont donnés au Code Frédéric.* Tout ceci, encore une fois, à cause de cette proposition générale & absolue : *Le Code Frédéric n'est pas fait pour servir à l'ornement d'un Ouvrage périodique :* Proposition qui n'est pas de nous & qui ne se trouve point dans nos Mémoires. On peut juger par-là des attentions qui régnent dans la feuille de l'Anonyme.

3°. On se récrie fort sur ce que nous avons dit de l'article concernant la dissolution des Mariages.

Après un détail de six causes de dissolution, que reconnoît le Code Frédéric, nous avons demandé comment des dispositions

pareilles ſe concilient avec les textes de l'Evangile & de S. Paul; & ſans preſſer cette difficulté, nous avons fait reſſouvenir que ces loix ont été dreſſées en pays Proteſtant, & que les Chefs du parti Luthérien avoient autrefois admis la plûpart des cas de diſſolution qu'on exprime dans le Code Frédéric.

Sur cela l'Auteur de la déſenſe prétend que ces Loix, ſur la diſſolution des Mariages, étoient en vigueur dans la Pruſſe plus de 200 ans avant Luther; qu'originairement elles vie nnent des Grecs & des Moſcovites; que le Code Frédéric autoriſe en cèci *la créance des Grecs que le Concile de Trente n'a point condamnée.*

Nous ſçavons que la doctrine des Grecs ſur la diſſolution des Mariages fut propoſée au Concile de Trente; & qu'en conſidération des Vénitiens maîtres

de quelques Isles habitées par des Grecs, on y adoucit le Canon destiné à établir l'entière indissolubilité du Mariage; mais nous n'ignorons pas non plus qu'il ne fut question pour lors que de la cause d'Adultère sur laquelle en effet les Grecs & même des Latins Catholiques ont disputé, sous prétexte de se conformer au texte de S. Matthieu chap. XIX. Nos Controversistes, Arcudius, Bellarmin & les autres, ne s'attachent qu'à ce point, quand ils traitent la matière vis-à vis des Grecs ou de leurs défenseurs. C'est pour cela que le Code Frédéric nous ayant exposé jusqu'à six causes qui pouvoient rompre le lien du Mariage, nous ne sommes point remontés jusqu'aux Grecs, pour trouver l'origine de cette Jurisprudence, mais nous avons indiqué Luther, Melanchton, Bucer, comme ayant reconnu & ad-

ıis plusieurs de ces mêmes cau-
es différentes de l'Adultère. Et
'on conviendra sans doute qu'il
toit très-naturel de penser à ces
luteurs, puisque la Prusse n'est
lus Catholique, & qu'elle se
rouve si voisine des lieux où les
Chefs du parti Luthérien ont
ommencé à dogmatiser. Quant
l'antiquité de ces Loix, si elle
st telle qu'on le dit, il faudra
n conclure que la Prusse a tenu
ongtems une doctrine & des
sages que l'Eglise Catholique
'a jamais approuvés.

Une autre prétention de l'A-
onyme Auteur de la *défense*,
st que, selon nous, *il n'y au-
oit aucune différence entre le Co-
'e Frédéric & les Ecrits de Lu-
her touchant le point contro-
ersé.* Sur quoi l'on oppose la
nodération de ce Code aux
nvectives, aux déclamations de
uther &c.

Mais à quelle page de notre

de Luther ? Quand l
Proteſtans font des Lo
ou Eccléſiaſtiques ,
ſe trouvent relatives
ques points à la Co
qu'ils ſuivent , prenn
même tems le ſtyle de
dus Réformateurs ? Et
feroit remarquer dans
la doctrine Proteſtante
accuſé d'égaler ou
comparer les Ordonn
Réglements de ces Pr
les ſatyres & les inv
Luther ou de Calvin ?
4°. On s'attache

ıutre, nous nous sommes per-
ıis l'observation qu'on vient
e voir sur la dissolution des
ıariages. On demande à ce su-
t *comment les titres de Bienfai-
ur du genre humain & de Pacifi-
ateur de tous les troubles civils
r domestiques, comment tous ces
tres illustres que nous avons don-
és au Roi de Prusse, peuvent
concilier avec notre Critique.*

D'abord le mot de *Critique* ne
onvient pas ici : nous avons
ɔrmé une simple question, nous
vons fait appercevoir une dif-
culté.

Ensuite rien de plus aisé que
e concilier nos éloges avec
ette question, cette difficulté,
ette observation ; & nous ne
royons pas qu'aucun Lecteur
e bonne foi soit obligé de fai-
e de grands efforts pour réunir
os idées. Le Code Frédéric est
n excellent Ouvrage, & son
uguste Auteur mérite tous les

éloges que nous lui donnons ; il en mérite même beaucoup davantage, & de personnes qui nous seroient supérieures en toutes manières.

Dans ce Corps de Loix il se trouve, sur la dissolution du mariage, des dispositions que ne reconnoît point l'Eglise Catholique, nous faisons remarquer simplement cette différence ; nous réclamons en général l'autorité de l'Evangile & de S. Paul ; or nous le demandons encore à quiconque veut être raisonnable : en quoi & comment cette observation faite sur un seul point & en si peu de mots, détruit-elle tout ce que nous avons dit d'ailleurs & d'une manière si étenduë à l'avantage du même Code Frédéric ? Si quelqu'un donnoit d'abord de grands éloges au corps entier des XII. Tables, & qu'il fit observer ensuite qu'il y a de la

ifficulté sur un Article, seroit-censé se contredire & rétracer tout ce qu'il auroit dit en aveur de ces Loix ?

Mais ç'en est assez sur la feuille de l'Anonyme & sur les reproches qu'elle nous fait. Nous ne ensions pas que l'Extrait du Code Frédéric pût jamais nous ttirer une Critique. Il avoit té composé avec beaucoup de èle & d'affection, dans des ues très-pacifiques & très-resectueuses. Notre réponse est ncore dictée par ces sentinens, & ce sera la seule en ce enre qu'on verra dans nos Mémoires.

ABLE DES ARTICLES du mois de Juin 1751.

RT. LXX. *Lettre sur les Peintures d'Herculanum* 1355

RT. LXXI. *Nouvelle découverte du principe de l'Harmonie.* 1368